







HISTOIRE

DE

GIL BLAS

DE SANTILLANE.

TOME SECOND.

HISTOIRE DE GIL BLAS DE SANTILLANE.

Par M. LE SAGE.

Derniere Edition, revue & corrigée.

TOME SECOND.



A PARIS,

Par les Libraires Associés.

M. DCC. LVII.

Avec Approbation & Privilége du Roy.



HISTOIRE DE GIL BLAS DE SANTILLANE.

LIVRE QUATRIÉME.

✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤

CHAPITRE PREMIER.

Gil Blas ne pouvant s'accoutumer aux mœurs des Comédiennes, quitte le ſervice d'Arſenie & trouve une plus honnête maiſon.

UN reſte d'honneur & de religion, que je ne laiſſois pas de conſerver parmi des mœurs ſi corrompues, me fit réſoudre non-ſeulement à quitter Arſenie, mais à

rompre même tout commerce avec Laure, que je ne pouvois pourtant cesser d'aimer, quoique je sçûsse bien qu'elle me faisoit mille infidélités. Heureux qui peut ainsi profiter des momens de raison qui viennent troubler les plaisirs dont il est trop occupé ! Un beau matin je fis mon paquet, & sans compter avec Arsenie, qui ne me devoit, à la vérité, presque rien, sans prendre congé de ma chere Laure, je sortis de cette maison où l'on ne respiroit qu'un air de débauche. Je n'eus pas plûtôt fait cette bonne action, que le Ciel m'en récompensa. Je rencontrai l'Intendant de feu D. Mathias mon maître. Je le saluai, il me reconnut, & s'arrêta pour me demander qui je servois. Je lui répondis que depuis un instant j'étois hors de condition : qu'après avoir demeuré près d'un mois chez Arsenie, dont les mœurs ne me convenoient point, je venois d'en sortir de mon propre mouvement, pour sauver mon innocence. L'Intendant, comme s'il eût été scrupuleux de son naturel, aprouva ma délicatesse, & me dit qu'il vouloit me placer lui-même avantageusement, puisque j'étois un garçon si plein d'honneur. Il accomplit

ſa promeſſe, & me mit dès ce jour là chez Dom Vincent de Guſman dont il connoiſſoit l'homme d'affaires.

Je ne pouvois entrer dans une meilleure maiſon. Auſſi ne me ſuis-je point repenti dans la ſuite d'y avoir demeuré. D. Vincent étoit un vieux Seigneur fort riche, qui vivoit heureux depuis pluſieurs années ſans procès & ſans femme, les Médecins lui ayant ôté la ſienne, en voulant la défaire d'une toux qu'elle auroit encore pû conſerver long-tems, ſi elle n'eût pas pris leurs rémedes. Au lieu de ſonger à ſe remarier, il s'étoit donné tout entier à l'éducation d'Aurore ſa fille unique, qui entroit alors dans ſa vingt-ſixiéme année, & pouvoit paſſer pour une perſonne accomplie. Avec une beauté peu commune, elle avoit un eſprit excellent & très-cultivé. Son pere étoit un petit génie, mais il avoit le talent de bien gouverner ſes affaires. Il avoit un défaut qu'on doit pardonner aux vieillards : il aimoit à parler, & principalement de guerre & de combats. Si par malheur on venoit à toucher cette corde en ſa préſence, il embouchoit dans le moment la trompette héroïque, & ſes auditeurs ſe trouvoient trop heureux quand ils

en étoient quittes pour la rélation de deux siéges & de trois batailles. Comme il avoit consumé les deux tiers de sa vie dans le service, sa mémoire étoit une source inépuisable de faits divers qu'on n'entendoit pas toujours avec autant de plaisir qu'il les racontoit. Ajoûtez à cela qu'il étoit bégue & diffus; ce qui ne rendoit pas sa maniére de conter fort agréable. Au reste, je n'ai point vu de Seigneur d'un si bon caractére. Il avoit l'humeur égale. Il n'étoit ni entêté ni capricieux; j'admirois cela dans un homme de qualité. Quoiqu'il fût bon ménager de son bien, il vivoit honorablement. Son domestique étoit composé de plusieurs valets & de trois femmes qui servoient Aurore. Je reconnus bientôt que l'Intendant de D. Mathias m'avoit procuré un bon poste, & je ne songeai qu'à m'y maintenir. Je m'attachai à connoître le terrein; j'étudiai les inclinations des uns & des autres; puis réglant ma conduite là-dessus, je ne tardai guére à prévenir en ma faveur mon maître & tous les domestiques.

Il y avoit déja plus d'un mois que j'étois chez Dom Vincent, lorsque je crus m'apercevoir que sa fille me dis-

tinguoit de tous les valets du logis. Toutes les fois que ses yeux venoient à s'arrêter sur moi, il me sembloit y remarquer une sorte de complaisance que je ne voyois point dans les regards qu'elle laissoit tomber sur les autres. Si je n'eusse pas fréquenté des petits Maîtres & des Comédiens, je ne me serois jamais avisé de m'imaginer qu'Aurore pensât à moi; mais je m'étois un peu gâté parmi ces Messieurs, chez qui les Dames, même les plus qualifiées, ne sont pas toujours dans un trop bon prédicament. Si, disois-je, on en croit quelques-uns de ces histrions, il prend quelquefois à des femmes de qualité certaines fantaisies dont ils profitent. Que sçai-je si ma maîtresse n'est point sujette à ces fantaisies-là ? Mais non, ajoûtois-je un moment après; je ne puis me le persuader. Ce n'est point une de ces Messalines qui démentant la fierté de leur naissance, abaissent indignement leurs regards jusque dans la poussiere & se deshonorent sans rougir. C'est plutôt une de ces filles vertueuses, mais tendres, qui satisfaites des bornes que leur vertu prescrit à leur tendresse, ne se font pas un scrupule

d'inſpirer & de ſentir une paſſion délicate qui les amuſe ſans péril.

Voilà comme je jugeois de ma maîtreſſe, ſans ſçavoir précíſément à quoi je devois m'arrêter. Cependant lorſqu'elle me voyoit, elle ne manquoit pas de me ſourire & de témoigner de la joye. On pouvoit ſans paſſer pour fat donner dans de ſi belles aparences. Auſſi n'y eut-il pas moyen de m'en défendre. Je crus Aurore fortement épriſe de mon mérite, & je ne me regardai plus que comme un de ces heureux domeſtiques à qui l'amour rend la ſervitude ſi douce. Pour paroître en quelque façon moins indigne du bien que ma bonne fortune me vouloit procurer, je commençai d'avoir plus de ſoin de ma perſonne que je n'en avois eu juſqu'alors ; je m'attachai à chercher ce qui pouvoit me donner quelqu'agrément, je dépenſai en linge, en pommades & en eſſences tout ce que j'avois d'argent. La premiere choſe que je faiſois le matin, c'étoit de me parer & de me parfumer, pour n'être point en négligé s'il falloit me préſenter devant ma maîtreſſe. Avec cette attention que j'aportois à m'ajuſ-

ter, & les autres mouvemens que je me donnois pour plaire, je me flâtois que mon bonheur n'étoit pas fort éloigné.

Parmi les femmes d'Aurore, il y en avoit une qu'on apelloit Ortiz. C'étoit une vieille personne qui demeuroit depuis plus de vingt années chez D. Vincent. Elle avoit élevé sa fille, & conservoit encore la qualité de Duegne; mais elle n'en remplissoit plus l'emploi pénible. Au contraire, au lieu d'éclairer comme autrefois les actions d'Aurore, elle ne s'occupoit alors qu'à les cacher. Enfin elle possédoit toute la confiance de sa maîtresse. Un soir la Dame Ortiz ayant trouvé l'occasion de me parler, sans qu'on pût nous entendre, me dit tout bas, que si j'étois sage & discret je n'avois qu'à me rendre à minuit dans le jardin, qu'on m'aprendroit là des choses que je ne serois pas fâché de sçavoir. Je répondis à la Duegne, en lui serrant la main, que je ne manquerois pas d'y aller, & nous nous séparâmes vîte, de peur d'être surpris. Je ne doutai plus que je n'eusse fait une tendre impression sur la fille de D. Vincent, & j'en ressentis une joie que je n'eus pas peu de peine à contenir. Que le tems

me dura depuis le moment jusqu'au souper, quoiqu'on soupât de fort bonne heure, & depuis le souper jusqu'au coucher de mon Maître ! Il me sembloit que tout se faisoit ce soir-là dans la maison avec une lenteur extraordinaire. Pour surcroît d'ennui, lorsque D. Vincent fut retiré dans son apartement, au lieu de songer à se reposer, il se mit à rebattre ses campagnes de Portugal, dont il m'avoit souvent étourdi. Mais ce qu'il n'avoit point encore fait, & ce qu'il me gardoit pour ce soir-là, il me nomma tous les Officiers qui s'étoient distingués de son tems. Il me raconta même leurs exploits. Que je souffris à l'écouter jusqu'au bout ! Il acheva pourtant de parler, & se coucha. Je passai aussi tôt dans une petite chambre où étoit mon lit, & d'où l'on descendoit dans le jardin par un escalier dérobé. Je me frottai tout le corps de pommade. Je pris une chemise blanche, après l'avoir bien parfumée, & quand je n'eus rien oublié de tout ce qui me parut pouvoir contribuer à flâter l'entêtement de ma maîtresse, j'allai au rendez-vous.

Je n'y trouvai point Ortiz. Je jugeai

qu'ennuyée de m'attendre, elle avoit regagné ſon apartement, & que l'heure du berger étoit paſſée. Je m'en pris à D. Vincent; mais comme je maudiſſois ſes campagnes, j'entendis ſonner dix heures. Je crus que l'horloge alloit mal, & qu'il étoit impoſſible qu'il ne fût pas du moins une heure après minuit. Cependant je me trompois ſi bien, qu'un gros quart d'heure après, je comptai encore dix heures à une autre horloge. Fort bien, dis-je alors en moi-même; je n'ai plus que deux heures entieres à garder le mulet. On ne ſe plaindra pas du moins de mon peu d'exactitude. Que vais-je devenir juſqu'à minuit? Promenons-nous dans ce jardin, & ſongeons au rôle que je dois jouer. Il eſt aſſez nouveau pour moi. Je ne ſuis point encore fait aux fantaiſies des femmes de qualité. Je ſçais de quelle maniére on en uſe avec les Griſettes & les Comédiennes. Vous les abordez d'un air familier, & vous bruſquez ſans façon l'aventure; mais il faut une autre manœuvre avec une perſonne de condition. Il faut, ce me ſemble, que le galant ſoit poli, complaiſant, tendre & reſpectueux, ſans pourtant être timide. Au lieu de vouloir hâ-

ter ſon bonheur par ſes emportemens, il doit l'attendre d'un moment de foibleſſe.

C'eſt ainſi que je raiſonnois, & je me promettois bien de tenir cette conduite avec Aurore. Je me repreſentois qu'en peu de tems j'aurois le plaiſir de me voir aux pieds de cette aimable Dame, & de lui dire mille choſes paſſionnées. Je rapellai même dans ma mémoire tous les endroits de nos piéces de théâtre dont je pouvois me ſervir dans notre tête à tête & me faire honneur. Je comptois de les bien apliquer, & j'eſpérois qu'à l'exemple de quelques Comédiens de ma connoiſſance, je paſſerois pour avoir de l'eſprit, quoique je n'euſſe que de la mémoire. En m'occupant de toutes ces penſées, qui amuſoient plus agréablement mon impatience que les récits militaires de mon maître, j'entendis ſonner onze heures. Bon, dis-je alors, je n'ai plus que ſoixante minutes à attendre. Armons-nous de patience. Je pris courage & me replongeai dans ma rêverie, tantôt en continuant de me promener, & tantôt aſſis dans un cabinet de verdure qui étoit au bout du jardin. L'heure enfin que j'attendois depuis ſi

long-tems arriva, minuit ſonna. Quelques inſtans après Ortiz auſſi ponctuelle, mais moins impatiente que moi, parut : Seigneur Gil Blas, me dit-elle en m'abordant, combien y a-t-il que vous êtes ici ? Deux heures, lui répondis je. Ah vraiment, reprit-elle en faiſant un éclat de rire à mes dépens, vous êtes bien exact. C'eſt un plaiſir de vous donner des rendez-vous la nuit. Il eſt vrai, continua-t-elle d'un air ſérieux, que vous ne ſçauriez trop payer le bonheur que j'ai à vous annoncer. Ma maîtreſſe veut avoir un entretien particulier avec vous, & elle m'a ordonné de vous introduire dans ſon apartement où elle vous attend. Je ne vous en dirai pas davantage. Le reſte eſt un ſecret que vous ne devez aprendre que de ſa propre bouche. Suivez-moi, je vais vous conduire. A ces mots, la Duegne me prit la main, & par une petite porte dont elle avoit la clef, elle me mena myſtérieuſement dans la chambre de ſa maîtreſſe.



CHAPITRE II.

Comment Aurore reçut Gil Blas, & quel entretien ils eurent ensemble.

JE trouvai Aurore en deshabillé. Cela me fit plaisir. Je la saluai fort respectueusement & de la meilleure grace qu'il me fût possible. Elle me reçut d'un air riant, me fit asseoir auprès d'elle malgré moi ; & ce qui acheva de me ravir, elle dit à son ambassadrice de passer dans une autre chambre, & de nous laisser seuls. Après cela, m'adressant la parole : Gil Blas, me dit-elle, vous avez dû vous apercevoir que je vous regarde favorablement, & vous distingue de tous les autres domestiques de mon pere ; & quand mes regards ne vous auroient point fait juger que j'ai quelque bonne volonté pour vous, la démarche que je fais cette nuit ne vous permettroit pas d'en dou er.

Je ne lui donnai pas le tems de m'en dire davantage. Je crus qu'en homme poli je devois épargner à sa pudeur la





peine de s'expliquer plus formellement. Je me levai avec transport, & me jettant aux pieds d'Aurore, comme un héros de théâtre qui se met à genoux devant sa Princesse ; je m'écriai d'un ton de déclamateur : Ah ! Madame, l'ai-je bien entendu ? Est-ce à moi que ce discours s'adresse ? Seroit-il possible que Gil Blas, jusqu'ici le jouet de la fortune & le rebut de la nature entiére, eût le bonheur de vous avoir inspiré des sentimens ... Ne parlez pas si haut, interrompit en riant ma Maîtresse ; vous allez réveiller mes femmes qui dorment dans la chambre prochaine. Levez-vous. Reprenez vôtre place & m'écoutez jusqu'au bout sans me couper la parole. Oui, Gil Blas, poursuivit-elle, en reprenant son sérieux, je vous veux du bien ; & pour vous prouver que je vous estime, je vais vous faire confidence d'un secret d'où dépend le repos de ma vie. J'aime un jeune Cavalier, beau, bien fait, & d'une naissance illustre. Il se nomme Don Luis Pacheco. Je le vois quelquefois à la promenade & aux spectacles ; mais je ne lui ai jamais parlé. J'ignore même de quel caractére il est & s'il n'a point de mauvaises qualités. C'est de quoi

pourtant je voudrois bien être inſtruite. J'aurois beſoin d'un homme qui s'enquît ſoigneuſement de ſes mœurs, & m'en rendît un compte fidèle. Je fais choix de vous préférablement à tous nos autres domeſtiques. Je crois que je ne riſque rien à vous charger de cette commiſſion. J'eſpere que vous vous en acquitterez avec tant d'adreſſe & de diſcrétion, que je ne me repentirai point de vous avoir mis dans ma confidence.

Ma maîtreſſe ceſſa de parler en cet endroit, pour entendre ce que je lui répondrois là-deſſus. J'avois d'abord été déconcerté d'avoir pris ſi déſagréablement le change; mais je me remis promptement l'eſprit, & ſurmontant la honte que cauſe toujours la témérité, quand elle eſt malheureuſe, je témoignai à la Dame tant de zèle pour ſes intérêts, je me dévouai avec tant d'ardeur à ſon ſervice, que ſi je ne lui ôtai pas la penſée que je m'étois follement flâté de lui avoir plû, du moins je lui fis connoître que je ſçavois bien réparer une ſottiſe. Je ne demandai que deux jours pour lui rendre bon compte de Don Luis. Après quoi la Dame Ortiz, que ſa maîtreſſe rappella, me remena dans le jardin, & me

dit d'un air railleur, en me quittant : Bon ſoir, Gil Blas, je ne vous recommande point de vous trouver de bonne heure au premier rendez-vous. Je connois trop votre ponctualité là-deſſus pour en être en peine.

Je retournai dans ma chambre, non ſans quelque dépit de voir mon attente trompée. Je fus néanmoins aſſez raiſonnable pour m'en conſoler. Je fis réflexion qu'il me convenoit mieux d'être le confident de ma maîtreſſe que ſon amant. Je ſongeai même que cela pourroit me mener à quelque choſe : que les courtiers d'amour étoient ordinairement bien payés de leurs peines ; & je me couchai dans la réſolution de faire ce qu'Aurore exigeoit de moi. Je ſortis pour cet effet le lendemain. La demeure d'un Cavalier tel que Don Luis ne fut pas difficile à découvrir. Je m'informai de lui dans le voiſinage ; mais les perſonnes à qui je m'adreſſai ne purent pleinement ſatisfaire ma curioſité. Ce qui m'obligea le jour ſuivant à recommencer mes perquiſitions. Je fus plus heureux. Je rencontrai par hazard dans la rue un garçon de ma connoiſſance. Nous nous arrêtames pour nous parler. Il paſſa

dans ce moment un de ses amis qui nous aborda, & nous dit qu'il venoit d'être chaſſé de chez Don Joſeph Pacheco pere de Don Luis, pour un quartaut de vin qu'on l'accuſoit d'avoir bû. Je ne perdis pas une ſi belle occaſion de m'informer de tout ce que je ſouhaitois d'aprendre ; & je fis tant par mes queſtions, que je m'en retournai au logis fort content d'être en état de tenir ma parole à ma maîtreſſe. C'étoit la nuit prochaine que je devois la revoir à la même heure, & de la même maniére que la premiére fois. Je n'eus pas ce ſoir-là tant d'inquiétude, & bien loin de ſouffrir impatiemment les diſcours de mon vieux patron, je le remis ſur ſes campagnes. J'attendis minuit avec la plus grande tranquillité du monde, & ce ne fut qu'aprés l'avoir entendu ſonner à pluſieurs horloges, que je deſcendis dans le jardin, ſans me pommader & me parfumer : je me corrigeai encore de cela.

Je trouvai au rendez-vous la très-fidelle Duegne qui me reprocha malicieuſement que j'avois bien rabattu de ma diligence. Je ne lui répondis point, & je me laiſſai conduire à l'apartement d'Aurore,

d'Aurore, qui me demanda dès que je parus si je m'étois bien informé de Don Louis, & si j'avois apris bien des choses. Oui, Madame, lui dis-je, & j'ai de quoi satisfaire votre curiosité. Je vous dirai premiérement qu'il est sur le point de partir pour s'en retourner à Salamanque achever ses études. C'est, à ce qu'on m'a dit, un jeune Cavalier rempli d'honneur & de probité. Pour du courage, il n'en sçauroit manquer, puisqu'il est Gentilhomme & Castillan. De plus, il a beaucoup d'esprit, & les maniéres fort agréables; mais ce qui peut-être ne sera guére de votre goût, & ce que je ne puis pourtant me dispenser de vous dire, c'est qu'il tient un peu trop de la nature des jeunes Seigneurs; il est diablement libertin. Sçavez-vous qu'à son âge, il a déja eu à bail deux Comédiennes? Que m'aprenez-vous, reprit Aurore? Quelles mœurs! Mais êtes-vous bien assuré, Gil Blas, qu'il mene une vie si licentieuse? Oh je n'en doute pas, Madame, lui repartis-je. Un valet qu'on a chassé de chez lui ce matin, me l'a dit, & les valets sont fort sincéres, quand il s'entretiennent des défauts de leurs Maîtres. D'ailleurs, il

fréquente Don Alexo Ségiar, Don Antonio Centellés, & Don Fernand de Gamboa. Cela ſeul prouve démonſtrativement ſon libertinage. C'eſt aſſez, Gil Blas, dit alors ma Maîtreſſe en ſoupirant, je vais ſur votre raport combattre mon indigne amour. Quoi qu'il ait déja de profondes racines dans mon cœur, je ne déſeſpére pas de l'en arracher. Allez, pourſuivit-elle en me mettant entre les mains une petite bourſe qui n'étoit pas vuide ; voilà ce que je vous donne pour vos peines. Gardez-vous bien de révéler mon ſecret. Songez que je l'ai confié à votre ſilence.

J'aſſurai ma Maîtreſſe que j'étois l'Harpocrate * des valets confidens, & qu'elle pouvoit demeurer tranquille là-deſſus. Après cette aſſurance, je me retirai fort impatient de ſçavoir ce qu'il y avoit dans la bourſe. J'y trouvai vingt piſtoles. Auſſi-tôt je penſai qu'Aurore m'en auroit ſans doute donné davantage, ſi je lui euſſe annoncé une nouvelle agréable, puiſqu'elle en payoit ſi bien une chagrinante. Je me repentis de n'avoir pas imité les Gens de Juſtice,

* *C'étoit chez les anciens le Dieu du ſilence*

qui fardent quelquefois la vérité dans leurs Procès-Verbaux. J'étois fâché d'avoir détruit dans sa naissance une galanterie qui m'eût été très-utile dans la suite, si je ne me fusse pas sottement piqué d'être sincére. J'avois pourtant la consolation de me voir dédommagé de la dépense que j'avois fait si mal-à-propos en pommades & en parfums.

CHAPITRE III.

Du grand changement qui arriva chez Don Vincent, & de l'étrange résolution que l'amour fit prendre à la belle Aurore.

IL arriva peu de tems après cette aventure, que le Seigneur D. Vincent tomba malade. Quand il n'auroit pas été dans un âge fort avancé, les symptômes de sa maladie parurent si violens qu'on eût craint un événement funeste. Dès le commencement du mal on fit venir les deux plus fameux Médecins de Madrid. L'un s'apelloit le Docteur Andros, & l'autre le Docteur

Oquetos. Ils examinérent attentivement le malade, & convinrent tous deux, après une exacte obfervation, que les humeurs étoient en fougue : mais ils ne s'accordérent qu'en cela l'un & l'autre. L'un vouloit qu'on purgeât le malade dès ce jour-là, & l'autre étoit d'avis qu'on différât la purgation. Il faut, dit Andros, fe hâter de purger les humeurs, quoique cruës, pendant qu'elles font dans une agitation violente de flux & de reflux, de peur qu'elles ne fe fixent fur quelques parties nobles. Oquetos foutint au contraire qu'il falloit attendre que les humeurs fuffent cuites, avant que d'employer le purgatif. Mais votre méthode, reprit le premier, eft directement opofée à celle du Prince de la Médecine. Hyppocrate avertit de purger dans la plus ardente fiévre, dès les premiers jours, & dit en termes formels qu'il faut être prompt à purger, quand les humeurs font en *orgafme*, c'eft-à-dire, en fougue. Oh ! c'eft ce qui vous trompe, repartit Oquetos. Hyppocrate, par le mot *d'orgafme*, n'entend pas la fougue, il entend plutôt la coction des humeurs.

Là deffus nos Docteurs s'échauffent.

L'un raporte le texte Grec, & cite tout les Auteurs qui l'ont expliqué comme lui ; l'autre s'en fiant à une traduction Latine, le prend sur un ton encore plus haut. Qui des deux croire ? D. Vincent n'étoit pas homme à décider la question. Cependant se voyant obligé d'opter, il donna sa confiance à celui des deux qui avoit le plus expédié de malades, je veux dire au plus vieux. Aussi-tôt Andros, qui étoit le plus jeune, se retira, non sans lancer à son Ancien quelques traits railleurs sur *l'orgasine*. Voilà donc Oquetos triomphant. Comme il étoit dans les principes du Docteur Sangrado, il commença par faire saigner abondamment le malade, attendant pour le purger que les humeurs fussent cuites : mais la mort qui craignoit sans doute qu'une purgation si sagement différée ne lui enlevât sa proye, prévint la coction, & emporta mon Maître. Telle fut la fin du Seigneur Don Vincent qui perdit la vie, parce que son Médecin ne sçavoit pas le Grec.

Aurore, après avoir fait à son pere des funérailles dignes d'un homme de sa naissance, entra dans l'administration de son bien. Devenue maitresse de ses vo-

lontés, elle congédia quelques domestiques, en leur donnant des récompenses proportionnées à leurs services, & se retira bien-tôt à un Château qu'elle avoit sur les bords du Tage, entre Sacedon & Buendia. Je fus du nombre de ceux qu'elle retint, & qui la suivirent à la Campagne. J'eus même le bonheur de lui devenir nécessaire. Malgré le raport fidèle que je lui avois fait de Don Luis, elle aimoit encore ce Cavalier; ou plûtôt n'ayant pu vaincre son amour, elle s'y étoit entiérement abandonnée. Elle n'avoit plus besoin de prendre des précautions pour me parler en particulier. Gil Blas, me dit-elle en soupirant, je ne puis oublier Don Luis: quelque effort que je fasse pour le bannir de ma pensée, il s'y présente sans cesse, non tel que tu me l'as peint, plongé dans toutes sortes de désordres, mais tel que je voudrois qu'il fût, tendre, amoureux, constant. Elle s'attendrit en disant ces paroles, & ne pût s'empêcher de répandre quelques larmes. Peu s'en fallut que je ne pleurasse aussi, tant je fus touché de ses pleurs. Je ne pouvois mieux lui faire ma cour, que de paroître si sensible à ses peines. Mon ami, continua-t-elle, après avoir

eſſuyé ſes beaux yeux , je vois que tu es d'un très-bon naturel, & je ſuis ſi ſatisfaite de ton zèle , que je te promets de le bien récompenſer. Ton ſecours, mon cher Gil Blas, m'eſt plus néceſſaire que jamais. Il faut que je te découvre un deſſein qui m'occupe. Tu vas le trouver fort biſarre. Aprens que je veux partir au plûtôt pour Salamanque. Là, je prétends me déguiſer en Cavalier, & ſous le nom de D. Felix , faire connoiſſance avec Pacheco. Je tâcherai de gagner ſa confiance & ſon amitié. Je lui parlerai ſouvent d'Aurore de Guſman, dont je paſſerai pour couſin. Il ſouhaitera peut-être de la voir ; & c'eſt où je l'attends. Nous aurons deux logemens à Salamanque. Dans l'un , je ſerai Don Felix , dans l'autre Aurore ; & m'offrant aux yeux de Don Luis , tantôt traveſtie en homme , tantôt ſous mes habits naturels , je me flâte que je pourrai peu-à-peu l'amener à la fin que je me propoſe. Je demeure d'accord, ajoûta-t-elle , que mon projet eſt extravagant : mais ma paſſion m'entraîne , & l'innocence de mes intentions acheve de m'étourdir ſur la démarche que je veux hazarder.

J'étois fort du sentiment d'Aurore sur la nature de son dessein. Il me paroissoit insensé ; cependant quelque déraisonnable que je le trouvasse , je me gardai bien de faire le pédagogue. Au contraire, je commençai à dorer la pilule , & j'entrepris de prouver que ce projet fou n'étoit qu'un jeu d'esprit agréable & sans conséquence. Je ne me souviens plus de ce que je lui dis pour lui prouver cela ; mais elle se rendit à mes raisons ; les amans étant bien-aises qu'on flâte leurs plus folles imaginations. Nous ne regardâmes donc plus cette entreprise téméraire que comme une Comédie dont il ne falloit songer qu'à bien concerter la representation. Nous choisîmes nos Acteurs dans le domestique , puis nous distribuâmes les rôles ; ce qui ce passa sans clameurs & sans querelle, parce que nous n'étions pas des Comédiens de profession. Il fut résolu que la Dame Ortiz feroit la tante d'Aurore sous le nom de Dona Kimena de Gusman , qu'on lui donneroit un Valet & une suivante ; & qu'Aurore travestie en Cavalier m'auroit pour Valet de chambre , avec une de ses femmes déguisée en Page, pour la servir en particulier.

Les

Les perſonnages ainſi réglés, nous retournâmes à Madrid, où nous aprîmes que D. Luis y étoit encore, mais qu'il ne tarderoit guére à partir pour Salamanque. Nous fîmes faire en diligence les habits dont nous avions beſoin. Lorſqu'ils furent achevés, ma maîtreſſe les fit emballer promptement, attendu que nous ne devions les mettre qu'en tems & lieu. Puis laiſſant le ſoin de ſa maiſon à ſon homme d'affaires, elle partit dans un carroſſe à quatre mules, & prit le chemin du Royaume de Leon avec tous ceux de ſes domeſtiques qui avoient quelques rôles à jouer dans cette Piéce.

Nous avions déja traverſé la Caſtille vieille, quand l'eſſieu du carroſſe ſe rompit. C'étoit entre Avila & Villaflor, à trois ou quatre cens pas d'un Château qu'on apercevoit au pied d'une montagne. La nuit aprochoit, & nous étions fort embarraſſés. Mais il paſſa par hazard auprès de nous un Payſan, qui nous tira d'embarras, ſans qu'il y mît beaucoup du ſien. Il nous aprit que le Château qui s'offroit à notre vûe apartenoit à Dona Elvire, veuve de D. Pedro de Pinarés, & il nous dit tant de bien de cette Dame, que ma maîtreſſe

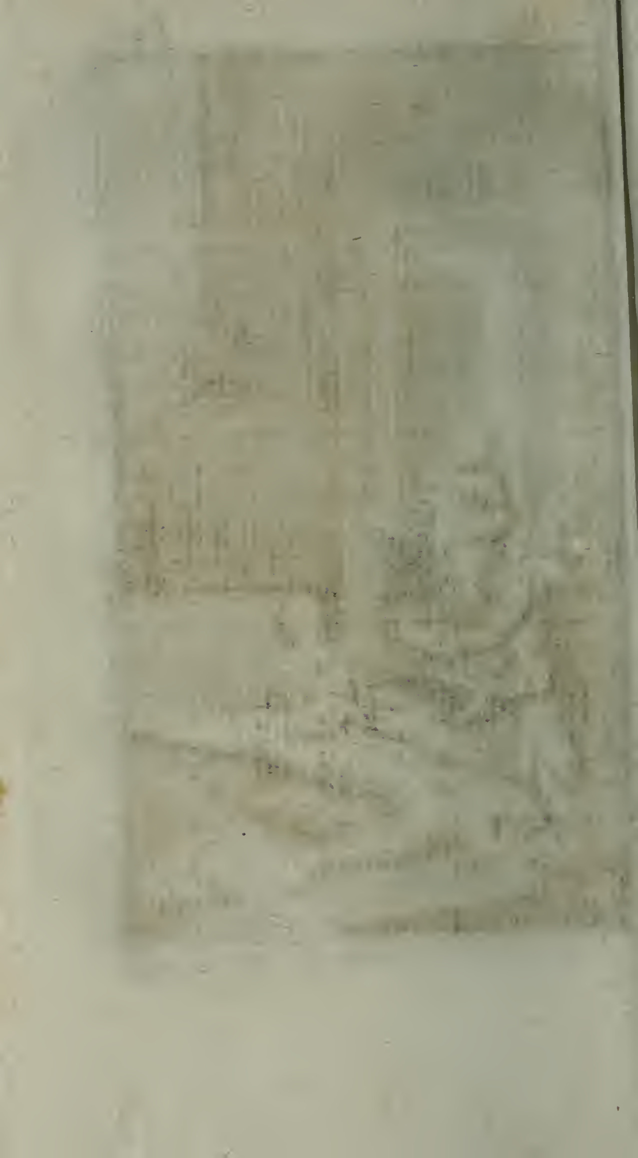
m'envoya au Château demander de ſa part un logement pour cette nuit. Elvire ne démentit point le raport du Payſan. Il eſt vrai que je m'acquittai de ma commiſſion d'une maniére qui l'auroit déterminée à nous recevoir dans ſon Château, quand elle n'auroit pas été la perſonne du monde la plus polie. Elle me reçut d'un air gracieux, & fit à mon compliment la réponſe que je déſirois là-deſſus. Nous nous rendîmes tous au château, où les mules traînérent doucement le carroſſe. Nous rencontrâmes à la porte la veuve de Don Pedre, qui venoit audevant de ma maîtreſſe. Je paſſerai ſous ſilence les diſcours que la civilité obligea de tenir de part & d'autre en cette occaſion. Je dirai ſeulement qu'Elvire étoit une vieille Dame qui ſçavoit mieux que femme du monde remplir les devoirs de l'hoſpitalité. Elle conduiſit Aurore dans un apartement ſuperbe, où la laiſſant repoſer quelques momens, elle vint donner ſon attention juſqu'aux moindres choſes qui nous regardoient. Enſuite, quand le ſouper fut prêt, elle ordonna qu'on ſervît dans la chambre d'Aurore, où toutes deux elles ſe mirent à table. La veuve de Dom Pedre

n'étoit pas de ces perſonnes qui ſont mal les honneurs d'un repas en prenant un air rêveur ou chagrin. Elle avoit l'humeur gaye, & ſoutenoit agréablement la converſation. Elle s'exprimoit noblement, & en beaux termes. J'admirois ſon eſprit, & le tour fin qu'elle donnoit à ſes penſées. Aurore en paroiſſoit auſſi charmée que moi. Elles liérent amitié l'une avec l'autre, & ſe promirent réciproquement d'avoir enſemble un commerce de lettres. Comme notre carroſſe ne pouvoit être raccommodé que le jour ſuivant, & que nous courions riſque de partir fort tard, il fut arrêté que nous demeurerions au Château le lendemain. On nous ſervit à notre tour des viandes avec profuſion, & nous ne fumes pas plus mal couchés que nous avions été régalés.

Le jour d'après, ma maîtreſſe trouva de nouveaux charmes dans l'entretien d'Elvire. Elles dînerent dans une grande ſale où il y avoit pluſieurs tableaux. On en remarquoit un, entr'autres, dont les figures étoient merveilleuſement bien repréſentées; mais il offroit aux yeux un ſpectacle bien tragique. Un Cavalier mort, couché à la renverſe & noyé dans

ſon ſang, y étoit peint, & tout mort qu'il paroiſſoit, il avoit un air menaçant. On voyoit auprès de lui une jeune Dame dans une autre attitude, quoiqu'elle fût auſſi étendue par terre. Elle avoit une épée plongée dans ſon ſein, & rendoit les derniers ſoupirs, en attachant ſes regards mourans ſur un jeune homme qui ſembloit avoir une douleur mortelle de la perdre. Le Peintre avoit encore chargé ſon tableau d'une figure qui n'échapa point à mon attention. C'étoit un vieillard de bonne mine, qui vivement touché des objets qui frapoient ſa vûe, ne s'y montroit pas moins ſenſible que le jeune homme. On eût dit que ces images ſanglantes leur faiſoient ſentir à tous deux les mêmes atteintes, mais qu'ils en recevoient différemment les impreſſions. Le vieillard plongé dans une profonde triſteſſe, en paroiſſoit comme accablé ; au lieu qu'il y avoit de la fureur mêlée avec l'affliction du jeune homme. Toutes ces choſes étoient peintes avec des expreſſions ſi fortes, que nous ne pouvions nous laſſer de les regarder. Ma maîtreſſe demanda quelle triſte hiſtoire ce tableau repreſentoit. Madame, lui dit Elvire, c'eſt une pein-





ture fidèle des malheurs de ma famille. Cette réponſe piqua la curioſité d'Aurore, qui témoigna un ſi grand deſir d'en ſçavoir davantage, que la veuve de D. Pedre ne put ſe diſpenſer de lui promettre la ſatisfaction qu'elle ſouhaitoit. Cette promeſſe qui ſe fit devant Ortiz, ſes deux compagnes & moi, nous arrêta tous quatre dans la ſale après le repas. Ma maîtreſſe voulut nous renvoyer ; mais Elvire qui s'aperçut bien que nous mourions d'envie d'entendre l'explication du tableau, eut la bonté de nous retenir, en diſant que l'hiſtoire qu'elle alloit raconter n'étoit pas de celles qui demandent du ſecret. Un moment après, elle commença ſon récit dans ces termes.

CHAPITRE IV.

Le Mariage de vengeance.

NOUVELLE.

ROGER Roi de Sicile avoit un frere & une ſœur. Ce frere apellé Mainfroy ſe révolta contre lui, & alluma

dans le Royaume une guerre qui fut dangereuſe & ſanglante ; mais il eut le malheur de perdre deux batailles & de tomber entre les mains du Roi, qui ſe contenta de lui ôter la liberté pour le punir de ſa révolte. Cette clémence ne ſervit qu'à faire paſſer Roger pour un barbare dans l'eſprit d'une partie de ſes ſujets. Ils diſoient qu'il n'avoit ſauvé la vie à ſon frere que pour exercer ſur lui une vengeance lente & inhumaine. Tous les autres, avec plus de fondement, n'imputoient les traitemens durs que Mainfroy ſouffroit dans ſa priſon qu'à ſa ſœur Mathilde. Cette Princeſſe avoit en effet toujours haï ce Prince, & elle ne ceſſa point de le perſécuter tant qu'il vécut. Elle mourut peu de tems après lui, & l'on regarda ſa mort comme une juſte punition de ſes ſentimens dénaturés.

Mainfroy laiſſa deux fils. Ils étoient encore dans l'enfance. Roger eut quelque envie de s'en défaire, de crainte que parvenus à un âge plus avancé, le deſir de venger leur pere ne les portât à relever un parti qui n'étoit pas ſi bien abattu qu'il ne pût cauſer de nouveaux troubles dans l'Etat. Il communiqua ſon deſſein au Sé-

nateur Leontio Siffredi son Ministre, qui ne l'aprouva point; & qui pour l'en détourner se chargea de l'éducation du Prince Enrique qui étoit l'aîné, & lui conseilla de confier au Connétable de Sicile la conduite du plus jeune qu'on appelloit Don Pedre. Roger persuadé que ses neveux seroient élevés par ces deux hommes dans la soumission qu'ils lui devoient, les leur abandonna, & prit soin lui-même de Constance sa niéce. Elle étoit de l'âge d'Enrique, & fille unique de la Princesse Mathilde. Il lui donna des femmes & des maîtres, & n'épargna rien pour son éducation.

Leontio Siffredi avoit un château à deux petites lieues de Palerme, dans un lieu nommé Belmonte. C'étoit-là que ce Ministre s'attachoit à rendre Enrique digne de monter un jour sur le trône de Sicile. Il remarqua d'abord dans ce Prince des qualités si aimables, qu'il s'y attacha comme s'il n'avoit point eu d'enfant. Il avoit pourtant deux filles. L'aînée qu'on nommoit Blanche, plus jeune d'une année que le Prince, étoit pourvue d'une beauté parfaite; & la cadette apellée Porcie, après avoir, en naissant, causé la mort de sa mere, étoit

encore au berceau. Blanche & le Prince Enrique ſentirent de l'amour l'un pour l'autre dès qu'ils furent capables d'aimer ; mais ils n'avoient pas la liberté de s'entretenir en particulier. Le Prince néanmoins ne laiſſa pas quelquefois d'en trouver l'occaſion ; il ſçut même ſi bien profiter de ces momens précieux qu'il engagea la fille de Siffredi à lui permettre d'exécuter un projet qu'il méditoit. Il arriva juſtement dans ce tems-là que Leontio fut obligé par ordre du Roi de faire un voyage dans une Province des plus reculées de l'Iſle. Pendant ſon abſence, Enrique fit faire une ouverture au mur de ſon apartement qui répondoit à la chambre de Blanche. Cette ouverture étoit couverte d'une couliſſe de bois, qui ſe fermoit & s'ouvroit ſans qu'elle parût, parce qu'elle étoit ſi étroitement jointe au lambris, que les yeux ne pouvoient apercevoir l'artifice. Un habile Architecte que le Prince avoit mis dans ſes intérêts, fit cet ouvrage avec autant de diligence que de ſecret.

L'amoureux Enrique s'introduiſoit par là quelquefois dans la chambre de ſa maîtreſſe ; mais il n'abuſoit point de ſes

bontés. Si elle avoit eu l'imprudence de lui permettre une entrée ſecrette dans ſon apartement, du moins ce n'avoit été que ſur les aſſurances qu'il lui avoit données qu'il n'exigeroit jamais d'elle que les faveurs les plus innocentes. Une nuit, il la trouva fort inquiéte. Elle avoit apris que Roger étoit très-malade, & qu'il venoit de mander Siffredi, comme grand Chancelier du Royaume, pour le rendre dépoſitaire de ſes dernieres volontés. Elle ſe repréſentoit déja ſur le trône ſon cher Enrique, & craignant de le perdre dans ce haut rang, cette crainte lui cauſoit une étrange agitation. Elle avoit même les larmes aux yeux lorſqu'il parut devant elle. Vous pleurez, Madame, lui dit-il, que dois-je penſer de la triſteſſe où je vous vois plongée? Seigneur, lui répondit Blanche, je ne puis vous cacher mes alarmes. Le Roi votre oncle ceſſera bientôt de vivre, & vous allez remplir ſa place. Quand j'enviſage combien votre nouvelle grandeur va vous éloigner de moi, je vous avoue que j'ai de l'inquiétude. Un Monarque voit les choſes d'un autre œil qu'un amant; & ce qui faiſoit tous ſes deſirs, quand il reconnoiſſoit

un pouvoir au-deſſus du ſien, ne le touche plus que foiblement ſur le trône. Soit preſſentiment, ſoit raiſon, je ſens s'élever dans mon cœur des mouvemens qui m'agitent, & que ne peut calmer toute la confiance que je dois à vos bontés. Je ne me défie point de la fermeté de vos ſentimens : je ne me défie que de mon bonheur. Adorable Blanche, répliqua le Prince, vos craintes ſont obligeantes, & juſtifient mon attachement à vos charmes : mais l'excès où vous portez vos défiances offenſe mon amour, & ſi je l'oſe dire l'eſtime que vous me devez. Non, non, ne penſez pas que ma deſtinée puiſſe être ſéparée de la vôtre. Croyez plûtôt que vous ſeule ſerez toujours ma joye & mon bonheur. Perdez donc une crainte vaine. Faut-il qu'elle trouble des momens ſi doux : Ah, Seigneur, reprit la fille de Leontio, dès que vous ſerez couronné, vos ſujets pourront vous demander pour Reine une Princeſſe deſcendue d'une longue ſuite de Rois, & dont l'hymen éclatant joigne de nouveaux Etats aux vôtres, & peut-être, hélas, répondrez-vous à leur attente, même aux dépens de vos plus doux vœux. Hé! pourquoi, reprit En-

rique avec emportement, pourquoi trop prompte à vous tourmenter, vous faire une image affligeante de l'avenir? Si le Ciel diſpoſe du Roi mon oncle & me rend maître de la Sicile, je jure de me donner à vous dans Palerme, en preſence de toute ma Cour. J'en atteſte tout ce qu'on reconnoit de plus ſacré parmi nous.

Les proteſtations d'Enrique raſſurérent un peu la fille de Siffredi. Le reſte de leur entretien roula ſur la maladie du Roi. Enrique fit voir la bonté de ſon naturel. Il plaignit le ſort de ſon oncle, quoiqu'il n'eût pas ſujet d'en être fort touché, & la force du ſang lui fit regretter un Prince dont la mort lui promettoit un Couronne. Blanche ne ſçavoit pas encore tous les malheurs qui la menaçoient. Le Connétable de Sicile qui l'avoit rencontrée comme elle ſortoit de l'apartement de ſon pere, un jour qu'il étoit venu au Château de Belmonte pour quelques affaires importantes, en avoit été frapé. Il en fit dès le lendemain la demande à Siffredi qui agréa ſa recherche; mais la maladie de Roger étant ſurvenue dans ce tems-là, ce

mariage demeura suspendu, & Blanche n'en avoit point entendu parler.

Un Matin, comme Enrique achevoit de s'habiller, il fut surpris de voir entrer dans son apartement Leontio suivi de Blanche. Seigneur, lui dit ce Ministre, la nouvelle que je vous aporte aura de quoi vous affliger : mais la consolation qui l'accompagne doit moderer votre douleur. Le Roi votre oncle vient de mourir. Il vous laisse par sa mort héritier de son sceptre. La Sicile vous est soumise. Les grands du Royaume attendent vos ordres à Palerme. Il m'ont chargé de les recevoir de votre bouche, & je viens, Seigneur, avec ma fille, vous rendre les premiers & les plus sincéres hommages que vous doivent vos nouveaux sujets. Le Prince qui sçavoit bien que Roger depuis deux mois étoit atteint d'une maladie qui le détruisoit peu à peu ne fut pas étonné de cette nouvelle. Cependant frapé du changement subit de sa condition, il sentit naître dans son cœur mille mouvemens confus. Il rêva quelque tems, puis rompant le silence, il adressa ces paroles à Leontio : Sage Siffredi, je vous regarde toujours comme mon pere. Je ferai gloire de me régler

par vos conseils, & vous régnerez plus que moi dans la Sicile. A ces mots s'aprochant d'une table sur laquelle étoit un écritoire, & prenant une feuille blanche, il écrivit son nom au bas de la page. Que voulez-vous faire, Seigneur, lui dit Siffredi : vous marquer ma reconnoissance & mon estime, répondit Enrique. Ensuite ce Prince présenta la feuille à Blanche, & lui dit : Recevez, Madame, ce gage de ma foi, & de l'empire que je vous donne sur mes volontés. Blanche la prit en rougissant, & fit cette réponse au Prince : Seigneur, je reçois avec respect les graces de mon Roi ; mais je dépens d'un pere, & vous trouverez bon, s'il vous plaît, que je remette votre billet entre ses mains, pour en faire l'usage que sa prudence lui conseillera.

Elle donna effectivement à son pere la signature d'Enrique. Alors Siffredi remarqua ce qui jusqu'à ce moment étoit échapé à sa pénétration. Il démêla les sentimens du Prince, & lui dit, Votre Majesté n'aura point de reproche à me faire. Je n'abuserai point de la confiance .... Mon cher Leontio, interrompit Enrique, ne craignez point d'en abuser. Quelque usage que vous fas-

ſiez de mon billet, j'en aprouverai la diſpoſition. Mais allez, continua-t-il, retournez à Palerme. Ordonnez-y les aprêts de mon couronnement, & dites à mes Sujets que je vais ſur vos pas recevoir le ſerment de leur fidélité, & les aſſurer de mon affection. Ce Miniſtre obéit aux ordres de ſon nouveau Maître, & prit avec ſa fille le chemin de Palerme.

Quelques heures après leur départ, le Prince partit auſſi de Belmonte, plus occupé de ſon amour, que du haut rang où il alloit monter. Lorſqu'on le vit arriver dans la Ville, on pouſſa mille cris de joie; il entra parmi les acclamations du Peuple dans le Palais où tout étoit déja prêt pour la cérémonie. Il y trouva la Princeſſe Conſtance, vêtue de longs habillemens de deuil. Elle paroiſſoit fort touchée de la mort de Roger. Comme ils ſe devoient un compliment réciproque ſur la mort de ce Monarque, ils s'en acquitterent l'un & l'autre avec eſprit; mais avec un peu plus de froideur de la part d'Enrique, que de celle de Conſtance, qui malgré les démêlés de leur famille, n'avoit pû haïr ce Prince. Il ſe plaça ſur le Trône, &

la Princesse s'assit à ses côtés sur un fauteuil un peu moins élevé. Les Grands du Royaume prirent leurs places chacun selon son rang. La cérémonie commença ; & Leontio comme Grand Chancelier de l'Etat, & dépositaire du Testament du feu Roi, en ayant fait l'ouverture, se mit à le lire à haute voix. Cet acte contenoit en substance : que Roger se voyant sans enfant, nommoit pour son successeur le fils aîné de Mainfroy, à condition qu'il épouseroit la Princesse Constance, & que s'il refusoit sa main, la Couronne de Sicile, à son exclusion, tomberoit sur la tête, de l'Infant Don Pedre son frere, à la même condition.

Ces paroles surprirent étrangement Enrique. Il en sentit une peine inconcevable, & cette peine devint encore plus vive, lorsque Leontio, après avoir achevé la lecture du Testament, dit a toute l'Assemblée : Seigneurs, ayant rapporté les derniéres intentions du feu Roi à notre nouveau Monarque, ce généreux Prince consent d'honorer de sa main la Princesse Constance sa cousine. A ces mots Enrique interrompit le Chancelier : Leontio, lui dit-il, souvenez-vous de l'écrit que Blanche vous .... Sei-

gneur, interrompit avec précipitation Siffredi, sans donner le tems au Prince de s'expliquer, le voici. Les Grands du Royaume, poursuivit-il en montrant le billet à l'Assemblée, y verront par l'auguste seing de votre Majesté, l'estime que vous faites de la Princesse, & la déférence que vous avez pour les dernieres volontés du feu Roi votre oncle. Ayant achevé ces paroles, il se mit à lire le billet dans les termes dont il l'avoit rempli lui-même. Le nouveau Roi y faisoit à ses Peuples, dans la forme la plus autentique, une promesse d'épouser Constance, conformément aux intentions de Roger. La sale retentit de longs cris de joye : vive notre magnanime Roi Enrique, s'écrierent tous ceux qui étoient presens. Comme on n'ignoroit pas l'aversion que ce Prince avoit toujours marquée pour la Princesse, on avoit craint avec raison qu'il ne se révoltât contre la condition du Testament, & ne causât des mouvemens dans le Royaume : mais la lecture du billet, en rassurant là-dessus les Grands & le Peuple, excitoit ces acclamations générales qui déchiroient en secret le cœur du Monarque.

Constance

Constance, qui par l'intérêt de sa gloire, & par un sentiment de tendresse y prenoit plus de part que personne, choisit ce tems pour l'assurer de sa reconnoissance. Le Prince eut beau vouloir se contraindre, il reçut le compliment de la Princesse avec tant de trouble, il étoit dans un si grand désordre, qu'il ne put lui-même répondre à ce que la bienséance exigeoit de lui. Enfin, cédant à la violence qu'il se faisoit, il s'aprocha de Siffredi, que le devoir de sa Charge obligeoit de se tenir assez près de sa personne, & lui dit tout bas: Que faites-vous, Leontio? l'écrit que j'ai mis entre les mains de votre fille, n'étoit point destiné pour cet usage. Vous trahissez.... Seigneur, interrompit encore Siffredi d'un ton ferme, songez à votre gloire. Si vous refusez de suivre les volontés du Roy votre oncle, vous perdez la Couronne de Sicile. Il n'eut pas achevé de parler ainsi, qu'il s'éloigna du Roy, pour l'empêcher de lui répliquer. Enrique demeura dans un embarras extrême. Il se sentoit agité de mille mouvemens contraires. Il étoit irrité contre Siffredi. Il ne pouvoit se résoudre à quitter Blanche, & partagé ent'relle & l'intérêt de

ſa gloire, il fut aſſez long-tems incertain du parti qu'il avoit à prendre. Il ſe détermina pourtant, & crut avoir trouvé le moyen de conſerver la fille de Siffredi, ſans renoncer au trône. Il feignit de vouloir ſe ſoumettre aux volontés de Roger, ſe propoſant, tandis qu'on ſolliciteroit à Rome la diſpenſe de ſon mariage avec ſa couſine, de gagner par ſes bienfaits les Grands du Royaume, & d'établir ſi bien ſa puiſſance, qu'on ne pût l'obliger à remplir la condition du Teſtament.

Dès qu'il eut formé ce deſſein, il devint plus tranquille; & ſe tournant vers Conſtance, il lui confirma ce que le Grand Chancelier avoit lû devant toute l'Aſſemblée. Mais au moment même qu'il ſe trahiſſoit, juſqu'à lui offrir ſa foi, Blanche arriva dans la Sale du Conſeil. Elle y venoit par ordre de ſon pere rendre ſes devòirs à la Princeſſe, & ſes oreilles en entrant furent frapées des paroles d'Enrique. Outre cela, Leontio ne voulant pas qu'elle pût douter de ſon malheur, lui dit en la préſentant à Conſtance: Ma fille, rendez vos hommages à votre Reine. Souhaitez-lui les douceurs d'un régne floriſſant, & d'un heu-

reux hymenée. Ce coup terrible accabla l'infortunée Blanche. Elle entreprit inutilement de cacher ſa douleur. Son viſage rougit & pâlit ſucceſſivement, & tout ſon corps friſſonna. Cependant la Princeſſe n'en eut aucun ſoupçon. Elle attribua le déſordre de ſon compliment à l'embarras d'une jeune perſonne élevée dans un deſert, & peu accoutumée à la Cour. Il n'en fut pas ainſi du jeune Roi. La vue de Blanche lui fit perdre contenance, & le déſeſpoir qu'il remarquoit dans ſes yeux le mettoit hors de lui-même. Il ne doutoit pas que jugeant ſur les aparences, elle ne le crût infidèle. Il auroit eu moins d'inquiétude, s'il eût pû lui parler; mais comment en trouver les moyens, lorſque toute la Sicile, pour ainſi dire, avoit les yeux ſur lui? D'ailleurs le cruel Siffredi lui en ôta l'eſpérance. Ce miniſtre qui liſoit dans le cœur de ces deux Amans, & vouloit prévenir les malheurs que la violence de leur amour pouvoit cauſer dans l'Etat, fit adroitement ſortir ſa fille de l'Aſſemblée, & reprit avec elle le chemin de Belmonte, réſolu, pour plus d'une raiſon, de la marier au plutôt.

Lorſqu'ils y furent arrivés, il lui fit

connoître toute l'horreur de ſa deſtineé. Il lui déclara qu'il l'avoit promiſe au Connetable. Juſte Ciel ! s'écria-t-elle, emporté par un mouvement de douleur que la preſence de ſon pere ne put réprimer, à quels affreux ſuplices réſerviez-vous la malheureuſe Blanche ? Son tranſport même fut ſi violent, que toutes les puiſſances de ſon ame en furent ſuſpendues. Son corps ſe glaça, & devenant froide & pâle, elle tomba évanouie entre les bras de ſon pere. Il fut touché de l'état où il la voyoit. Néanmoins quoiqu'il reſſentît vivement ſes peines, ſa premiere réſolution n'en fut point ébranlée. Blanche reprit enfin ſes eſprits, plus par le vif reſſentiment de ſa douleur, que par l'eau que Siffredi lui jetta ſur le viſage ; & lorſqu'en ouvrant ſes yeux languiſſans, elle l'aperçut qui s'empreſſoit à la ſecourir : Seigneur, lui dit-elle d'une voix preſque éteinte, j'ai honte de vous laiſſer voir ma foibleſſe ; mais la mort qui ne peut tarder à finir mes tourmens, va bientôt vous délivrer d'une malheureuſe fille, qui a pû diſpoſer de ſon cœur ſans votre aveu. Non, ma chere Blanche, répondit Leontio, vous ne mourrez point, & votre vertu repren-

dra ſur vous ſon empire. La recherche du Connétable vous fait honneur. C'eſt le parti le plus conſidérable de l'Etat... J'eſtime ſa perſonne & ſon mérite, interrompit Blanche ; mais Seigneur, le Roi m'avoit fait eſpérer.... Ma fille, interrompit à ſon tour Siffredi, je ſçai tout ce que vous pouvez dire là-deſſus. Je n'ignore pas votre tendreſſe pour ce Prince, & je ne la déſaprouverois pas dans d'autres conjonctures. Vous me verriez même ardent à vous aſſurer la main d'Enrique, ſi l'intérêt de ſa gloire & celui de l'Etat ne l'obligeoient pas à la donner à Conſtance. C'eſt à la condition ſeule d'épouſer cette Princeſſe que le feu Roi l'a déſigné ſon ſucceſſeur. Voulez-vous qu'il vous préfére à la Couronne de Sicile ? Croyez que je gémis avec vous du coup mortel qui vous frape. Cependant, puiſque nous ne pouvons aller contre les deſtinées, faites un effort généreux. Il y va de votre gloire, de ne pas laiſſer voir à tout le Royaume que vous vous êtes flâtée d'une eſpérance frivole. Votre ſenſibilité pour le Roy, donneroit même lieu à des bruits déſavantageux pour vous ; & le ſeul moyen de vous en préſerver, c'eſt d'épouſer le Connétable.

Enfin, Blanche, il n'eſt plus tems de déliberer. Le Roi vous céde pour un Trône. Il épouſe Conſtance. Le Connétable a ma parole. Degagez-la, je vous en prie ; & s'il eſt néceſſaire pour vous y réſoudre, que je me ſerve de mon autorité, je vous l'ordonne.

En achevant ces paroles, il la quitta pour lui laiſſer faire ſes réflexions ſur ce qu'il venoit de lui dire. Il eſpéroit qu'après avoir peſé les raiſons dont il s'étoit ſervi pour ſoutenir ſa vertu contre le panchant de ſon cœur, elle ſe détermineroit d'elle-même à ſe donner au Connétable. Il ne ſe trompa point ; mais combien en coûta-t-il à la triſte Blanche pour prendre cette réſolution ? Elle étoit dans l'état du monde le plus digne de pitié. La douleur de voir ſes preſſentimens ſur l'infidélité d'Enrique, tournés en certitude, & d'être contrainte en le perdant, de ſe livrer à un homme qu'elle ne pouvoit aimer, lui cauſoit des tranſports d'affliction ſi violens, que tous ces momens devenoient pour elle des ſuplices nouveaux : ſi mon malheur eſt certain, s'écrioit-elle, comment y puis-je réſiſter ſans mourir ? Impitoyable deſtinée, pourquoi me repaiſſois-tu des

plus douces eſpérances, ſi tu devois me précipiter dans un abîme de maux? Et toi, perfide Amant, tu te donnes à une autre, quand tu me promets une éternelle fidélité! As-tu donc pû ſi-tôt mettre en oubli la foi que tu m'a jurée? Pour te punir de m'avoir ſi cruellement trompée, faſſe le Ciel que le lit conjugal que tu vas ſouiller par un parjure, ſoit moins le théâtre de tes plaiſirs, que de tes remords! Que les carreſſes de Conſtance verſent un poiſon dans ton cœur infidèle! puiſſe ton hymen devenir auſſi affreux que le mien! Oui, traître, je vais épouſer le Connétable que je n'aime point, pour me venger de moi-même; pour me punir d'avoir ſi mal choiſi l'objet de ma folle paſſion. Puiſque ma religion me défend d'attenter à ma vie, je veux que les jours qui me reſtent à vivre ne ſoient qu'un tiſſu malheureux de peines & d'ennuis. Si tu conſerves encore pour moi quelque ſentiment d'amour, ce ſera me venger auſſi de toi, que de me jetter à tes yeux entre les bras d'un autre: & ſi tu m'as entiérement oubliée, la Sicile du moins pourra ſe vanter d'avoir produit une femme qui s'eſt punie elle-mê-

me d'avoir trop légérement diſpoſé de ſon cœur.

Ce fut dans une pareille ſituation que cette triſte victime de l'amour & du devoir paſſa la nuit qui précéda ſon mariage avec le Connétable. Siffredi la trouvant le lendemain prête à faire ce qu'il ſouhaitoit, ſe hâta de profiter de cette diſpoſition favorable. Il fit venir le Connétable à Belmonte le jour même, & le maria ſecrettement avec ſa fille dans la Chapelle du Château. Quelle journée pour Blanche ! Ce n'étoit point aſſez de renoncer à une Couronne, de perdre un Amant aimé, & de ſe donner à un objet haï : il falloit encore qu'elle contraignît ſes ſentimens devant un mari prévenu pour elle de la paſſion la plus ardente & naturellement jaloux. Cet époux charmé de la poſſéder, étoit ſans ceſſe à ſes genoux. Il ne lui laiſſoit pas ſeulement la triſte conſolation de pleurer en ſecret ſes malheurs. La nuit arrivée, la fille de Leontio ſentit redoubler ſon affliction. Mais que devint-elle, lorſque ſes femmes, après l'avoir deshabillée, la laiſſérent ſeule avec le Connetable ? Il lui demanda reſpectueuſement la cauſe de l'abattement

battement où elle ſembloit être. Cette queſtion embarraſſa Blanche, qui feignit de ſe trouver mal. Son époux y fut d'abord trompé ; mais il ne demeura pas long-tems dans cette erreur. Comme il étoit véritablement inquiet de l'état où il la voyoit, & qu'il la preſſoit de ſe mettre au lit, ſes inſtances, qu'elle expliqua mal, préſentérent à ſon eſprit une image ſi cruelle, que ne pouvant plus ſe contraindre, elle donna un libre cours à ſes ſoupirs & à ſes larmes. Quelle vue pour un homme qui s'étoit cru au comble de ſes vœux ! Il ne douta plus que l'affliction de ſa femme ne renfermât quelque choſe de ſiniſtre pour ſon amour. Néanmoins, quoique cette connoiſſance le mît dans une ſituation preſque auſſi déplorable que celle de Blanche, il eut aſſez de force ſur lui pour cacher ſes ſoupçons. Il redoubla ſes empreſſemens, & continua de preſſer ſon épouſe de ſe coucher, l'aſſurant qu'il lui laiſſeroit prendre tout le repos dont elle avoit beſoin. Il s'offrit même d'apeller ſes femmes, ſi elle jugeoit que leur ſecours pût aporter quelque ſoulagement à ſon mal. Blanche s'étant raſſurée ſur cette promeſſe, lui dit que le ſommeil ſeul lui étoit

néceſſaire dans la foibleſſe où elle ſe ſentoit. Il feignit de la croire. Ils ſe mirent tous deux au lit, & paſſerent une nuit bien différente de celle que l'Amour & l'Hymenée accordent à deux Amans charmés l'un de l'autre.

Pendant que la fille de Siffredi ſe livroit à ſa douleur, le Connétable cherchoit en lui-même ce qui pouvoit lui rendre ſon mariage ſi rigoureux. Il jugeoit bien qu'il avoit un Rival; mais quand il vouloit le découvrir, il ſe perdoit dans ſes idées. Il ſçavoit ſeulement qu'il étoit le plus malheureux de tous les hommes. Il avoit déja paſſé les deux tiers de la nuit dans ces agitations, lorſqu'un bruit ſourd frapa ſes oreilles. Il fut ſurpris d'entendre quelqu'un traîner lentement ſes pas dans la chambre. Il crut ſe tromper; car il ſe ſouvint qu'il avoit fermé la porte lui-même, après que les femmes de Blanche furent ſorties. Il ouvrit le rideau pour s'éclaircir par ſes propres yeux de la cauſe du bruit qu'il entendoit, mais la lumiere qu'on avoit laiſſée dans la cheminée, s'étoit éteinte, & bien-tôt il ouit une voix foible & languiſſante qui apella Blanche à pluſieurs repriſes. Alors ſes ſoup-

çons jaloux le tranſporterent de fureur, & ſon honneur alarmé l'obligeant à ſe lever, pour prévenir un affront ou pour en tirer vengeance, il prit ſon épée, il marcha du côté que la voix lui ſembloit partir. Il ſent une épée nue qui s'opoſe à la ſienne. Il avance, on ſe retire. Il pourſuit, on ſe dérobe à ſa pourſuite. Il cherche celui qui ſemble le fuir par tous les endroits de la chambre autant que l'obſcurité le peut permettre, & ne le trouve plus. Il s'arrête. Il écoute & n'entend plus rien. Quel enchantement! Il s'aproche de la porte dans la penſée qu'elle avoit favoriſé la fuite de ce ſecret ennemi de ſon honneur, mais elle étoit fermée au verrouil comme auparavant. Ne pouvant rien comprendre à cette aventure, il apella ceux de ſes gens qui étoient le plus à portée d'entendre ſa voix, & comme il ouvrit la porte pour cela, il en ferma le paſſage & ſe tint ſur ſes gardes, craignant de laiſſer échaper ce qu'il cherchoit.

A ſes cris redoublés, quelques domeſtiques accoururent avec des flambeaux; il prend une bougie, & fait une nouvelle recherche dans la chambre en tenant ſon épée nue. Il n'y trouva tou-

tefois personne, ni aucune marque aparente qu'on y fût entré. Il n'aperçut point de porte secrette, ni d'ouverture par où l'on eût pû passer. Il ne pouvoit pourtant s'aveugler lui-même sur les circonstances de son malheur. Il demeura dans une étrange confusion de pensées. De recourir à Blanche, elle avoit trop d'intérêt à déguiser la vérité, pour qu'il en dût attendre le moindre éclaircissement. Il prit le parti d'aller ouvrir son cœur à Leontio, après avoir renvoyé ses gens, en leur disant qu'il croyoit avoir entendu quelque bruit dans la chambre & qu'il s'étoit trompé. Il rencontra son beau-pere qui sortoit de son apartement au bruit qu'il avoit oui, & lui racontant ce qui venoit de se passer, il fit ce récit avec toutes les marques d'une extrême agitation & d'une profonde douleur.

Siffredi fut surpris de l'aventure. Quoiqu'elle ne lui parût pas naturelle, il ne laissa pas de la croire véritable : & jugeant tout possible à l'amour du Roi, cette pensée l'affligea vivement. Mais bien loin de flâter les soupcons jaloux de son gendre, il lui représenta d'un air d'assurance que cette voix qu'il s'imagi-

noit avoir entendue, & cette épée qui s'étoit opofée à la fienne, ne pouvoient être que des phantômes d'une imagination féduite par la jaloufie : qu'il étoit impoffible que quelqu'un fût entré dans la chambre de fa fille : qu'à l'égard de la trifteffe qu'il avoit remarquée dans fon époufe, quelque indifpofition l'avoit peut-être caufée : que l'honneur ne devoit point être refponfable des altérations du tempérament : que le changement d'état d'une fille accoutumée à vivre dans un defert, & qui fe voit brufquement livrée à un homme qu'elle n'a pas eu le tems de connoître & d'aimer, pouvoit bien être la caufe de ces pleurs, de ces foupirs, & de cette vive affliction dont il fe plaignoit : que l'amour dans le cœur des filles d'un fang noble ne s'allumoit que par le tems & par les fervices : qu'il l'exhortoit à calmer fes inquiétudes, à redoubler fa tendreffe & fes empreffemens pour difpofer Blanche à devenir plus fenfible, & qu'il le prioit enfin de retourner vers elle, perfuadé que fes défiances & fon trouble offenfoient fa vertu.

Le Connétable ne répondit rien aux raifons de fon beau-pere, foit qu'en effet

il commençât à croire qu'il pouvoit s'être trompé dans le désordre où étoit son esprit, soit qu'il jugeât plus à propos de dissimuler, que d'entreprendre inutilement de convaincre le vieillard d'un événement si dénué de vraisemblance. Il retourna dans l'apartement de sa femme, se remit auprès d'elle, & tâcha d'obtenir du sommeil quelque relâche à ses inquiétudes. Blanche de son côté, la triste Blanche n'étoit pas plus tranquille. Elle n'avoit que trop entendu les mêmes choses que son époux, & ne pouvoit prendre pour illusion une aventure dont elle sçavoit le secret & les motifs. Elle étoit surprise qu'Enrique cherchât à s'introduire dans son apartement, après avoir donné si solemnellement sa foi à la Princesse Constance. Au lieu de s'aplaudir de cette démarche & d'en sentir quelque joye, elle la regardoit comme un nouvel outrage, & son cœur en étoit tout enflammé de colere.

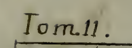
Tandis que la fille de Siffredi, prévenue contre le jeune Roi, le croyoit le plus coupable des hommes, ce malheureux Prince plus épris que jamais de Blanche, souhaitoit de l'entretenir pour la rassurer contre les aparences qui le

condamnoient. Il ſeroit venu plutôt à Belmonte pour cet effet, ſi tous les ſoins dont il avoit été obligé de s'occuper le lui euſſent permis, mais il n'avoit pû avant cette nuit ſe dérober à ſa Cour. Il connoiſſoit trop bien les détours d'un lieu où il avoit été élevé, pour être en peine de ſe gliſſer dans le Château de Siffredi, & même il conſervoit encore la clef d'une porte ſecrette, par où l'on entroit dans les Jardins. Ce fut par-là qu'il gagna ſon ancien apartement, & qu'enſuite il paſſa dans la chambre de Blanche. Imaginez-vous quel dût être l'étonnement de ce Prince d'y trouver un homme & de ſentir une épée opoſée à la ſienne. Peu s'en fallut qu'il n'éclatât, & ne fît punir à l'heure même l'audacieux qui oſoit lever ſa main ſacrilége ſur ſon propre Roi; mais le ménagement qu'il devoit à la fille de Leontio, ſuſpendit ſon reſſentiment. Il ſe retira de la même maniere qu'il étoit venu; & plus troublé qu'auparavant, il reprit le chemin de Palerme. Il y arriva quelques momens devant le jour, & s'enferma dans ſon appartement. Il étoit trop agité pour y prendre du repos. Il ne ſongeoit qu'à retourner à Belmonte. Sa ſureté, ſon

honneur, & ſur-tout ſon amour ne lui permettoit pas de différer l'éclairciſſement de toutes les circonſtances d'une ſi cruelle aventure.

Dès qu'il fut jour, il commanda ſon équipage de chaſſe, & ſous prétexte de prendre ce divertiſſement, il s'enfonça dans la forêt de Belmonte avec ſes Piqueurs, & quelques-uns de ſes Courtiſans. Il ſuivit quelque tems la chaſſe pour cacher ſon deſſein; & lorſqu'il vit que chacun couroit avec ardeur à la queue des chiens, il s'écarta de tout le monde, & prit ſeul le chemin du Château de Leontio. Il connoiſſoit trop les routes de la Forêt, pour pouvoir s'y égarer; & ſon impatience ne lui permettant pas de ménager ſon cheval, il eut en peu de tems parcouru tout l'eſpace qui le ſéparoit de l'objet de ſon amour. Il cherchoit dans ſon eſprit quelque prétexte plauſible pour ſe procurer un entretien ſecret avec la fille de Siffredi, quand traverſant une petite route qui aboutiſſoit à une des portes du parc, il aperçut auprès de lui deux femmes aſſiſes, qui s'entretenoient au pied d'un arbre. Il ne douta point que ces perſonnes ne fuſſent du Château, & cette vûe lui cauſa





de l'émotion : mais il fut bien plus agité, lorſque ces femmes s'étant tournées de ſon côté, au bruit que ſon cheval faiſoit en courant, il reconnut ſa chere Blanche. Elle s'étoit échapée du Château avec Niſe, celle de ſes femmes qui avoit le plus de part à ſa confiance, pour pleurer du moins ſon malheur en liberté.

Il vola. Il ſe précipita, pour ainſi dire, à ſes pieds, & voyant dans ſes yeux tous les ſignes de la plus profonde affliction, il en fut attendri. Belle Blanche, lui dit-il, ſuſpendez les mouvemens de votre douleur. Les aparences, je l'avoue, me peignent coupable à vos yeux ; mais quand vous ſerez inſtruite du deſſein que j'ai formé pour vous, ce que vous regardez comme un crime, vous paroîtra une preuve de mon innocence & de l'excès de mon amour. Ces paroles qu'Enrique croyoit capables de modérer l'affliction de Blanche, ne ſervirent qu'à la redoubler. Elle voulut répondre, mais les ſanglots étoufférent ſa voix. Le Prince étonné de ſon ſaiſiſſement, lui dit : Quoi, Madame, je ne puis calmer votre trouble ? Par quel malheur ai-je perdu votre confiance, moi qui mets en péril ma couronne & même ma vie, pour me

conſerver à vous. Alors la fille de Leontio faiſant un effort ſur elle pour s'expliquer, lui dit: Seigneur, vos promeſſes ne ſont plus de ſaiſon. Rien déſormais ne peut lier ma deſtinée à la vôtre. Ah! Blanche, interrompit bruſquement Enrique, quelles paroles cruelles me faites-vous entendre? Qui peut vous enlever à mon amour? Qui voudra s'oppoſer à la fureur d'un Roi, qui mettroit en feu toute la Sicile, plutôt que de vous laiſſer ravir à ſes eſpérances? Tout votre pouvoir, Seigneur, reprit languiſſamment la fille de Siffredi, devient inutile contre les obſtacles qui nous ſéparent. Je ſuis femme du Connétable.

Femme du Connétable! s'écria le Prince, en reculant de quelques pas: Il ne put continuer, tant il fut ſaiſi; accablé de ce coup imprévu, ſes forces l'abandonnerent. Il ſe laiſſa tomber au pied d'un arbre qui ſe trouva derriére lui. Il étoit pâle, tremblant, défait, & n'avoit de libre que les yeux, qu'il attacha ſur Blanche, d'une maniere à lui faire comprendre combien il étoit ſenſible au malheur qu'elle lui annonçoit. Elle le regardoit de ſon côté d'un air qui lui faiſoit aſſez connoître que ſes mouvemens

étoient peu différens des ſiens, & ces deux amans infortunés gardoient entr'eux un ſilence qui avoit quelque choſe d'affreux. Enfin le Prince revenant un peu de ſon déſordre par un effort de courage, reprit la parole, & dit à Blanche en ſoupirant; Madame, qu'avez-vous fait! Vous m'avez perdu, & vous vous êtes perdue vous-même par votre crédulité.

Blanche fut piquée de ce que le Prince ſembloit lui faire des reproches, lorſqu'elle croyoit avoir les plus fortes raiſons de ſe plaindre de lui: Quoi! Seigneur, répondit-elle, vous ajoûtez la diſſimulation à l'infidélité. Vouliez-vous que je démentiſſe mes yeux & mes oreilles, & que malgré leur raport, je vous cruſſe innocent? Non, Seigneur, je vous l'avoue, je ne ſuis point capable de cet effort de raiſon. Cependant, Madame, repliqua le Roi, ces témoins, qui vous paroiſſent ſi fidèles, vous en ont impoſé. Ils ont aidé eux-mêmes à vous trahir; & il n'eſt pas moins vrai que je ſuis innocent & fidèle, qu'il eſt vrai que vous êtes l'épouſe du Connétable. Hé! quoi, Seigneur, reprit-elle, je ne vous ai point entendu confirmer à Conſtance le

don de votre main & de votre cœur ? Vous n'avez point assuré les Grands de l'État que vous rempliriez les volontés du feu Roi, & la Princesse n'a pas reçu les hommages de vos nouveaux Sujets, en qualité de Reine & d'épouse du Prince Enrique ! Mes yeux étoient-ils donc fascinés ? Dites, dites, plutôt, infidèle, que vous n'avez pas crû que Blanche dût balancer dans votre cœur l'intérêt d'un Trône ; & sans vous abaisser à feindre ce que vous ne sentez plus, & ce que vous n'avez peut-être jamais senti, avouez que la Couronne de Sicile vous a paru plus assurée avec Constance, qu'avec la fille de Leontio. Vous avez raison, Seigneur ; un Trône éclatant ne m'étoit pas plus dû que le cœur d'un Prince tel que vous. J'étois trop vaine d'oser prétendre à l'un & à l'autre : mais vous ne deviez pas m'entretenir dans cette erreur. Vous sçavez les alarmes que je vous ai témoignées sur votre perte, qui me sembloit presque infaillible pour moi. Pourquoi m'avez-vous rassurée ? Falloit-il dissiper mes craintes ? J'aurois accusé le sort plûtôt que vous, & du moins vous auriez conservé mon cœur au défaut d'une main

qu'un autre n'eût jamais obtenue de moi. Il n'eſt plus tems préſentement de vous juſtifier. Je ſuis l'épouſe du Connétable, & pour m'épargner la ſuite d'un entretien qui fait rougir ma gloire, ſouffrez, Seigneur, que ſans manquer au reſpect que je vous dois, je quitte un Prince qu'il ne m'eſt plus permis d'écouter.

A ces mots, elle s'éloigna d'Enrique avec toute la précipitation dont elle pouvoit être capable dans l'état où elle ſe trouvoit. Arrêtez, Madame, s'écria-t-il. Ne deſeſpérez point un Prince plus diſpoſé à renverſer un Trône que vous lui reprochez de vous avoir préféré, qu'à répondre à l'attente de ſes nouveaux Sujets. Ce ſacrifice eſt préſentement inutile, repartit Blanche. Il falloit me ravir au Connétable, avant que de faire éclater des tranſports ſi généreux ; puiſque je ne ſuis plus libre, il m'importe peu que la Sicile ſoit réduite en cendre, & à qui vous donniez votre main. Si j'ai eu la foibleſſe de laiſſer ſurprendre mon cœur, du moins j'aurai la fermeté d'en étouffer les mouvemens, & de faire voir au nouveau Roi de Sicile que l'épouſe du Connétable n'eſt

plus l'Amante du Prince Enrique. En parlant de cette ſorte, comme elle touchoit à la porte du parc, elle y rentra bruſquement avec Niſe; & fermant après elle cette porte, elle laiſſa le Prince accablé de douleur. Il ne pouvoit revenir du coup que Blanche lui avoit porté par la nouvelle de ſon mariage. Injuſte Blanche! s'écrioit-il, vous avez perdu la mémoire de notre engagement? Malgré mes ſermens & les vôtres, nous ſommes ſéparés. L'idée que je m'étois faite de poſſeder vos charmes n'étoit donc qu'une vaine illuſion! Ah cruelle, que j'achete chérement l'avantage de vous avoir fait aprouver mon amour!

Alors l'image du bonheur de ſon Rival vint s'offrir à ſon eſprit avec toutes les horreurs de la jalouſie, & cette paſſion prit ſur lui tant d'empire pendant quelques momens, qu'il fut ſur le point d'immoler à ſon reſſentiment le Connétable & Siffredi même. La raiſon toutefois calma peu à peu la violence de ſes tranſports. Cependant l'impoſſibilité où il ſe voyoit d'ôter à Blanche les impreſſions qu'elle avoit de ſon infidélité, le mettoit au déſeſpoir. Il ſe flattoit de les effacer, s'il pouvoit l'entretenir en li-

berté. Pour y parvenir, il jugea qu'il falloit éloigner le Connétable, & il se résolut à le faire arrêter comme un homme suspect dans les conjonctures où l'Etat se trouvoit. Il en donna l'ordre au Capitaine de ses gardes qui se rendit à Belmonte, s'assura de sa personne à l'entrée de la nuit, & le mena au Château de Palerme.

Cet incident répandit à Belmonte la consternation. Siffredi partit sur le champ pour aller répondre au Roi de l'innocence de son gendre, & lui représenter les suites fâcheuses d'un pareil emprisonnement. Ce Prince qui s'étoit bien attendu à cette démarche de son Ministre, & qui vouloit au moins se ménager une libre entrevue avec Blanche, avant que de rélâcher le Connétable, avoit expressément défendu que personne lui parlât jusqu'au lendemain : mais Leontio, malgré cette défense, fit si bien qu'il entra dans la chambre du Roi : Seigneur, dit-il en se presentant devant lui, s'il est permis à un sujet respectueux & fidéle de se plaindre de son Maître, je viens me plaindre à vous de vous même. Quel crime a commis mon gendre? Votre Majesté a-t-elle bien réfléchi sur

l'oprobre éternel dont elle couvre ma famille, & sur les suites d'un emprisonnement qui peut aliéner de votre service les personnes qui remplissent les postes de l'Etat les plus importans ? J'ai des avis certains, répondit le Roi, que le Connétable à des intelligences criminelles avec l'Infant D. Pedre. Des intelligences criminelles, interrompit avec surprise Leontio ! Ah ! Seigneur, ne le croyez pas. L'on abuse votre Majesté. La trahison n'eut jamais d'entrée dans la famille de Siffredi ; & il suffit au Connétable qu'il soit mon gendre pour être à couvert de tout soupçon. Le Connétable est innocent ; mais des vues secrettes vous ont porté à le faire arrêter.

Puisque vous me parlez si ouvertement, répartit le Roi, je vais vous parler de la même maniere. Vous vous plaignez de l'emprisonnement du Connétable : hé, n'ai-je point à me plaindre de votre cruauté ? C'est vous, barbare Siffredi, qui m'avez ravi mon repos, & réduit par vos soins officieux à envier le sort des plus vils mortels. Car ne vous flattez pas que j'entre dans vos idées. Mon mariage avec Constance est vainement

ment résolu ... Quoi ! Seigneur, interrompit en frémissant Leontio, vous pouriez ne point épouser la Princesse, après l'avoir flattée de cette espérance aux yeux de tous vos Peuples ! Si je trompe leur attente, repliqua le Roy, ne vous en prenez qu'à vous. Pourquoi m'avez-vous mis dans la nécessité de leur promettre ce que je ne pouvois leur accorder ? Qui vous obligeoit à remplir du nom de Constance un billet que j'avois fait à votre fille ? Vous n'ignoriez pas mon intention. Falloit-il tyranniser le cœur de Blanche, en lui faisant épouser un homme qu'elle n'aimoit pas ? & quel droit avez-vous sur le mien pour en disposer en faveur d'une Princesse que je hais ? Avez-vous oublié qu'elle est fille de cette cruelle Mathilde ; qui foulant aux pieds les droits du sang & de l'humanité, fit expirer mon pere dans les rigueurs d'une dure captivité ? & je l'épouserois ! Non, Siffredi. Perdez cette espérance. Avant que de voir allumer le flambeau de cet affreux hymen, vous verrez toute la Sicile en flammes & ses sillons inondés de sang.

L'ai-je bien entendu ! s'écria Leontio. Ah ! Seigneur, que me faites-vous

envifager ? Quelles terribles menaces ! Mais je m'alarme mal à propos, continua-t-il en changeant de ton. Vous chériffez trop vos fujets, pour leur procurer une fi trifte deftinée. Vous ne vous laifferez point furmonter par l'amour. Vous ne ternirez pas vos vertus en tombant dans les foibleffes des hommes ordinaires. Si j'ai donné ma fille au Connétable, je ne l'ai fait, Seigneur, que pour acquérir à votre Majefté un fujet vaillant qui pût apuyer de fon bras & de l'armée dont il difpofe, vos intérêts contre ceux du Prince Don Pedre. J'ai crû qu'en le liant à ma famille par des nœuds fi étroits... Hé, ce font ces nœuds, s'écria le Prince Enrique, ce font ces funeftes nœuds qui m'ont perdu. Cruel ami, pourquoi me porter un coup fi fenfible ? Vous avois-je chargé de ménager mes interêts aux dépens de mon cœur ? Que ne me laiffiez-vous foutenir mes droits moi-même ? Manquai-je de courage pour réduire ceux de mes fujets qui voudront s'y opofer ? J'aurois bien fçu punir le Connétable, s'il m'eût défobéi. Je fçai que les Rois ne font pas des tyrans, que le bonheur de leurs Peuples eft leur premier devoir ;

mais doivent-ils être les esclaves de leurs sujets ? & du moment que le Ciel les choisit pour gouverner, perdent-ils le droit que la nature accorde à tous les hommes de disposer de leurs affections ? Ah ! s'ils n'en peuvent jouir comme les derniers des mortels, reprenez, Siffredi, cette souveraine puissance que vous m'avez voulu assurer aux dépens de mon repos.

Vous ne pouvez ignorer, Seigneur, repliqua le Ministre, que c'est au mariage de la Princesse que le feu Roi votre Oncle attache la succession de la Couronne. Et quel droit, repartit Enrique, avoit-il lui-même d'établir cette disposition ? Avoit-il reçu cette indigne loi du Roi Charles son frere, lorsqu'il lui succeda ? Deviez-vous avoir la foiblesse de vous soumettre à une condition si injuste ? Pour un Grand Chancelier, vous êtes bien mal instruit de nos usages. En un mot, quand j'ai promis ma main à Constance, cet engagement n'a pas été volontaire. Je ne prétends point tenir ma promesse ; & si D. Pedre fonde sur mon refus l'espérance de monter au Trône, sans engager les peuples dans un démêlé qui coûteroit trop de sang,

l'épée pourra decider entre nous qui des deux ſera le plus digne de régner. Leontio n'oſa le preſſer davantage, & ſe contenta de lui demander à genoux la liberté de ſon gendre ; ce qu'il obtint. Allez, lui dit le Roi, retournez à Belmonte ; le Connétable vous y ſuivra bien-tôt. Le Miniſtre ſortit, & regagna Belmonte, perſuadé que ſon gendre marcheroit inceſſamment ſur ſes pas. Il ſe trompoit. Enrique vouloit voir Blanche cette nuit, & pour cet effet il remit au lendemain matin l'élargiſſement de ſon époux.

Pendant ce tems-là le Connétable faiſoit de cruelles réflexions. Son empriſonnement lui avoit ouvert les yeux ſur la véritable cauſe de ſon malheur. Il s'abandonna tout entier à ſa jalouſie, & démentant la fidélité qui l'avoit juſqu'alors rendu ſi recommandable, il ne reſpira plus que vengeance. Comme il jugeoit bien que le Roi ne manqueroit pas cette nuit, d'aller trouver Blanche, pour les ſurprendre enſemble, il pria le Gouverneur du Château de Palerme de le laiſſer ſortir de priſon, l'aſſurant qu'il y rentreroit lendemain avant le jour. Le Gouverneur qui lui étoit tout dévoué, y

consentit d'autant plus facilement, qu'il avoit déja sçu que Siffredi avoit obtenu sa liberté, & même il lui fit donner un cheval pour se rendre à Belmonte. Le Connétable y étant arrivé attacha son cheval à un arbre; entra dans le parc par une petite porte dont il avoit la clef, & fut assez heureux pour se glisser dans le Château, sans rencontrer personne. Il gagna l'apartement de sa femme, & se cacha dans l'antichambre derriere un paravant qu'il y trouva sous sa main. Il se proposoit d'observer de-là tout ce qui se passeroit, & de paroître subitement dans la chambre de Blanche au moindre bruit qu'il y entendroit. Il en vit sortir Nise qui venoit de quitter sa Maîtresse pour se retirer dans un cabinet où elle couchoit.

La fille de Siffredi qui avoit pénétré sans peine le motif de l'emprisonnement de son mari, jugeoit bien qu'il ne reviendroit pas cette nuit à Belmonte, quoique son pere lui eût dit que le Roi l'avoit assuré que le Connétable partiroit bien-tôt après lui. Elle ne doutoit pas qu'Enrique ne voulût profiter de la conjoncture pour la voir & l'entretenir en liberté. Dans cette pensée, elle at-

tendoit ce Prince pour lui reprocher une action qui pouvoit avoir de terribles suites pour elle. Effectivement, peu de tems après la retraite de Nise, la couliſſe s'ouvrit, & le Roi vint ſe jetter aux genoux de Blanche: Madame, lui dit-il, ne me condamnez point ſans m'entendre. Si j'ai fait empriſonner le Connétable, ſongez que c'étoit le ſeul moyen qui me reſtoit pour me juſtifier. N'imputez donc qu'à vous ſeule cet artifice. Pourquoi ce matin refuſiez-vous de m'entendre ? Hélas ! demain votre époux ſera libre, & je ne pourrai plus vous parler. Ecoutez-moi donc pour la derniére fois. Si votre pere rend mon ſort déplorable, accordez-moi du moins la triſte conſolation de vous aprendre que je ne me ſuis point attiré ce malheur par mon infidélité. Si j'ai confirmé à Conſtance le don de ma main, c'eſt que je ne pouvois m'en diſpenſer dans la ſituation où votre pere avoit réduit les choſes. Il falloit tromper la Princeſſe pour vôtre intérêt & pour le mien ; pour vous aſſurer la Couronne & la main de votre Amant. Je me promettois d'y réuſſir. J'avois déja pris des meſures pour rompre cet engagement ; mais vous

avez détruit mon ouvrage, & diſpoſant de vous trop legerement, vous avez préparé une éternelle douleur à deux cœurs qu'un parfait amour auroit rendu contens.

Il acheva ce diſcours avec des ſignes ſi viſibles d'un véritable déſeſpoir, que Blanche en fut touchée. Elle ne douta plus de ſon innocence. Elle en eut d'abord de la joye. Enſuite le ſentiment de ſon infortune en devint plus vif. Ah! Seigneur, dit-elle au Prince, après la diſpoſition que le deſtin a fait de nous, vous me cauſez une peine nouvelle en m'aprenant que vous n'étiez pas coupable. Qu'ai-je fait, malheureuſe? Mon reſſentiment m'a ſéduite. Je me ſuis crue abandonnée, & dans mon dépit j'ai reçu la main du Connétable, que mon pere m'a preſentée. J'ai fait le crime & mon malheur. Hélas, dans le tems que je vous accuſois de me tromper, c'étoit donc moi, trop crédule amante, qui rompois des nœuds que j'avois juré de rendre éternels? Vengez-vous, Seigneur, à votre tour. Haïſſez l'ingrate Blanche... Oubliez... Hé, le puis-je, Madame, interrompit triſtement Enrique? Le moyen d'arracher de mon cœur

une paſſion que votre injuſtice même ne ſçauroit éteindre. Il faut pourtant vous faire cet effort, Seigneur, reprit en ſoupirant la fille de Siffredi... Hé! ſerez-vous capable de cet effort vous-même, repliqua le Roi? Je ne me promets pas d'y réuſſir, repartit-elle; mais je n'épargnerai rien pour en venir à bout. Ah! cruelle, dit le Prince, vous oublierez facilement Enrique, puiſque vous pouvez en former le deſſein. Quelle eſt donc votre penſée, dit Blanche d'un ton plus ferme? Vous flâtez-vous que je puiſſe vous permettre de continuer à me rendre des ſoins? Non, Seigneur. Renoncez à cette eſpérance. Si je n'étois pas née pour être Reine, le Ciel ne m'a pas non plus formée pour écouter un amour illégitime. Mon époux eſt, comme vous, Seigneur, de la noble Maiſon d'Anjou, & quand ce que je lui dois n'opoſeroit pas un obſtacle inſurmontable à vos galanteries, ma gloire m'empêcheroit de les ſouffrir. Je vous conjure de vous retirer. Il ne faut plus nous voir. Quelle barbarie! s'écria le Roi: Ah! Blanche, eſt-il poſſible que vous me traitiez avec tant de rigueur! Ce n'eſt donc point aſſez pour m'accabler, que vous ſoyez en-

tre les bras du Connétable ? Vous voulez encore m'interdire votre vue, la ſeule conſolation qui me reſte. Fuyez plutôt, répondit la fille de Siffredi en verſant quelques larmes. La vue de ce qu'on a tendrement aimé n'eſt plus un bien, lorſqu'on a perdu l'eſpérance de le poſſéder. Adieu, Seigneur, fuyez-moi. Vous devez cet effort à votre gloire & à ma réputation. Je vous le demande auſſi pour mon repos : car enfin, quoique ma vertu ne ſoit point alarmée des mouvemens de mon cœur, le ſouvenir de votre tendreſſe me livre des combats ſi cruels qu'il m'en coûte trop pour les ſoutenir.

Elle prononça ces paroles avec tant de vivacité, qu'elle renverſa, ſans y penſer, un flambeau qui étoit ſur une table derriere elle. La bougie s'éteignit en tombant. Blanche la ramaſſe, & pour la rallumer, elle ouvre la porte de l'antichambre, & gagne le cabinet de Nice qui n'étoit pas encore couchée ; puis elle revient avec de la lumiere. Le Roi qui attendoit ſon retour, ne la vit pas plûtôt, qu'il ſe remit à la preſſer de ſouffrir ſon attachement. A la voix de ce Prince, le Connétable, l'épée à la

main, entra brusquement dans la chambre presque en même tems que son épouse, & s'avançant vers Enrique avec tout le ressentiment que sa rage lui inspiroit : C'en est trop, tyran, lui cria-t-il, ne crois pas que je sois assez lâche pour endurer l'affront que tu fais à mon honneur. Ah ! traître, lui répondit le Roi, en se mettant en défense, ne t'imagine pas toi-même pouvoir impunément exécuter ton dessein. A ces mots, ils commencerent un combat qui fut trop vif pour durer long-tems. Le Connétable craignant que Siffredi & ses domestiques n'accourussent trop vîte aux cris que poussoit Blanche, & ne s'oposassent à sa vengeance, ne se ménagea point. Sa fureur lui ôta le jugement. Il prit si mal ses mesures, qu'il s'enferra lui-même dans l'épée de son ennemi. Elle lui entra dans le corps jusqu'à la garde. Il tomba & le Roi s'arrêta dans le moment.

La Fille de Leontio touchée de l'état où elle voyoit son époux, & surmontant la répugnance naturelle qu'elle avoit pour lui, se jetta à terre, & s'empressa de le secourir. Mais ce malheureux époux étoit trop prévenu contre elle, pour se laisser attendrir aux témoignages qu'elle

lui donnoit de ſa douleur & de ſa compaſſion. La mort dont il ſentoit les aproches, ne put étouffer les tranſports de ſa jalouſie. Il n'enviſagea dans ces derniers momens que le bonheur de ſon rival, & cette idée lui parut ſi affreuſe, que rapellant tout ce qui lui reſtoit de force, il leva ſon épée qu'il tenoit encore, & la plongea dans le ſein de Blanche ; Meurs, lui dit-il, en la perçant, meurs, infidelle épouſe, puiſque les nœuds de l'hymenée n'ont pû me conſerver une foi que tu m'avois jurée ſur les Autels. Et toi, pouſuivit-il, Enrique, ne t'aplaudis point de ta deſtinée. Tu ne ſçaurois jouir de mon malheur. Je meurs content. En achevant de parler de cette ſorte, il expira, & ſon viſage tout couvert qu'il étoit des ombres de la mort, avoit encore quelque choſe de fier & de terrible. Celui de Blanche offroit un ſpectacle bien différent. Le coup qui l'avoit frapée étoit mortel. Elle tomba ſur le corps mourant de ſon époux ; & le ſang de l'innocente victime ſe confondoit avec celui de ſon meurtrier, qui avoit ſi bruſquement exécuté ſa cruelle réſolution, que le Roi n'en avoit pu prévenir l'effet.

Ce Prince infortuné fit un cri, en voyant tomber Blanche ; & plus frapé qu'elle du coup qui l'arrachoit à la vie, il se mit en devoir de lui rendre les mêmes soins qu'elle avoit voulu prendre, & dont elle avoit été si mal récompensée. Mais elle lui dit d'une voix mourante, Seigneur, votre peine est inutile. Je suis la victime que le sort impitoyable demandoit. Puisse-t-elle apaiser sa colére, & assurer le bonheur de votre régne. Comme elle achevoit ces paroles, Leontio, attiré par les cris qu'elle avoit poussés arriva dans la chambre ; & saisi des objets qui se présentoient à ses yeux, il demeura immobile. Blanche, sans l'apercevoir, continua de parler au Roi. Adieu, Prince, lui dit-elle ; conservez cherement ma mémoire. Ma tendresse & mes malheurs vous y obligent. N'ayez point de ressentiment contre mon pere. Ménagez ses jours & sa douleur, & rendez justice à son zèle. Surtout, faites-lui connoître mon innocence. C'est ce que je vous recommande plus que toute autre chose. Adieu, mon cher Enrique..., je meurs..., recevez mon dernier soupir.

A ces mots, elle mourut. Le Roi garda

quelque tems un morne ſilence. Enſuite il dit à Siffredi qui paroiſſoit dans un accablement mortel : Voyez, Leontio, contemplez votre ouvrage. Conſiderez dans ce tragique événement le fruit de vos ſoins officieux & de votre zèle pour moi. Le Vieillard ne répondit rien, tant il étoit pénétré de douleur. Mais pourquoi m'arrêter à décrire des choſes qu'aucuns termes ne peuvent exprimer ? Il ſuffit de dire qu'ils firent l'un & l'autre les plaintes du monde les plus touchantes, dès que leur affliction leur permit de faire éclater leurs mouvemens.

Le Roi conſerva toute ſa vie un tendre ſouvenir de ſon amante. Il ne put ſe réſoudre à épouſer Conſtance. L'Infant Don Pedre ſe joignit à cette Princeſſe, & tous deux ils n'épargnerent rien pour faire valoir la diſpoſition du Teſtament de Roger : mais ils furent enfin obligés de céder au Prince Enrique, qui vint à bout de ſes ennemis. Pour Siffredi, le chagrin qu'il eut d'avoir cauſé tant de malheurs, le détacha du monde, & lui rendit inſuportable le ſéjour de ſa Patrie. Il abandonna la Sicile ; & paſſant en Eſpagne avec Porcie, la fille qui lui reſtoit, il acheta ce Château. Il vécut

ici près de quinze années, après la mort de Blanche, & il eut avant que de mourir la consolation de marier Porcie. Elle épousa Don Jerôme de Silva, & je suis l'unique fruit de ce mariage. Voilà, poursuivit la veuve de Don Pedro de Pinarés, l'histoire de ma famille, & un fidèle recit des malheurs qui sont représentés dans ce tableau, que Leontio mon ayeul fit faire pour laisser à sa postérité un monument de cette funeste aventure.

CHAPITRE V.

De ce que fit Aurore de Gusman, lorsqu'elle fut à Salamanque.

ORTIZ, ses compagnes & moi, après avoir entendu cette histoire, nous sortîmes de la Sale, où nous laissâmes Aurore avec Elvire. Elles y passerent le reste de la journée à s'entretenir. Elles ne s'ennuyoient point l'une avec l'autre, & le lendemain quand nous partîmes, elles eurent autant de peine à se quitter, que deux amies qui se sont fait une douce habitude de vivre ensemble.

Enfin, nous arrivâmes sans accident à

Salamanque. Nous y louâmes d'abord une Maiſon toute meublée ; & la Dame Ortiz ainſi que nous en étions convenus, prit le nom de Dona Kimena de Guſman. Elle avoit été trop long-tems Duegne, pour n'être pas une bonne actrice. Elle ſortit un matin avec Aurore, une femme de chambre & un valet, & ſe rendit à un Hôtel garni, où nous avions apris que Pacheco logeoit ordinairement. Elle demanda s'il y avoit quelque apartement à louer. On lui répondit qu'oui, & on lui en montra un aſſez propre, qu'elle arrêta. Elle donna même de l'argent d'avance à l'Hôteſſe, en lui diſant que c'étoit pour un de ſes neveux, qui venoit de Toléde étudier à Salamanque, & qui devoit arriver ce jour-là.

La Duegne & ma maîtreſſe, après s'être aſſurées de ce logement, revinrent ſur leurs pas, & la belle Aurore ſans perdre de tems, ſe traveſtit en Cavalier : elle couvrit ſes cheveux noirs d'une fauſſe chevelure blonde, ſe teignit les ſourcils de la même couleur, & s'ajuſta de ſorte qu'elle pouvoit fort bien paſſer pour un jeune Seigneur. Elle avoit l'action libre & aiſée, & à la réſerve de ſon viſage, qui

étoit un peu trop beau pour un homme ; rien ne trahiſſoit ſon déguiſement. La ſuivante qui devoit lui ſervir de Page s'habilla auſſi, & nous n'apréhendions point qu'elle fit mal ſon perſonnage : outre qu'elle n'étoit pas des plus jolies, elle avoit un petit air effronté qui convenoit fort à ſon rôle. L'après-dinée, ces deux Actrices ſe trouvant en état de paroître ſur la Scène, c'eſt-à-dire dans l'hôtel garni, j'en pris le chemin avec elles. Nous y allâmes tous trois en carroſſe, & nous y portâmes toutes les hardes dont nous avions beſoin.

L'Hôteſſe, apellée Bernarda Ramirez, nous reçut avec beaucoup de civilité, & nous conduiſit à notre apartement, où nous commençâmes à l'entretenir. Nous convinmes de la nourriture qu'elle auroit ſoin de nous fournir, & de ce que nous lui donnerions pour cela tous les mois. Nous lui demandâmes enſuite ſi elle avoit bien des Penſionnaires. Je n'en ai pas préſentement, nous répondit-elle ; je n'en manquerois point, ſi j'étois d'humeur à prendre toutes ſortes de perſonnes ; mais je ne veux que de jeunes Seigneurs. J'en attends ce ſoir un qui vient de Madrid achever ici ſes étu-

des. C'eſt Don Luis Pacheco. Un Cavalier de 20 ans tout au plus. Si vous ne le connoiſſez pas perſonnellement, vous pouvez en avoir entendu parler. Non, dit Aurore, je n'ignore pas qu'il eſt d'une illuſtre famille ; mais je ne ſçai quel homme c'eſt, & vous me ferez plaiſir de me l'aprendre, puiſque je dois demeurer avec lui. Seigneur, reprit l'Hôteſſe, en regardant ce faux Cavalier, c'eſt une figure toute brillante : il eſt fait à peu près comme vous. Ah que vous ſerez bien enſemble l'un & l'autre ! Par Saint Jacques, je pourrai me vanter d'avoir chez moi les deux plus gentils Seigneurs d'Eſpagne. Ce Don Luis, repliqua ma Maîtreſſe, a ſans doute en ce pays-ci de bonnes fortunes ? Oh ! je vous en aſſure, repartit la vieille ; c'eſt un vert Galant, ſur ma paroles. Il n'a qu'à ſe montrer pour faire des conquêtes. Il a charmé entr'autres une Dame qui a de la jeuneſſe & de la beauté. On la nomme Iſabelle. C'eſt la fille d'un vieux Docteur en Droit. Elle eſt ſi entêtée qu'elle en perdra l'eſprit aſſurément. Hé, dites-moi, ma bonne, interrompit Aurore avec précipitation, eſt-il de ſon côté fort amoureux d'elle ? Il l'aimoit, répondit Ber-

narda Ramirez, avant ſon départ pour Madrid ; mais je ne ſçai s'il l'aime encore, car il eſt un peu ſujet à caution. Il court de femme en femme, comme tous les jeunes Cavaliers ont coutume de faire.

La bonne veuve n'avoit pas achevé de parler, que nous entendîmes du bruit dans la cour. Nous regardâmes auſſi-tôt par la fenêtre, & nous aperçûmes deux hommes qui deſcendoient de cheval. C'étoit Don Luis Pacheco lui-même, qui arrivoit de Madrid, avec un valet de chambre. La vieille nous quitta pour aller le recevoir, & ma Maîtreſſe ſe diſpoſa, non ſans émotion, à jouer le rôle de Don Felix. Nous vîmes bien-tôt entrer dans notre apartement Don Luis, encore tout botté : Je viens d'aprendre, dit-il en ſaluant Aurore, qu'un jeune Seigneur Tolédan eſt logé dans cet Hôtel. Il veut bien que je lui témoigne la joie que j'ai de loger avec lui. Pendant que ma Maîtreſſe répondoit à ce compliment, Pacheco me parut ſurpris de trouver un Cavalier ſi aimable. Auſſi ne put-il s'empêcher de lui dire qu'il n'en avoit jamais vû de ſi beau, ni de ſi bien fait. Après force diſcours

pleins de politeſſe de part & d'autre, Don Luis ſe retira dans l'apartement qui lui étoit deſtiné.

Tandis qu'il y faiſoit ôter ſes bottes, & changeoit d'habit & de linge, une eſpéce de Page qui le cherchoit pour lui rendre une lettre, rencontra par haſard Aurore ſur l'eſcalier. Il la prit pour Don Luis; & lui remettant le billet dont il étoit chargé: Tenez, Seigneur Cavalier, lui dit-il, quoique je ne connoiſſe pas le Seigneur Pacheco, je ne crois pas avoir beſoin de vous demander ſi vous l'êtes. Sur le portrait qu'on m'a fait de ce Seigneur, je ſuis perſuadé que je ne me trompe point. Non, mon ami, répondit ma Maîtreſſe avec une préſence d'eſprit admirable; vous ne vous trompez pas aſſurément. Vous vous acquittez de vos commiſſions à merveilles. Vous avez fort bien deviné que je ſuis Don Luis Pacheco. Allez, j'aurai ſoin de faire tenir ma réponſe. Le Page diſparut, & Aurore s'enfermant avec ſa ſuivante & moi, ouvrit la Lettre, & nous lut ces paroles: *Je viens d'aprendre que vous êtes à Salamanque. Avec quelle joie j'ai reçu cette nouvelle! J'en ai penſé devenir folle. Mais aimez-vous encore Iſabelle? Hâtez-*

vous de l'assurer que vous n'avez point changé. Je crois qu'elle mourra de plaisir si elle vous retrouve fidèle.

Le billet est passionné, dit Aurore; il marque une ame bien éprise. Cette Dame est une rivale qui doit m'alarmer. Il faut que je n'épargne rien pour en détacher Don Luis, & pour empêcher même qu'il ne la revoye. L'entreprise, je l'avoue, est difficile. Cependant je ne désespére pas d'en venir à bout. Ma Maîtresse se mit à rêver là-dessus; & un moment après, elle ajoûta : Je vous les garantis brouillés en moins de vingt-quatre heures. En effet, Pacheco s'étant un peu reposé dans son appartement, vint nous retrouver dans le nôtre, & renoua l'entretien avec Aurore avant le souper. Seigneur Cavalier, lui dit-il en plaisantant, je crois que les maris & les amans ne doivent pas se réjouir de votre arrivée à Salamanque; vous allez leur causer de l'inquiétude. Pour moi, je tremble pour mes conquêtes. Ecoutez, lui répondit ma maîtresse sur le même ton, votre crainte n'est pas mal fondée. Don Felix de Mendoce est un peu redoutable, je vous en avertis. Je suis déja venu dans ce Pays-ci. Je sçai

que les femmes n'y ſont pas inſenſibles. Quelle preuve en avez-vous, interrompit D. Luis avec vivacité? Une preuve démonſtrative, répartit la fille de D. Vincent. Il y a un mois que je paſſai par cette Ville. Je m'y arrêtai huit jours, & je vous dirai confidemment que j'enflammai la fille d'un vieux Docteur en Droit.

Je m'aperçus à ces paroles, que Don Luis ſe troubla. Peut-on ſans indiſcrétion reprit-il, vous demander le nom de la Dame? Comment, ſans indiſcrétion, s'écria le faux Don Felix? Pourquoi vous ferois-je un Myſtere de cela? Me croyez-vous plus diſcret que les autres Seigneurs de mon âge? Ne me faites point cette injuſtice-là. D'ailleurs, l'objet, entre nous, ne mérite pas tant de ménagement, ce n'eſt qu'une petite Bourgeoiſe. Vous ſçavez bien qu'un homme de qualité ne s'occupe pas ſérieuſement d'une griſette, & qu'il croit même lui faire honneur en la deshonorant. Je vous aprendrai donc ſans façon que la fille du Docteur ſe nomme Iſabelle. Et le Docteur, interrompit impatiemment Pacheco, s'apelleroit-il le Seigneur Murcia de la Llana? Juſtement, repliqua ma Maîtreſſe. Voici une Lettre

qu'elle m'a fait tenir tout à l'heure. Lisez-la, & vous verrez si la Dame me veut du bien. D. Luis jetta les yeux sur le billet; & reconnoissant l'écriture, il demeura confus & interdit. Que vois-je, poursuivit alors Aurore, d'un air étonné? Vous changez de couleur. Je crois, Dieu me pardonne, que vous prenez intérêt à cette personne! Ah! que je me veux de mal de vous avoir parlé avec tant de franchise!

Je vous en sçai très-bon gré, moi, dit Don Luis avec un transport mêlé de dépit & de colere. La perfide! la volage! Don Felix, que ne vous dois-je point? Vous me tirez d'une erreur que j'aurois peut-être conservée encore longtems. Je m'imaginois être aimé; que dis-je, aimé? Je croyois être adoré d'Isabelle. J'avois quelque estime pour cette créature-là, & je vois bien que ce n'est qu'une coquette digne de tout mon mépris. J'aprouve votre ressentiment, dit Aurore, en marquant à son tour de l'indignation. La fille d'un Docteur en Droit devroit bien se contenter d'avoir pour amant un jeune Seigneur aussi aimable que vous l'êtes. Je ne puis excuser son inconstance; & bien loin d'agréer le sa-

crifice qu'elle me fait de vous, je prétends pour la punir, dédaigner desormais ses bontés. Pour moi, reprit Pacheco, je ne la reverrai de ma vie. C'est la seule vengeance que j'en dois tirer. Vous avez raison, s'écria le faux Mendoce. Néanmoins pour lui faire connoître jusqu'à quel point nous la méprisons tous deux, je suis d'avis que nous lui écrivions chacun un billet insultant. J'en ferai un paquet que je lui enverrai pour réponse à sa Lettre. Mais avant que nous en venions à cette extrémité, consultez votre cœur; le sentez-vous assez détaché de votre infidelle pour ne craindre pas de vous repentir un jour de lui avoir rompu en visiere ? Non, non, interrompit Don Luis, je n'aurai jamais cette foiblesse, & je consens que pour mortifier l'ingrate, nous fassions ce que vous me proposez.

Aussi-tôt j'allai chercher du papier & de l'encre, & ils se mirent à composer l'un & l'autre des billets fort obligeans pour la fille du Docteur Murcia de la Llana. Pacheco sur-tout ne pouvoit trouver des termes assez forts à son gré pour exprimer ses sentimens, & il déchira cinq ou six Lettres commencées, parce

qu'elles ne lui parurent pas aſſez dures. Il en fit pourtant une dont il fut content, & dont il avoit ſujet de l'être. Elle contenoit ces paroles : *Aprenez à vous connoître, ma Reine, & n'ayez plus la vanité de croire que je vous aime. Il faut un autre mérite qne le vôtre pour m'attacher, vous n'êtes pas même aſſez agréable pour m'amuſer quelques momens. Vous n'êtes propre qu'à faire l'amuſement des derniers Ecoliers de l'Univerſité.* Il écrivit donc ce billet gracieux ; & lorſqu'Aurore eut achevé le ſien, qui n'étoit gueres moins offenſant, elle les cacheta tous deux, y mit une envelope & me donnant la paquet : Tiens, Gil Blas, me dit-elle, fais enſorte qu'Iſa. belle reçoive ce la ce ſoir. Tu m'entends bien, ajoûta-t-elle, en me faiſant des yeux un ſigne que je compris parfaitement. Oui, Seigneur, lui répondis-je, vous ſerez ſervi comme vous le ſouhaitez.

Je ſortis en même-tems, & quand je fus dans la rue, je me dis : Oh ça, Monſieur Gil Blas, on met votre génie à l'épreuve. Vous faites donc le valet dans cette Comédie ? Hé bien, mon ami, montrez que vous avez aſſez d'eſ-

prit

prit pour remplir un rôle qui en demande beaucoup. Le Seigneur Don Felix s'est contenté de vous faire un signe. Il compte, comme vous voyez, sur votre intelligence. A-t-il tort ? Non. Je conçois ce qu'il attend de moi. Il veut que je fasse tenir seulement le Billet de Don Luis. C'est ce que signifie ce signe-là. Rien n'est plus intelligible. Persuadé que je ne me trompois pas, je ne balançai point à défaire le paquet. Je tirai la lettre de Pacheco, & je la portai chez le Docteur Murcia, dont j'eus bientôt apris la demeure. Je trouvai à la porte de sa maison le petit page qui étoit venu à l'hôtel garni : Frere, lui dis-je, ne seriez-vous point par hazard domestique de la fille de Monsieur le Docteur Murcia ? Il me répondit qu'oui, d'un air qui marquoit assez qu'il étoit dans l'habitude de porter & de recevoir des lettres galantes. Vous avez, lui repliquai-je, la phisionomie si officieuse, que j'ose vous prier de rendre ce billet doux à votre maîtresse.

Le petit page me demanda de quelle part je l'aportois, & je ne lui eus pas si-tôt réparti que c'étoit de celle de Don Luis Pacheco, qu'il me dit : Cela étant,

ſuivez-moi. J'ai ordre de vous faire entrer. Iſabelle veut vous entretenir. Je me laiſſai introduire dans un cabinet, où je ne tardai guére à voir paroître la Segnora. Je fus frapé de la beauté de ſon viſage. Je n'ai point vû de traits plus délicats. Elle avoit un air mignon & enfantin, mais cela n'empêchoit pas que depuis trente bonnes années pour le moins elle ne marchât ſans liſiere : Mon ami, me dit-elle d'un air riant, apartenez-vous à Don Luis Pacheco : je lui répondis que j'étois ſon Valet de chambre depuis trois ſemaines. Enſuite, je lui remis le billet fatal dont j'étois chargé. Elle le relut deux ou trois fois. Il ſembloit qu'elle ſe défiât du raport de ſes yeux. Effectivement, elle ne s'attendoit à rien moins qu'à une pareille réponſe. Elle éleva ſes regards vers le Ciel, ſe mordit les lévres, & pendant quelque tems ſa contenance rendit témoignage des peines de ſon cœur. Puis tout à coup m'adreſſant la parole : Mon ami, me dit-elle, Don Luis eſt-il devenu fou depuis notre ſéparation ? Je ne comprends rien à ſon procédé. Aprenez-moi, ſi vous le ſçavez, pourquoi il m'écrit ſi galamment. Quel démon peut

l'agiter ? S'il veut rompre avec moi, ne ſçauroit-il le faire ſans m'outrager par des lettres ſi brutales ?

Madame, lui dis-je en affectant un air plein de ſincérité, mon maître a tort aſſurément. Mais il a été en quelque façon forcé de le faire. Si vous me promettiez de garder le ſecret, je vous découvrirois tout le Myſtére. Je vous le promets, interrompit-elle avec précipitation. Ne craignez point que je vous commette. Expliquez-vous hardiment. Hé bien, repris-je, voici le fait en deux mots : Un moment après votre lettre reçue, il eſt entré dans notre hôtel une Dame couverte d'une mante des plus épaiſſes. Elle a demandé le Seigneur Pacheco, lui a parlé quelque tems en particulier, & ſur la fin de la converſation j'ai entendu qu'elle lui a dit : Vous me jurez que vous ne la reverrez jamais. Ce n'eſt pas tout. Il faut pour ma ſatisfaction, que vous lui écriviez tout à l'heure un billet que je vais vous dicter. J'exige cela de vous. Don Luis a fait ce qu'elle déſiroit ; puis me mettant le papier entre les mains : Informe-toi, m'a-t-il dit, où demeure le Docteur Mur-

cia de la Llana, & fais adroitement tenir ce poulet à sa fille Isabelle.

Vous voyez bien, Madame, poursuivis-je, que cette lettre désobligeante est l'ouvrage d'une rivale, & que par conséquent mon maître n'est pas si coupable. O Ciel, s'écria-t-elle, il l'est encore plus que je ne pensois. Son infidélité m'offense plus que les mots piquans que sa main a tracés. Ah l'infidèle! il a pû former d'autres nœuds... Mais ajoûta-t-elle en prenant un air fier, qu'il s'abandonne sans contrainte à son nouvel amour. Je ne prétends point le traverser. Dites-lui, je vous prie, qu'il n'avoit pas besoin de m'insulter, pour m'obliger à laisser le champ libre à ma rivale, & que je méprise trop un amant volage, pour avoir la moindre envie de le rapeller. A ce discours, elle me congédia, & se retira fort irritée contre Don Luis.

Je sortis de chez le Docteur Murcia de la Llana fort satisfait de moi, & je compris que si je voulois me mettre dans le génie, je deviendrois un habile fourbe. Je m'en retournai à notre hôtel, où je trouvai les Seigneurs Mendoce & Pa-

checco qui soupoient ensemble, & s'entretenoient comme s'ils se fussent connus de longue main. Aurore s'aperçut à mon air content, que je ne m'étois point mal acquitté de ma commission. Te voilà donc de retour, Gil Blas, me dit-elle, rends-nous compte de ton message. Il fallut encore payer d'esprit. Je dis que j'avois donné le paquet en main propre, & qu'Isabelle, après avoir lû les deux billets doux qu'il contenoit, au lieu d'en paroître déconcertée, s'étoit mise à rire comme une folle, en disant : Par ma foi, les jeunes Seigneurs ont un joli stile. Il faut avouer que les autres personnes n'écrivent pas si agréablement. C'est fort bien se tirer d'embarras, s'écria ma maîtresse ; & voilà certainement une coquette des plus consommées dans son art. Pour moi, dit Don Luis, je ne reconnois point Isabelle à ces traits-là. Il faut qu'elle ait changé de caractére pendant mon absence. J'aurois jugé d'elle aussi tout autrement, reprit Aurore. Convenons qu'il y a des femmes qui sçavent prendre toutes sortes de formes. J'en ai aimé une de celles-là, & j'en ai été longtems la dupe. Gil Blas vous le dira ; elle avoit un air de sagesse à tromper toute la

terre. Il est vrai, dis-je, en me mêlant à la conversation, que c'étoit un minois à piper les plus fins. J'y aurois moi-même été attrapé.

Le faux Mendoce & Pacheco firent de grands éclats de rire, en m'entendant parler ainsi, & loin de trouver mauvais que je prisse la liberté de me joindre à leur entretien, ils m'adressérent souvent la parole, pour se réjouir de mes réponses. Nous continuâmes à nous entretenir des femmes qui ont l'art de se masquer, & le résultat de tous nos discours fut, qu'Isabelle demeura dûment atteinte & convaincue d'être une franche coquette, Don Luis protesta de nouveau qu'il ne la reverroit jamais, & Don Felix à son exemple, jura qu'il auroit toujours pour elle un parfait mépris. Ensuite de ces protestations, ils se lierent d'amitié tous deux, & se promirent mutuellement de n'avoir rien de caché l'un pour l'autre. Ils passerent l'après-souper à se dire des choses gracieuses, & enfin ils se séparerent pour s'aller reposer chacun dans son apartement. Je suivis Aurore dans le sien, où je lui rendis un compte exact de l'entretien que j'avois eu avec la fille du Docteur, je n'oubliai pas la moindre

circonſtance. J'en dis même plus qu'il n'y en avoit pour mieux faire ma Cour à ma maîtreſſe, qui fut charmée de mon raport. Peu s'en fallut qu'elle ne m'embraſsât de joie : Mon cher Gil Blas, me dit-elle, je ſuis enchantée de ton eſprit. Quand on a le malheur d'être engagé dans une paſſion qui nous oblige de recourir à des ſtratagêmes, quel avantage d'avoir dans ſes intérêts un garçon auſſi ſpirituel que toi ! Courage, mon ami. Nous venons d'écarter une rivale qui pouvoit nous embarraſſer. Cela ne va pas mal. Mais comme les amans ſont ſujets à d'étranges retours, je ſuis d'avis de bruſquer l'aventure, & de mettre en jeu dès demain Aurore de Guſman. J'aprouvai cette penſée, & laiſſant le Seigneur Don Felix avec ſon Page, je me retirai dans un cabinet où étoit mon lit.



CHAPITRE VI.

Quelles ruses Aurore mit en usage pour se faire aimer de Don Luis Pacheco.

LEs deux nouveaux amis se rassemblérent le lendemain matin. Ce fut leur premier soin. Ils commencérent la journée par des embrassades qu'Aurore fut obligée de donner & de recevoir, pour bien jouer le rôle de Don Felix. Ils allérent ensemble se promener dans la Ville, & je les accompagnai avec Chilindron, valet de Don Luis. Nous nous arrêtâmes auprès de l'Université pour regarder quelques affiches de livres qu'on venoit d'attacher à la porte. Plusieurs personnes s'amusoient aussi à les lire, & j'aperçûs parmi ceux-là un petit homme qui disoit son sentiment sur ces ouvrages affichés. Je remarquai qu'on l'écoutoit avec une extrême attention, & je jugeai en même-tems qu'il croyoit mériter qu'on l'écoutât. Il paroissoit vain, & il avoit l'esprit décisif, comme l'ont la plûpart des petits hommes. Cette *nouvelle Traduction d'Horace*, disoit-il, que vous voyez annoncée au public en

en ſi gros caractére eſt un ouvrage en proſe compoſé par un vieil Auteur du Collége. C'eſt un livre fort eſtimé des Ecoliers. Ils en ont conſumé eux ſeuls quatre éditions. Il n'y a pas un honnête homme qui en ait acheté un exemplaire. Il ne portoit pas de jugement plus avantageux des autres livres. Il les frondoit tous ſans charité. C'étoit aparemment quelque Auteur. Je n'aurois pas été fâché de l'entendre juſqu'au bout : mais il me fallut ſuivre D. Luis & D. Felix, qui ne prenant pas plus de plaiſir à ſes diſcours que d'intérêts au livre qu'il critiquoit, s'éloignérent de lui & de l'Univerſité.

Nous revinmes à notre Hôtel à l'heure du dîner. Ma maîtreſſe ſe mit à table avec Pacheco, & fit adroitement tomber la converſation ſur ſa famille : Mon pere, dit-elle, eſt un cadet de la maiſon de Mendoce, qui s'eſt établi à Tolede ; & ma mere eſt propre ſœur de Dona Kimena de Guzman, qui depuis quelques jours eſt venue à Salamanque pour une affaire importante avec ſa niéce Aurore, fille unique de Don Vincent de Guzman, que vous avez peut-être connu. Non, répondit D. Luis, mais on

m'en a ſouvent parlé, ainſi que d'Aurore votre couſine. Dois-je croire ce qu'on dit de cette jeune Dame ? On aſſure que rien n'égale ſon eſprit & ſa beauté. Pour de l'eſprit, reprit Don Felix, elle n'en manque pas. Elle l'a même aſſez cultivé. Mais ce n'eſt point une ſi belle perſonne. On trouve que nous nous reſſemblons beaucoup. Si cela eſt, s'écria Pacheco, elle juſtifie ſa réputation. Vos traits ſont réguliers ; votre teint eſt parfaitement beau ; votre couſine doit être charmante. Je voudrois bien la voir & l'entretenir. Je m'offre à ſatisfaire votre curioſité, répartit le faux Mendoce, & même dès ce jour. Je vous mene cette après-dinée chez ma tante.

Ma maîtreſſe changea tout-à-coup de matiere, & parla de choſes indifférentes. L'après-midi, pendant qu'ils ſe diſpoſoient tous deux à ſortir pour aller chez Dona Kimena, je pris les devans, & courus avertir la Duegne de ſe préparer à cette viſite. Je revins enſuite ſur mes pas, pour accompagner Don Felix, qui conduiſit enfin chez ſa tante le Seigneur Don Luis. Mais à peine furent-ils entrés dans la maiſon, qu'ils rencontrérent la Dame Chimene,

qui leur fit ſigne de ne point faire de bruit : Paix, paix, leur dit-elle d'une voix baſſe, vous réveillerez ma niéce. Elle a depuis hier une migraine effroyable, qui ne fait que de la quitter, & la pauvre enfant repoſe depuis un quart d'heure. Je ſuis fâché de ce contretems, dit Mendoce, en affectant un air mortifié. J'eſpérois que nous verrions ma couſine. J'avois fait fête de ce plaiſir à mon ami Pacheco. Ce n'eſt pas une affaire ſi preſſée, répondit en ſouriant Ortiz, vous pouvez la remettre à demain. Les Cavaliers eurent une converſation fort courte avec la vieille, & ſe retirérent.

Don Luis nous mena chez un jeune Gentilhomme de ſes amis qu'on apelloit Don Gabriel de Pedros. Nous y paſſâmes le reſte de la journée : nous y ſoupâmes même, & nous n'en ſortîmes que ſur les deux heures après minuit, pour nous en retourner au logis. Nous avions peut-être fait la moitié du chemin, lorſque nous rencontrâmes ſous nos pieds dans la rue deux hommes étendus par terre. Nous jugeâmes que c'étoit des malheureux qu'on venoit d'aſſaſſiner, & nous nous arrêtâmes pour



les secourir, s'il en étoit encore tems. Comme nous cherchions à nous instruire, autant que l'obscurité de la nuit nous le pouvoit permettre, de l'état où ils se trouvoient, la Patrouille arriva. Le Commandant nous prit d'abord pour des assassins, & nous fit environner par ses gens : mais il eut meilleure opinion de nous, lorsqu'il nous eut entendu parler, & qu'à la faveur d'une lanterne sourde, il vit les traits de Mendoce & de Pacheco. Ses archers, par son ordre, examinérent les deux hommes que nous nous imaginions avoir été tués, & il se trouva que c'étoit un gros Licentié avec son valet, tous deux pris de vin, ou plutôt yvres morts. Messieurs, s'écria un des Archers, je reconnois ce gros vivant. Hé ! c'est le Seigneur Licentié Guyomar, Recteur de notre Université. Tel que vous le voyez, c'est un grand personnage, un génie supérieur. Il n'y a point de philosophe qu'il ne terrasse dans une dispute. Il a un flux de bouche sans pareil. C'est dommage qu'il aime un peu trop le vin, le Procès & la Grisette. Il revient de souper de chez son Isabeau, où, par malheur, son guide s'est enyvré comme lui. Ils

ſont tombés l'un & l'autre dans le ruiſſeau. Avant que le bon Licentié fût Recteur, cela lui arrivoit aſſez ſouvent. Les honneurs, comme vous voyez, ne changent pas toujours les mœurs. Nous laiſſâmes ces yvrognes entre les mains de la Patrouille, qui eut ſoin de les porter chez eux. Nous regagnâmes notre Hôtel, & chacun ne ſongea qu'à ſe repoſer.

Don Felix & Don Luis ſe levérent ſur le midi; & s'étant tous deux rejoints, Aurore de Guzman fut la premiere choſe dont ils s'entretinrent. Gil Blas, me dit ma Maîtreſſe, va chez ma tante Dona Kimena, & lui demande de ma part ſi nous pouvons aujourd'hui, le Seigneur Pacheco & moi, voir ma couſine. Je ſortis pour m'acquitter de cette commiſſion, ou plûtôt pour concerter avec la Duegne ce que nous avions à faire; & quand nous eumes pris enſemble de juſtes meſures, je vins rejoindre le faux Mendoce: Seigneur, lui dis-je, votre couſine Aurore ſe porte à merveilles. Elle m'a chargé elle-même de vous témoigner de ſa part que votre viſite ne lui ſçauroit être que très-agréable; & Dona Kimena m'a dit d'aſ-

ſurer le Seigneur Pacheco qu'il ſera toujours parfaitement bien reçu chez elle ſous vos auſpices.

Je m'aperçûs que ces derniéres paroles firent plaiſir à Don Luis. Ma Maîtreſſe le remarqua de même, & en conçut un heureux préſage. Un moment avant le dîner, le valet de la Senora Kimena parut, & dit à Don Felix : Seigneur, un homme de Tolede eſt venu vous demander chez Madame votre tante, & y a laiſſé ce billet. Le faux Mendoce l'ouvrit, & y trouva ces mots, qu'il lut à haute voix : *Si vous avez envie d'aprendre des nouvelles de votre pere & des choſes de conſéquence pour vous, ne manquez pas, auſſi-tôt la preſente reçue, de vous rendre au Cheval noir auprès de l'Univerſité.* Je ſuis, dit-il, trop curieux de ſçavoir ces choſes importantes, pour ne pas ſatisfaire ma curioſité tout à l'heure. Sans adieu, Pacheco, continua-t-il, ſi je ne ſuis point de retour ici dans deux heures, vous pouvez aller ſeul chez ma tante. J'irai vous y joindre dans l'après-dînée. Vous ſçavez ce que Gil Blas vous a dit de la part de Dona Kimena ; vous êtes en droit de faire cette viſite. Il ſortit en

parlant de cette ſorte, & m'ordonna de le ſuivre.

Vous vous imaginez bien qu'au lieu de prendre la route du Cheval noir, nous enfilâmes celle de la maiſon où étoit Ortiz. D'abord que nous y fûmes arrivés, nous nous préparâmes à repréſenter notre piéce : Aurore ôta ſa chevelure blonde, lava & frotta ſes ſourcils, mit un habit de femme, & devint une belle brune telle qu'elle l'étoit naturellement. On peut dire que ſon déguiſement la changeoit à un point, qu'Aurore & Don Felix paroiſſoient deux perſonnes différentes. Il ſembloit même qu'elle fût beaucoup plus grande en femme qu'en homme. Il eſt vrai que ſes chappins, (car elle en avoit d'une hauteur exceſſive) n'y contribuoient pas peu. Lorſqu'elle eut ajoûté à ſes charmes tous les ſecours que l'art leur pouvoit prêter, elle attendit Don Luis avec une agitation mêlée de crainte & d'eſpérance. Tantôt elle ſe fioit à ſon eſprit & à ſa beauté, & tantôt elle apréhendoit de n'en faire qu'un eſſai malheureux. Ortiz de ſon côté ſe prépara de ſon mieux à ſeconder ma Maîtreſſe. Pour moi, comme il ne falloit pas que Pacheco me

vît dans cette maiſon, & que ſemblable aux Acteurs qui ne paroiſſent qu'au dernier Acte d'une piéce, je ne devois me montrer que ſur la fin de la viſite, je ſortis auſſi-tôt que j'eus dîné.

Enfin tout étoit en état quand Don Luis arriva. Il fut reçu très-agréablement de la Dame Chimene, & il eut avec Aurore une converſation de deux ou trois heures; après quoi, j'entrai dans la chambre où ils étoient; & m'adreſſant au Cavalier: Seigneur, lui dis-je, Don Felix mon Maître ne viendra point ici d'aujourd'hui. Il vous prie de l'excuſer. Il eſt avec trois hommes de Tolede, dont il ne peut ſe débarraſſer. Ah! le petit libertin, s'écria Dona Kimena! Il eſt ſans doute en débauche. Non, Madame, repris-je, il s'entretient avec eux d'affaires fort ſérieuſes. Il a un véritable chagrin de ne pouvoir ſe rendre ici. Il m'a chargé de vous le dire auſſi-bien qu'à Dona Aurora. Oh! je ne reçois point ſes excuſes, dit ma Maîtreſſe en plaiſantant. Il ſçait que j'ai été indiſpoſée, il devoit marquer un peu plus d'empreſſement pour les perſonnes à qui le ſang le lie. Pour le punir, je ne veux le voir de quinze jours. Hé, Madame, dit alors

Don Luis, ne formez point une ſi cruelle réſolution, Don Felix eſt aſſez à plaindre de ne vous avoir pas vue.

Ils plaiſantérent quelque-tems là-deſſus. Enſuite Pacheco ſe retira. La belle Aurore change auſſi-tôt de forme, & reprend ſon habit de Cavalier; elle retourne à l'Hôtel garni le plus promptement qu'il lui eſt poſſible : Je vous demande pardon, cher ami, dit-elle, à Don Luis, de ne vous avoir pas été trouver chez ma tante : mais je n'ai pû me défaire des perſonnes avec qui j'étois. Ce qui me conſole, c'eſt que vous avez eu du moins tout le loiſir de ſatisfaire vos deſirs curieux. Hé bien, que penſez-vous de ma couſine ? Dites-le moi ſans complaiſance. J'en ſuis enchanté, répondit Pacheco. Vous aviez raiſon de dire que vous vous reſſemblez tous deux. Je n'ai jamais vû de traits plus ſemblables. C'eſt le même tour de viſage. Vous avez les mêmes yeux, la même bouche, le même ſon de voix. Il y a pourtant quelque différence : Aurore eſt plus grande que vous; elle eſt brune, & vous êtes blond : vous êtes enjoué, elle eſt ſérieuſe. Voilà tout ce qui vous diſtingue l'un de l'autre. Pour de l'eſprit,

continua-t-il , je ne crois pas qu'une ſubſtance céleſte puiſſe en avoir plus que votre couſine. En un mot, c'eſt une perſonne d'un mérite infini.

Le Seigneur Pacheco prononça ces dernieres paroles avec tant de vivacité, que Don Félix lui dit en ſouriant : Ami, je me repens de vous avoir fait faire connoiſſance avec Dona Kimena, & ſi vous m'en croyez, vous n'irez plus chez elle. Je vous le conſeille pour votre repos. Aurore de Guzman pourroit vous faire voir du pays & vous inſpirer une paſſion ... Je n'ai pas beſoin de la revoir, interrompit-il, pour en devenir amoureux, l'affaire en eſt faite. J'en ſuis fâché pour vous, repliqua le faux Mendoce ; car vous n'êtes pas un homme à vous attacher, & ma couſine n'eſt pas une Iſabelle, je vous en avertis. Elle ne s'accommoderoit pas d'un Amant qui n'auroit pas des vues légitimes. Des vues légitimes, repartit Don Luis ! Peut-on en avoir d'autres ſur une fille de ſon ſang ? C'eſt me faire une offenſe que de me croire capable de jetter ſur elle un œil profane. Connoiſſez-moi mieux, mon cher Mendoce ; hélas, je m'eſtimerois le plus heureux de tous les hommes, ſi elle ap-

prouvoit ma recherche, & vouloit lier sa destinée à la mienne.

En le prenant sur ce ton-là, reprit Don Felix, vous m'interressez à vous servir. Oui, j'entre dans vos sentimens. Je vous offre mes bons offices auprès d'Aurore, & je veux dès demain essayer de gagner ma tante, qui a beaucoup de crédit sur son esprit. Pacheco rendit mille graces au Cavalier qui lui faisoit de si belles promesses, & nous nous aperçûmes avec joye que notre stratagême ne pouvoit aller mieux. Le jour suivant nous augmentâmes encore l'amour de Don Luis par une nouvelle invention. Ma Maîtresse, après avoir été trouver Dona Kimena, comme pour la rendre favorable à ce Cavalier, vint le rejoindre : J'ai parlé à ma tante, lui dit-elle, & je n'ai pas eu peu de peine à la mettre dans vos intérêts; elle étoit furieusement prévenue contre vous. Je ne sçai qui vous a fait passer dans son esprit pour un libertin ; mais il est constant que quelqu'un lui a fait de vous un portrait désavantageux. Heureusement j'ai entrepris votre apologie, & j'ai pris si vivement votre parti, que j'ai détruit enfin la mauvaise impression qu'on lui avoit

donnée de vos mœurs.

Ce n'eſt pas tout, pourſuivit Aurore; je veux que vous ayez en ma preſence un entretien avec ma tante; nous acheverons de vous aſſurer ſon apui. Pacheco témoigna une extrême impatience d'entretenir Dona Kimena, & cette ſatisfaction lui fut accordée le lendemain matin. Le faux Mendoce le conduiſit à la Dame Ortiz, & ils eurent tous trois une converſation, où Don Luis fit voir qu'en peu de tems il s'étoit laiſſé fort enflâmer. L'adroite Kimena feignit d'être touchée de toute la tendreſſe qu'il faiſoit paroître, & promit au Cavalier de faire tous ſes efforts pour engager ſa niéce à l'épouſer. Pacheco ſe jetta aux pieds d'une ſi bonne tante pour la remercier de ſes bontés. Là-deſſus Don Felix demanda ſi ſa couſine étoit levée? Non, répondit la Duegne, elle repoſe encore, & vous ne ſçauriez la voir preſentement: mais revenez cette après-dînée, & vous lui parlerez à loiſir. Cette réponſe de la Dame Chimene redoubla, comme vous pouvez croire, la joye de Don Luis, qui trouva le reſte de la matinée bien long. Il regagna l'Hôtel garni avec Mendoce, qui ne prenoit pas peu de plaiſir à l'ob-

ſerver, & à remarquer en lui toutes les aparences d'un véritable amour.

Ils ne s'entretinrent que d'Aurore; & lorſqu'ils eurent dîné, Don Felix dit à Pacheco : Il me vient une idée. Je ſuis d'avis d'aller chez ma tante quelques momens avant vous. Je veux parler en particulier à ma couſine, & découvrir, s'il eſt poſſible, dans quelle diſpoſition ſon cœur eſt à votre égard. D. Luis approuva cette penſée. Il laiſſa ſortir ſon ami, & ne partit qu'une heure après lui. Ma Maîtreſſe ſi profita bien de ce temslà, qu'elle étoit habillée en femme quand ſon Amant arriva. Je croyois, dit ce Cavalier, après avoir ſalué Aurore & la Duegne, je croyois trouver ici Don Felix. Vous le verrez dans un inſtant, répondit Dona Kimena; il écrit dans mon cabinet. Pacheco parut ſe payer de cette défaite, & lia converſation avec les Dames. Cependant malgré la preſence de l'objet aimé, il s'aperçut que les heures s'écouloient ſans que Mendoce ſe montrât; & comme il ne put s'empêcher d'en témoigner quelque ſurpriſe, Aurore changea tout à coup de contenance, ſe mit à rire, & dit à Don Luis : Eſt-il poſſible que vous n'ayez

pas encore le moindre ſoupçon de la ſupercherie qu'on vous fait ? Une fauſſe chevelure blonde, & des ſourcils teints me rendent-ils ſi différente de moi-même, qu'on puiſſe juſques-là s'y tromper ? Deſabuſez-vous donc, Pacheco, continua-t-elle, en reprenant ſon ſérieux, aprenez que Don Felix de Mendoce & Aurore de Guzman ne ſont qu'une même perſonne.

Elle ne ſe contenta pas de le tirer de cette erreur, elle avoua la foibleſſe qu'elle avoit pour lui, & toutes les démarches qu'elle avoit faites pour l'amener au point où elle le vouloit. Don Luis ne fut pas moins charmé que ſurpris de ce qu'il venoit d'entendre ; il ſe jetta aux pieds de ma Maîtreſſe, & lui dit avec tranſport : Ah ! belle Aurore, croirai-je en effet que je ſuis l'heureux mortel pour qui vous avez eu tant de bontés ? Que puis-je faire pour les reconnoître ? Un éternel amour ne ſçauroit aſſez les payer. Ces paroles furent ſuivies de mille autres diſcours tendres & paſſionnés ; après quoi les amans parlérent des meſures qu'ils avoient à prendre pour parvenir à l'accompliſſement de leurs deſirs. Il fut réſolu que nous par-

tirions tous inceſſamment pour Madrid, où nous dénouerions notre comédie par un mariage. Ce deſſein fut preſque auſſi-tôt exécuté que conçû ; Don Luis, quinze jours après épouſa ma Maîtreſſe, & leurs Nôces donnérent lieu à des fêtes & à des réjouiſſances infinies.

CHAPITRE VII.

Gil Blas change de condition ; il paſſe au ſervice de Don Gonzale Pacheco.

TROIS ſemaines après ce mariage, ma Maîtreſſe voulut récompenſer les ſervices que je lui avois rendus ; elle me fit preſent de cent piſtoles & me dit : Gil Blas, mon ami, je ne vous chaſſe point de chez moi ; je vous laiſſe la liberté d'y demeurer tant qu'il vous plaira : mais un Oncle de mon mari, Don Gonzale Pacheco ſouhaite de vous avoir pour valet de chambre. Je lui ai parlé ſi avantageuſement de vous, qu'il m'a témoigné que je lui ferois plaiſir de vous donner à lui. C'eſt un Seigneur de la vieille Cour, ajoûta-t-elle, un homme d'un très-bon caractére ; vous ſerez parfaitement bien auprès de lui.

Je remerciai Aurore de ses bontés ; & comme elle n'avoit plus besoin de moi, j'acceptai d'autant plus volontiers le poste qui se présentoit, que je ne sortois point de la famille. J'allai donc un matin de la part de la nouvelle mariée chez le Seigneur Don Gonzale. Il étoit encore au lit, quoiqu'il fût près de midi. Lorsque j'entrai dans sa chambre, je le trouvai qu'il prenoit un bouillon qu'un Page venoit de lui aporter. Le vieillard avoit la moustache en papillotes, les yeux presque éteints, avec un visage pâle & décharné. C'étoit un de ces vieux garçons qui ont été fort libertins dans leur jeunesse, & qui ne sont guére plus sage dans un âge plus avancé. Il me reçut agréablement, & me dit que si je voulois le servir avec autant de zèle que j'avois servi sa niéce, je pouvois compter qu'il me feroit un heureux sort. Sur cette assurance, je promis d'avoir pour lui le même attachement que j'avois eu pour elle, & dès ce moment il me retint à son service.

Me voilà donc à un nouveau maître, & Dieu sçait quel homme c'étoit. Quand il se leva, je crus voir la résurrection

du

du Lazare. Imaginez-vous un grand corps si sec qu'en le voyant à nud on auroit fort bien pû aprendre l'Ostéologie. Il avoit les jambes si menues, qu'elles me parurent encore très-fines, après qu'il eut mis trois ou quatre paires de bas l'une sur l'autre. Outre cela cette momie vivante étoit asthmatique, & toussoit à chaque parole qui lui sortoit de la bouche. Il prit d'abord du chocolat. Il demanda ensuite du papier & de l'encre, écrivit un billet qu'il cacheta, & fit porter à son adresse par le Page qui lui avoit donné un bouillon : puis se tournant de mon côté : Mon ami, me dit-il, c'est toi que je prétends désormais charger de mes commissions, & particuliérement de celles qui regarderont Dona Eufrasia. Cette Dame est une jeune personne que j'aime & dont je suis tendrement aimé.

Bon Dieu, dis-je aussi-tôt en moi-même, hé comment les jeunes gens pourront-ils s'empêcher de croire qu'on les aime, puisque ce vieux penard s'imagine qu'on l'idolâtre : Gil Blas, poursuivit-il, je te menerai chez elle dès aujourd'hui : j'y soupe presque tous les soirs. Tu verras une personne toute ai-

mable. Tu ſeras charmé de ſon air ſage & retenu. Bien loin de reſſembler à ces petites étourdies qui donnent dans la jeuneſſe, & s'engagent ſur les aparences, elle a l'eſprit déja mûr & judicieux ; elle veut des ſentimens dans un homme, & préfére aux figures les plus brillantes un amant qui ſçait aimer. Le Seigneur Don Gonzale ne borna point là l'éloge de ſa Maîtreſſe : il entreprit de la faire paſſer pour l'abregé de toutes les perfections ; mais il avoit un auditeur aſſez difficile à perſuader là-deſſus. Après toutes les manœuvres que j'avois vû faire aux Comédiennes, je ne croyois pas les vieux Seigneurs fort heureux en amour. Je feignis pourtant par complaiſance d'ajoûter foi à tout ce que me dit mon maître. Je fis plus, je vantai le diſcernement & le bon goût d'Eufraſie. Je fus même aſſez imprudent pour avancer qu'elle ne pouvoit avoir de galant plus aimable. Le bon homme ne ſentit point que je lui donnois de l'encenſoir par le nez : au contraire, il s'aplaudit de mes paroles, tant il eſt vrai qu'un flâteur peut tout riſquer avec les Grands. Ils ſe prêtent juſqu'aux flâteries les plus outrées.

Le vieillard, après avoir écrit, s'arracha quelques poils de la barbe avec des pincettes, puis il ſe lava les yeux, pour ôter une épaiſſe chaſſie dont ils étoient pleins. Il lava auſſi ſes oreilles, enſuite ſes mains, & quand il eut fait toutes ſes ablutions, il teignit en noir ſa mouſtache, ſes ſourcils & ſes cheveux. Il fut plus long-tems à ſa toilette qu'une vieille douairiére qui s'étudie à cacher l'outrage des années. Comme il achevoit de s'ajuſter, il entra un autre vieillard de ſes amis, qu'on nommoit le Comte de Aſumar. Quelle différence il y avoit entre eux! Celui-ci laiſſoit voir ſes cheveux blancs, s'apuyoit ſur un bâton, & ſembloit ſe faire honneur de ſa vieilleſſe, au lieu de vouloir paroître jeune. Seigneur Pacheco, dit-il en entrant, je viens vous demander à dîner. Soyez le bien venu, Comte, répondit mon maître. En même-tems, ils s'embraſſérent l'un l'autre, s'aſſirent, & commencérent à s'entretenir en attendant qu'on ſervît.

Leur converſation roula d'abord ſur une courſe de taureaux qui s'étoit faite depuis peu de jours. Ils parlérent des Cavaliers qui y avoient montré le plus

d'adreſſe & de vigueur, & là-deſſus le vieux Comte, tel que Neſtor à qui toutes les choſes préſentes donnoient occaſion de louer les choſes paſſées, dit en ſoupirant : Hélas, je ne vois point aujourd'hui d'hommes comparables à ceux que j'ai vus autrefois, ni les tournois ne ſe font pas avec autant de magnificence qu'on les faiſoit dans ma jeuneſſe.

Je riois en moi-même de la prévention du bon Seigneur de Aſumar, qui ne s'en tint pas aux tournois ; je me ſouviens, quand il fut à table, & qu'on aporta le fruit, qu'il dit en voyant de fort belles pêches qu'on avoit ſervies : De mon tems les pêches étoient bien plus groſſes qu'elles ne le ſont à preſent. La nature s'affoiblit de jour en jour. Sur ce pied-là, dis-je alors en moi-même en ſouriant, les pêches du tems d'Adam, devoient être d'une groſſeur merveilleuſe.

Le Comte de Aſumar demeura preſque juſqu'au ſoir avec mon maître, qui ne ſe vit pas plutôt débarraſſé de lui, qu'il ſortit en me diſant de le ſuivre. Nous allâmes chez Eufraſie qui logeoit à cent pas de notre maiſon, & nous la trouvâmes dans un apartement des plus

propres. Elle étoit galamment habillée, & avoit un air de jeuneſſe qui me la fit prendre pour une mineure, bien qu'elle eût trente bonnes années pour le moins. Elle pouvoit paſſer pour jolie, & j'admirai bien-tôt ſon eſprit. Ce n'étoit pas une de ces coquettes qui n'ont qu'un babil brillant avec des maniéres libres ; elle avoit de la modeſtie dans ſon action, comme dans ſes diſcours ; elle parloit le plus ſpirituellement du monde, ſans paroître ſe donner pour ſpirituelle. Je la conſidérois avec un extrême étonnement. O Ciel ! diſois-je, eſt-il poſſible qu'une perſonne qui ſe montre ſi réſervée, ſoit capable de vivre dans le libertinage ? Je m'imaginois que toutes les femmes galantes devoient être effrontées. J'étois ſurpris d'en voir une modeſte en aparence, ſans faire réflexion que ces créatures ſçavent ſe compoſer, & ſe conformer au caractére des gens riches & des Seigneurs qui tombent entre leurs mains. Ces payeurs veulent-ils de l'emportement, elles ſont vives & pétulantes ; aiment-ils la retenue, elles ſe parent d'un extérieur ſage & vertueux. Ce ſont de vrais Caméléons qui changent de couleur ſuivant l'hu-

meur & le génie des hommes qui les aprochent.

Don Gonzale n'étoit pas du goût des Seigneurs qui demandent des beautés hardies ; il ne pouvoit fouffrir celles-là, il falloit pour le piquer qu'une femme eût un air de Veftale. Auffi Eufrafie fe réglant là-deffus, faifoit voir que les bonnes Comédiennes n'étoient pas toutes à la Comédie. Je laiffai mon maître avec fa nymphe, & je defcendis dans une fale où je trouvai une vieille femme de chambre, que je reconnus pour une foubrette qui avoit été fuivante d'une Comédienne. De fon côté, elle me remit, & nous fîmes une fcène de reconnoiffance digne d'être employée dans une piéce de Théâtre : Hé, vous voilà, Seigneur Gil Blas, me dit cette foubrette tranfportée de joye ! Vous êtes donc forti de chez Arfenie comme moi de chez Conftance ? Oh vraiment, lui répondis-je, il y a long-tems que je l'ai quittée. J'ai même fervi depuis une fille de condition. La vie des perfonnes de Théâtre n'eft guere de mon goût. Je me fuis donné mon congé moi-même, fans daigner avoir le moindre éclairciffement avec Arfenie. Vous avez bien

ſait, reprit la ſoubrette nommée Béatrix, j'en ai uſé à peu-près de la même maniére avec Conſtance. Un beau matin, je lui rendis mes comptes froidement. Elle les reçut ſans me dire une ſyllabe, & nous nous ſéparâmes aſſez cavaliérement.

Je ſuis ravi, lui dis-je, que nous nous retrouvions dans une maiſon plus honorable. Dona Eufraſia me paroît une façon de femme de qualité, & je la crois d'un très-bon caractére. Vous ne vous trompez pas, me répondit la vieille ſuivante, elle a de la naiſſance, ce qui ſe voit aſſez par ſes maniéres, & pour ſon humeur, je puis vous aſſurer qu'il n'y en a point de plus égale ni de plus douce. Elle n'eſt point de ces maîtreſſes emportées & difficiles qui trouvent à redire à tout, qui crient ſans ceſſe, tourmentent leurs domeſtiques, & dont le ſervice en un mot eſt un enfer. Je ne l'ai pas encore entendue gronder une ſeule fois, tant elle aime la douceur. Quand il m'arrive de ne pas faire les choſes à ſa fantaiſie, elle me reprend ſans colére, & jamais il ne lui échape de ces épithétes dont les Dames violentes ſont ſi libérales. Mon Maître, re-

pris-je, eſt auſſi fort doux. Il ſe familiariſe avec moi, & me traite comme ſon égal plutôt que comme ſon laquais. En un mot, c'eſt le meilleur de tous les humains, & ſur ce pied-là, nous ſommes vous & moi beaucoup mieux que nous n'étions chez nos Comédiennes. Mille fois mieux, repartit Béatrix, je menois une vie tumultueuſe, au lieu que je vis preſentement dans la retraite. Il ne vient pas d'autre homme ici que le Seigneur Don Gonzale. Je ne verrai que vous dans ma ſolitude : & j'en ſuis bien aiſe. Il y a long-tems que j'ai de l'affection pour vous ; & j'ai plus d'une fois envié le bonheur de Laure de vous avoir pour ami ; mais enfin j'eſpere que je ne ſerai pas moins heureuſe qu'elle. Si je n'ai pas ſa jeuneſſe & ſa beauté, en récompenſe je hais la coquetterie : ce que les hommes ne ſçauroient aſſez payer ; je ſuis une tourterelle pour la fidélité.

Comme la bonne Béatrix étoit une de ces perſonnes qui ſont obligées d'offrir leurs faveurs, parce qu'on ne les leur demanderoit pas, je ne fus nullement tenté de profiter de ſes avances. Je ne voulus pas pourtant qu'elle s'aperçût

perçût que je la méprisois, & même j'eus la politesse de lui parler de maniére qu'elle ne perdît pas toute espérance de m'engager à l'aimer. Je m'imaginai donc que j'avois fait la conquête d'une vieille suivante, & je me trompai encore dans cette occasion. La soubrette n'en usoit pas ainsi avec moi seulement pour mes beaux yeux: son dessein étoit de m'inspirer de l'amour pour me mettre dans les intérêts de sa maîtresse, pour qui elle se sentoit si zèlée, qu'elle ne s'embarrassoit point de ce qu'il lui en couteroit pour la servir. Je reconnus mon erreur dès le lendemain matin que je portai de la part de mon maître un billet doux à Eufrasie. Cette Dame me fit un accueil gracieux, me dit mille choses obligeantes, & la femme de chambre aussi s'en mêla. L'une admiroit ma phisionomie; l'autre me trouvoit un air de sagesse & de prudence. A les entendre, le Seigneur Don Gonzale possédoit en moi un trésor. En un mot, elles me louérent tant que je me défiai des louanges qu'elles me donnérent. J'en pénétrai le motif; mais je le reçus en aparence avec toute la simplicité d'un sot, & par cette contre-ruse je trompai les fri-

ponnes, qui levérent enfin le maſque.

Ecoutes, Gil Blas, me dit Eufraſie ; il ne tiendra qu'à toi de faire ta fortune. Agiſſons de concert, mon ami. Don Gonzale eſt vieux, & d'une ſanté ſi délicate que la moindre fiévre aidée d'un bon Médecin l'emportera. Ménageons les momens qui lui reſtent, & faiſons en ſorte qu'il me laiſſe la meilleure partie de ſon bien. Je t'en ferai bonne part. Je te le promets, & tu peux compter ſur cette promeſſe comme ſi je te la faiſois par devant tous les Notaires de Madrid. Madame, lui répondis-je, diſpoſez de votre ſerviteur. Vous n'avez qu'à me preſcrire la conduite que je dois tenir, & vous ſerez ſatisfaite. Hé bien, reprit-elle, il faut obſerver ton maître & me rendre compte de tous ſes pas. Quand vous vous entretiendrez tous deux, ne manque pas de faire tomber la converſation ſur les femmes, & de-là prens, mais avec art, occaſion de lui dire du bien de moi. Occupe-le d'Eufraſie autant qu'il te ſera poſſible. Ce n'eſt pas tout ce que j'exige de toi, mon ami. Je te recommande encore d'être fort attentif à ce qui ſe paſſe dans la famille des Pacheco. Si tu t'aperçois que quelque pa-

rent de Don Gonzale ait de grandes aſſiduités auprès de lui, & couche en joue ſa ſucceſſion, tu m'en avertiras auſſi-tôt. Je ne t'en demande pas davantage ; je le coulerai à fond en peu de temps. Je connois les divers caracteres des parens de ton maître : Je ſçai quels portraits ridicules on lui peut faire d'eux, & j'ai déja mis aſſez mal dans ſon eſprit tous ſes neveux & ſes couſins.

Je jugeai par ces inſtructions & par d'autres qu'y joignit Eufraſie, que cette Dame étoit de celles qui s'attachent aux vieillards généreux. Elle avoit depuis peu obligé Don Gonzale à vendre une terre dont elle avoit touché l'argent. Elle tiroit de lui tous les jours de bonnes nipes ; & de plus, elle eſperoit qu'il ne l'oublieroit pas dans ſon teſtament. Je feignis de m'engager volontiers à faire tout ce qu'on attendoit de moi, & pour ne rien diſſimuler, je doutai en m'en retournant au logis, ſi je contribuerois à tromper mon maître, ou ſi j'entreprendrois de le détacher de ſa maitreſſe. Ce dernier parti me paroiſſoit plus honnête que l'autre, & je me ſentois plus de penchant à remplir mon devoir qu'à le trahir. D'ailleurs, Eufraſie ne m'avoit

rien promis de positif, & cela peut-être étoit cause qu'elle n'avoit pas corrompu ma fidélité. Je me résolus donc à servir Don Gonzale avec zèle, & je me persuadai que si j'étois assez heureux pour l'arracher à son idole, je serois mieux payé de cette bonne action que des mauvaises que je pourrois faire.

Pour parvenir à la fin que je me proposois, je me montrai tout dévoué au service de Dona Eufrasia. Je lui fis accroire que je parlois d'elle incessamment à mon maître, & là-dessus je lui débitois des fables qu'elle prenoit pour argent comptant. Je m'insinuai si bien dans son esprit, qu'elle me crut entiérement dans ses intérêts. Pour mieux lui en imposer encore, j'affectai de paroître amoureux de Beatrix, qui ravie, à son âge, de voir un jeune homme à ses trousses, ne se soucioit gueres d'être trompée, pourvû que je la trompasse bien. Lorsque nous étions auprès de nos Princesses, mon maître & moi, cela faisoit deux tableaux differens dans le même goût. Don Gonzale sec & pâle, comme je l'ai peint, avoit l'air d'un agonisant, quand il vouloit faire les doux yeux; & mon Infante à mesure que je

me montrois plus passionné, prenoit des maniéres enfantines, & faisoit tout le manége d'une vieille coquette. Aussi avoit-elle quarante ans d'école pour le moins. Elle s'étoit raffinée au service de quelques-unes de ces héroïnes de galanterie, qui sçavent plaire jusques dans leur vieillesse, & qui meurent chargées des dépouilles de deux ou trois générations.

Je ne me contentois pas d'aller tous les soirs avec mon Maître chez Eufrasie, j'y allois quelquefois tout seul pendant le jour, & je m'attendois toujours à trouver dans cette maison quelque jeune galant caché; mais à quelque heure que j'y entrasse, je n'y rencontrois jamais d'homme, pas même de femme d'un air équivoque. Je n'y découvrois pas la moindre trace d'infidélité. Ce qui ne m'étonnoit pas peu; car quoique Beatrix m'eût assuré que sa maîtresse ne recevoit aucune visite masculine, je ne pouvois penser qu'une si jolie Dame fût exactement fidèle à Don Gonzale. En quoi certes je ne faisois pas un jugement téméraire; & la belle Eufrasie, comme vous le verrez bien-tôt, pour attendre plus patiemment la succession de mon Maî-

tre s'étoit pourvue d'un amant plus convenable à une femme de ſon âge.

Un matin je portois à mon ordinaire un billet doux à la Princeſſe. J'aperçus, tandis que j'étois dans ſa chambre, les pieds d'un homme caché derriére une tapiſſerie. Je me gardai bien de faire connoître que je les voyois, & ſi-tôt que j'eus fait ma commiſſion, je ſortis ſans faire ſemblant de les avoir remarqués ; mais quoique cet objet dût peu me ſurprendre, & que la choſe ne roulât pas ſur mon compte, je ne laiſſai pas d'en être fort ému : Ah perfide ! diſois-je avec indignation : ſcélérate Eufraſie ! Tu n'es pas ſatisfaite d'impoſer à un bon vieillard en lui perſuadant que tu l'aimes ; il faut que tu te livres à un autre pour mettre le comble à ta trahiſon ! Que j'étois fat, quand j'y penſe, de raiſonner de la ſorte ! Il falloit plûtôt rire de cette aventure, & la regarder comme une compenſation des ennuis & des langueurs qu'il y avoit dans le commerce de mon Maître. J'aurois du moins mieux fait de n'en dire mot, que de me ſervir de cette occaſion pour faire le bon valet. Mais au lieu de modérer mon zèle, j'entrai avec chaleur

dans les intérêts de Don Gonzale, & lui fis un fidèle raport de ce que j'avois vû. J'ajoûtai même à cela qu'Eufrasie m'avoit voulu séduire. Je ne dissimulai rien de tout ce qu'elle m'avoit dit, & il ne tint qu'à lui de connoître parfaitement sa maîtresse. Il me fit quelques questions, comme s'il n'eût pas entiérement ajoûté foi à ce que je venois de lui raporter; mais telles furent mes réponses, qu'elles lui ôtérent la satisfaction d'en pouvoir douter. Il en fut frapé malgré le sang froid qu'il conservoit dans toute autre chose, & une petite émotion de colére qui parut sur son visage, sembla présager que la Dame ne lui seroit point impunément infidelle. C'est assez, Gil Blas, me dit-il, je suis très-sensible à l'attachement que je te vois à mon service, & ta fidélité me plaît. Je vais tout à l'heure chez Eufrasie. Je veux l'accabler de reproches, & rompre avec l'ingrate. A ces mots, il sortit effectivement pour se rendre chez elle, & il me dispensa de le suivre, pour m'épargner le mauvais rôle que j'aurois eu à jouer pendant leur éclaircissement.

J'attendis le plus impatiemment du

monde que mon Maître fût de retour. Je ne doutois point qu'ayant un aussi grand sujet qu'il en avoit de se plaindre de sa nymphe, il ne revînt détaché de ses attraits, ou tout au moins résolu d'y renoncer. Dans cette pensée, je m'applaudissois de mon ouvrage. Je me représentois le plaisir qu'auroient les héritiers naturels de Don Gonzale, quand ils aprendroient que leur parent n'étoit plus le jouet d'une passion si contraire à leurs intérêts. Je me flâtois qu'ils m'en tiendroient compte, & qu'enfin j'allois me distinguer des autres Valets de chambre, qui sont ordinairement plus disposés à maintenir leurs Maîtres dans la débauche, qu'à les en retirer. J'aimois l'honneur, & je pensois avec plaisir que je passerois pour le Coriphée des domestiques; mais une idée si agréable s'évanouit quelques heures après. Mon Patron arriva: Mon ami, me dit-il, je viens d'avoir un entretien très-vif avec Eufrasie. Je l'ai traitée d'ingrate & de perfide. Je l'ai accablée de reproches. Sçais-tu bien ce qu'elle m'a répondu? que j'avois tort d'écouter des valets. Elle soutient que tu m'as fait un faux rapport. Tu n'es, si on l'en croit,

qu'un impoſteur, qu'un valet dévoué à mes neveux, pour l'amour de qui tu n'épargnerois rien pour me brouiller avec elle. J'ai vû couler de ſes yeux des pleurs, mais des pleurs véritables; elle m'a juré par ce qu'il y a de plus ſacré qu'elle ne t'a fait aucune propoſition, & qu'elle ne voit pas un homme. Beatrix qui me paroit une bonne fille, incapable de mentir, m'a proteſté la même choſe; de ſorte que malgré moi ma colere s'eſt apaiſée.

Hé! quoi, Monſieur, interrompis-je avec douleur, doutez-vous de ma ſincérité? Vous defiez-vous..... Non, mon enfant, interrompit-il à ſon tour, je te rends juſtice. Je ne te crois point d'accord avec mes neveux. Je ſuis perſuadé que mon intérêt ſeul te touche, & je t'en ſçais bon gré; mais après tout, les aparences ſont trompeuſes; peut-être n'as-tu pas vû effectivement ce que tu t'imaginois voir, & dans ce cas juge juſqu'à quel point ton accuſation doit être déſagréable à Eufraſie. Quoiqu'il en ſoit, c'eſt une femme que je ne puis m'empêcher d'aimer; c'eſt mon ſort. Il faut même que je lui faſſe le ſacrifice qu'elle

exige de mon amour, & ce ſacrifice eſt de te donner ton congé. J'en ſuis fâché, mon pauvre Gil Blas, pourſuivit-il, & je t'aſſure que je n'y ai conſenti qu'à regret; mais je ne ſçaurois faire autrement. Compatis à ma foibleſſe. Ce qui doit te conſoler, c'eſt que je ne te renverrai pas ſans récompenſe. De plus, je prétends te placer chez une Dame de mes amies, où tu ſeras fort agréablement.

Je fus bien mortifié de voir tourner ainſi mon zèle contre moi. Je maudis Eufraſie, & déplorai la foibleſſe de Don Gonzale de s'en être laiſſé poſſéder. Le bon vieillard ſentoit aſſez qu'en me congédiant, pour plaire ſeulement à ſa Maîtreſſe, il ne faiſoit pas une action des plus viriles; auſſi pour compenſer ſa molleſſe, & me mieux faire avaler la pilule, il me donna cinquante ducats, & me mena le jour ſuivant chez la Marquiſe de Chaves à laquelle il dit en ma preſence que j'étois un jeune homme qui n'avoit que de bonnes qualités; qu'il m'aimoit, & que des raiſons de famille ne lui permettant pas de me retenir à ſon ſervice, il la prioit de me prendre au ſien. Elle me reçut dès ce moment au

nombre de ſes domeſtiques. Si bien que je me trouvai tout à coup dans une nouvelle maiſon.

CHAPITRE VIII.

De quel caractére étoit la Marquiſe de Chaves, & quelles perſonnes alloient ordinairement chez elle.

LA Marquiſe de Chaves étoit une veuve de trente-cinq ans, belle, grande & bien faite. Elle jouiſſoit d'un revenu de dix mille ducats, & n'avoit point d'enfans. Je n'ai jamais vû de femme plus ſérieuſe, ni qui parlât moins. Cela ne l'empêchoit pas de paſſer pour la Dame de Madrid la plus ſpirituelle. Le grand concours de perſonnes de qualité & de gens de Lettres qu'on voyoit chez elle tous les jours, contribuoit peut-être plus que ſon mérite à lui donner cette réputation. C'eſt une choſe que je ne déciderai point. Je me contenterai de dire que ſon nom emportoit une idée de genie ſupérieur, & que ſa maiſon étoit apellée par excellence dans la Ville : *Le Bureau des Ouvrages d'eſprit.*

Effectivement, on y lisoit chaque jour, tantôt des Poëmes Dramatiques, & tantôt d'autres Poësies. Mais on n'y faisoit gueres que des lectures sérieuses. Les Piéces comiques y étoient méprisées. On n'y regardoit la meilleure Comedie, ou le Roman le plus ingénieux & le plus égayé, que comme une foible production qui ne méritoit aucune louange ; au lieu que le moindre ouvrage sérieux, une Ode, une Eglogue, un Sonnet y passoit pour le plus grand effort de l'esprit humain. Il arrivoit souvent que le Public ne confirmoit pas les jugemens du Bureau, & que même il sifloit quelquefois impoliment les Piéces qu'on y avoit fort aplaudies.

J'étois Maître de sale dans cette maison ; c'est-à-dire, que mon emploi consistoit à tout préparer dans l'appartement de ma Maîtresse, pour recevoir la Compagnie, à ranger des chaises pour les hommes, & des carreaux pour les femmes ; après quoi je me tenois à la porte de la chambre pour annoncer & introduire les personnes qui arrivoient. Le premier jour, à mesure que je les faisois entrer, le Gouverneur des Pages, qui par hazard étoit alors dans l'anti-

chambre avec moi, me les dépeignit agréablement ; il se nommoit André Molina. Il étoit naturellement froid & railleur, & ne manquoit pas d'esprit. D'abord un Evêque se présenta, je l'annonçai ; & quand il fut entré, le Gouverneur me dit : Ce Prélat est d'un caractere assez plaisant : il a quelque crédit à la Cour ; mais il voudroit bien persuader qu'il en a beaucoup. Il fait des offres de service à tout le monde, & ne sert personne. Un jour il rencontre chez le Roi un Cavalier qui le salue ; il l'arrête, l'accable de civilité, & lui serrant la main : Je suis, lui dit-il, tout acquis à votre Seigneurie. Mettez-moi de grace à l'épreuve ; je ne mourrai point content si je ne trouve une occasion de vous obliger. Le Cavalier le remercia d'une maniere pleine de reconnoissance : & quand ils furent tous deux séparés, le Prélat dit à un de ses Officiers qui le suivoit : Je crois connoître cet homme-là. J'ai une idée confuse de l'avoir vû quelque part.

Un moment après l'Evêque, le fils d'un Grand parut ; & lorsque je l'eus introduit dans la chambre de ma Maîtresse : Ce Seigneur, me dit Molina, est encore

un original. Imaginez-vous qu'il entre ſouvent dans une maiſon pour traiter d'une affaire importante avec le Maître du logis, qu'il quitte ſans ſe ſouvenir de lui en parler. Mais, ajoûta le Gouverneur, en voyant arriver deux femmes, voici Dona Angela de Penafiel & Dona Margarita de Montalvan. Ce ſont deux Dames qui ne ſe reſſemblent nullement. D. Margarita ſe pique d'être Philoſophe; elle va tenir tête aux plus profonds Docteurs de Salamanque, & jamais ſes raiſonnemens ne céderont à leurs raiſons. Pour D. Angela, elle ne fait point la ſçavante, quoiqu'elle ait l'eſprit cultivé. Ses diſcours ont de la juſteſſe; ſes penſées ſont fines, ſes expreſſions délicates, nobles & naturelles. Ce dernier caractere eſt aimable, dis-je à Molina: mais l'autre ne convient gueres, ce me ſemble, au beau ſexe. Pas trop, répondit-il, en ſouriant; il y a même bien des hommes qu'il rend ridicules. Madame la Marquiſe notre Maîtreſſe, continua-t-il, eſt auſſi un peu grippée de Philoſophie. Qu'on va diſputer ici aujourd'hui! Dieu veuille que la Religion ne ſoit pas intéreſſée dans la diſpute.

Comme il achevoit cet mots, nous

vimes entrer un homme ſec, qui avoit l'air grave & refrongné. Mon Gouverneur ne l'épargna point. Celui-ci, me dit-il, eſt un de ces eſprits ſérieux qui veulent paſſer pour de grands génies, à la faveur de leur ſilence ou de quelques Sentences tirées de Séneque, & qui ne ſont que de ſots perſonnages, à les examiner fort ſérieuſement. Il vint enſuite un Cavalier d'aſſez belle taille, qui avoit la mine Grecque, c'eſt-à-dire le maintien plein de ſuffiſance. Je demandai qui c'étoit. C'eſt un Poëte Dramatique, me dit Molina. Il a fait cent mille vers en ſa vie, qui ne lui ont pas raporté quatre ſols : mais en récompenſe, il vient avec ſix lignes de proſe de ſe faire un établiſſement conſidérable.

J'allois m'éclaircir de la nature d'une fortune faite à ſi peu de frais, quand j'entendis un grand bruit ſur l'eſcalier. Bon, s'écria le Gouverneur, voici le Licentié Campanario : il s'annonce lui-même avant qu'il paroiſſe ; il ſe met à parler dès la porte de la rue, & en voilà juſqu'à ce qu'il ſoit ſorti de la maiſon. En effet, tout retentiſſoit de la voix du bruyant Licentié, qui entra enfin dans l'anti-chambre avec un Bachelier de ſes

amis ; & qui ne déparla point tant que dura ſa viſite. Le Seigneur Campanario, dis-je à Molina, eſt aparemment un beau génie. Oui, répondit mon Gouverneur, c'eſt un homme qui a des ſaillies brillantes, des expreſſions détournées. Il eſt réjouiſſant ; mais outre que c'eſt un parleur impitoyable, il ne laiſſe pas de ſe répéter ; & pour n'eſtimer les choſes qu'autant qu'elles valent, je crois que l'air agréable & comique dont il aſſaiſonne ce qu'il dit, en fait le plus grand mérite. La meilleure partie de ſes traits ne feroient pas grand honneur à un Recueil de bons mots.

Il vint encore d'autres perſonnes, dont Molina me fit de plaiſans portraits. Il n'oublia pas de me peindre auſſi la Marquiſe, & ſa peinture fut de mon goût. Je vous donne, me dit-il, notre Patrone pour un eſprit aſſez uni, malgré ſa Philoſophie ; elle n'eſt point d'une humeur difficile, & on a peu de caprices à eſſuyer en la ſervant. C'eſt une femme de qualité des plus raiſonnables que je connoiſſe ; elle n'a même aucune paſſion ; elle eſt ſans goût pour le jeu, comme pour la galanterie, & n'aime que la converſation. Sa vie ſeroit bien ennuyeuſe pour

la plûpart des Dames. Le Gouverneur par cet éloge me prevint en faveur de ma Maîtresse. Cependant quelques jours après, je ne pus m'empêcher de la soupçonner de n'être pas si ennemie de l'amour. Je vais dire sur quel fondement je conçus ce soupçon.

Un matin, pendant qu'elle étoit à sa toilette, il se présenta devant moi un petit homme de quarante ans, désagréable de sa figure, plus crasseux que l'Auteur Pedro de Moya, & fort bossu par dessus le marché. Il me dit qu'il vouloit parler à Madame la Marquise. Je lui demandai de quelle part. De la mienne, répondit-il fiérement. Dites-lui, que je suis le Cavalier dont elle s'entretint hier avec Dona Anna de Velasco. Je l'introduisis dans l'apartement de ma Maîtresse, & je l'annonçai. La Marquise fit aussi-tôt une exclamation, & dit avec un transport de joie, qu'il pouvoit entrer. Elle ne se contenta pas de le recevoir favorablement, elle obligea toutes ses femmes à sortir de la chambre, de sorte que le petit bossu, plus heureux qu'un honnête homme, y demeura seul avec elle. Les soubrettes & moi, nous rîmes un peu de ce beau tête à

tête, qui dura près d'une heure ; après quoi ma Patronne congédia le boſſu, en lui faiſant des civilités qui marquoient qu'elle étoit très-contente de lui.

Elle avoit effectivement pris tant de plaiſir à ſon entretien, qu'elle me dit le ſoir en particulier : Gil Blas, quand le boſſu reviendra, faites-le entrer dans mon apartement le plus ſecrettement que vous pourrez. Ce commandement, je l'avoue, me donna d'étranges ſoupçons. Néanmoins, ſuivant l'ordre de la Marquiſe, dès que le petit homme revint, & ce fut le lendemain matin, je le conduiſis par un eſcalier dérobé juſques dans la chambre de Madame. Je fis pieuſement la même choſe deux ou trois fois, & je conclus de-là que la Marquiſe avoit des inclinations bizarres, ou que le boſſu faiſoit le perſonnage d'un entremetteur.

Ma foi, diſois-je, prévenu de cette opinion, ſi ma maîtreſſe aime quelque homme bien fait, je le lui pardonne ; mais ſi elle eſt entêtée de ce magot, franchement je ne puis excuſer cette dépravation de goût. Que je jugeois mal de la patronne ! Le petit boſſu ſe mêloit de magie, & comme on

avoit vanté ſon ſçavoir à la Marquiſe, qui ſe prêtoit volontiers aux preſtiges des Charlatans, elle avoit des entretiens particuliers avec lui. Il faiſoit voir dans le verre, montroit à tourner le ſas, & révéloit pour de l'argent tous les myſtéres de la cabale; ou bien, pour parler plus juſte, c'étoit un fripon qui ſubſiſtoit aux dépens des perſonnes trop crédules, & l'on diſoit qu'il avoit ſous contribution pluſieurs femmes de qualité.

CHAPITRE IX.

Par quel incident Gil Blas ſortit de chez la Marquiſe de Chaves, & ce qu'il devint.

IL y avoit déja ſix mois que je demeurois chez la Marquiſe de Chaves, & j'étois fort content de ma condition. Mais la deſtinée que j'avois à remplir, ne me permit pas de faire un plus long ſéjour dans la maiſon de cette Dame; ni même à Madrid. Voici l'aventure qui m'obligea de m'en éloigner. Parmi les femmes de ma maîtreſſe, il y en

avoit une qu'on apelloit Porcie. Outre qu'elle étoit jeune & belle, je la trouvai d'un si bon caractére, que je m'y attachai, sans sçavoir qu'il me faudroit disputer son cœur. Le Sécretaire de la Marquise, homme fier & jaloux, étoit épris de ma belle. Il ne s'aperçut pas plutôt de mon amour, que sans chercher à s'èclaircir de quel œil Porcie me voyoit, il résolut de me faire tirer l'épée. Pour cet effet, il me donna rendez-vous un matin dans un endroit écarté. Comme c'étoit un petit homme qu m'arrivoit à peine aux épaules, & qui me paroissoit très-foible, je ne le crus pas un rival fort dangereux. Je me rendis avec confiance au lieu où il m'avoit apellé. Je comptois bien de remporter une Victoire aisée & de m'en faire un mérite auprès de Porcie : mais l'événement ne répondit point à mon attente ; le petit Sécretaire, qui avoit deux ou trois ans de sale, me désarma comme un enfant, & me présentant la pointe de son épée : Prépare-toi, me dit-il, à recevoir le coup de la mort, ou bien donne-moi ta parole d'honneur que tu sortiras aujourd'hui de chez la Marquise de Chaves, & que tu ne penseras plus à

Porcie. Je lui fis volontiers cette promesse, & je la tins sans répugnance. Je me faisois une peine de paroître devant les domestiques de notre hôtel, après avoir été vaincu, & sur-tout devant la belle Hélene qui avoit fait le sujet de notre combat. Je ne retournai au logis que pour y prendre tout ce que j'avois de nipes & d'argent ; & dès le même jour, je marchai vers Tolede, la bourse assez bien garnie, & le dos chargé d'un paquet composé de toutes mes hardes. Quoique je ne me fusse point engagé à quitter le séjour de Madrid, je jugeai à propos de m'en écarter, du moins pour quelques années. Je formai la résolution de parcourir l'Espagne & de m'arrêter de Ville en Ville. L'argent que j'ai, disois-je, me menera loin. Je ne le dépenserai pas indiscrettement. Et quand je n'en aurai plus, je me remettrai à servir. Un garçon fait comme je suis, trouvera des conditions de reste, quand il lui plaira d'en chercher, je n'aurai qu'à choisir.

J'avois particuliérement envie de voir Tolede. J'y arrivai au bout de trois jours. J'allai loger dans une bonne hôtellerie, où je passai pour un Cavalier

d'importance à la faveur de mon habit d'homme à bonnes fortunes, dont je ne manquai pas de me parer; & par des airs de petit Maître que j'affectai de me donner, il dépendit de moi de lier commerce avec de jolies femmes qui demeuroient dans mon voisinage; mais ayant apris qu'il falloit débuter chez elles par une grande dépense, cela brida mes desirs, & me sentant toujours du goût pour les voyages, après avoir vû tout ce qu'on voit de curieux à Tolede, j'en partis un jour au lever de l'aurore, & pris le chemin de Cuença, dans le dessein d'aller en Arragon. J'entrai la seconde journée dans une hôtellerie que je trouvai sur la route; dans le tems que je commençois à m'y rafraîchir, il survint une troupe d'archers de la sainte Hermandad. Ces Messieurs demandérent du vin, se mirent à boire, & j'entendis qu'en buvant, ils faisoient le portrait d'un jeune homme qu'ils avoient ordre d'arrêter. Le Cavalier, disoit l'un d'entr'eux, n'a pas plus de vingt-trois ans. Il a de longs cheveux noirs, une belle taille, le nez aquilain, & il est monté sur un cheval bai-brun.

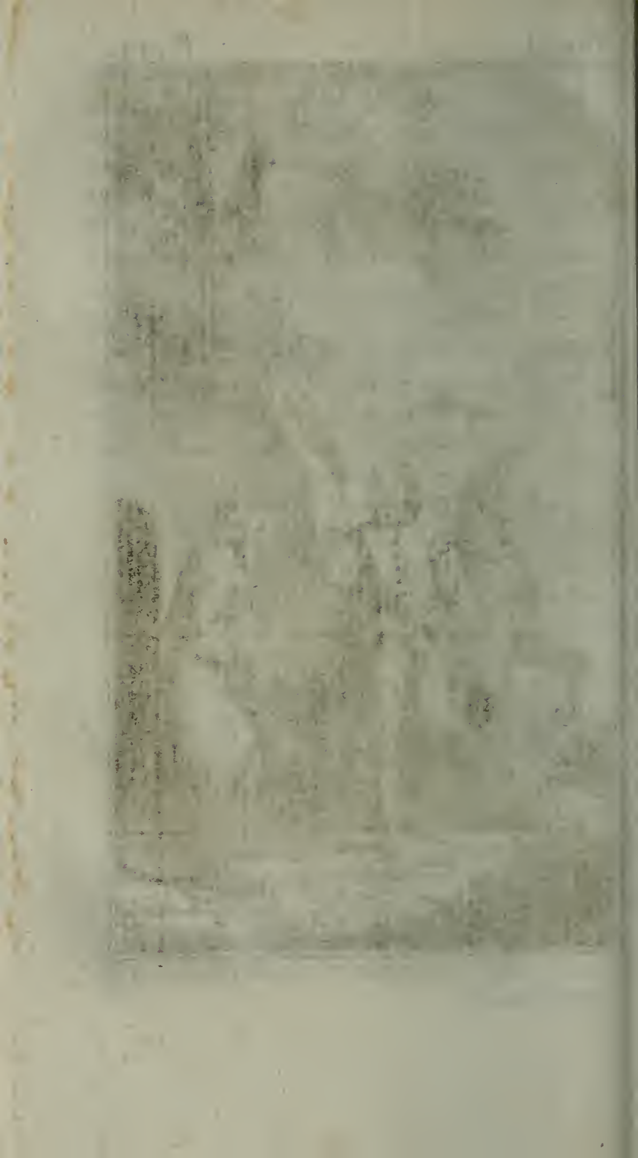
Je les écoutai sans paroître faire quel-

que attention à ce qu'ils disoient, & véritablement je ne m'en souciois guére. Je les laissai dans l'hôtellerie, & continuai mon chemin. Je n'eus pas fait un demi quart de lieue, que je rencontrai un jeune Cavalier fort bien fait & monté sur un cheval chatain. Par ma foi, dis-je en moi-même, voici l'homme que les archers cherchent, ou je suis bien trompé. Il a une longue chevelure noire & le nez aquilain. C'est assurément lui qu'on veut pincer. Il faut que je lui rende un bon office. Seigneur, lui dis-je, permettez-moi de vous demander si vous n'avez point sur les bras quelque affaire d'honneur. Le jeune homme sans me répondre, jetta les yeux sur moi, & parut surpris de ma question. Je l'assurai que ce n'étoit point par curiosité que je venois de lui adresser ces paroles. Il en fut bien persuadé, quand je lui eus raporté tout ce que j'avois entendu dans l'hôtellerie. Généreux inconnu, me dit-il, je ne vous dissimulerai point que j'ai sujet de croire qu'effectivement c'est à moi que ces archers en veulent. Ainsi je vais suivre une autre route pour les éviter. Je suis d'avis, lui repliquai-je, que nous cherchions un endroit où vous

ſoyez ſûrement, & où nous puiſſions nous mettre à couvert d'un orage que je vois dans l'air, & qui va bientôt tomber. En même-tems nous découvrîmes & gagnâmes une allée d'arbres aſſez touffus qui nous conduiſit au pied d'une montagne où nous trouvâmes un hermitage.

C'étoit une grande & profonde grotte que le tems avoit percée dans la montagne, & la main des hommes y avoit ajoûté un avant-corps de logis bâti de rocailles & de coquillages, & tout couvert de gazon. Les environs étoient parſemés de mille ſortes de fleurs qui parfumoient l'air, & l'on voyoit auprès de la grotte une petite ouverture dans la montagne par où ſortoit avec bruit une ſource d'eau qui couroit ſe répandre dans une prairie. Il y avoit à l'entrée de cette maiſon ſolitaire un bon Hermite, qui paroiſſoit accablé de vieilleſſe. Il s'apuyoit d'une main ſur un bâton, & de l'autre il tenoit un roſaire à gros grains de vingt dixaines pour le moins. Il avoit la tête enfoncée dans un bonnet de laine brune, à longues oreilles, & ſa barbe plus blanche que la neige, lui deſcendoit juſqu'à la ceinture. Nous nous





aprochâmes de lui : Mon Pere, lui dis-je, voulez-vous bien que nous vous demandions un asyle contre l'orage qui nous menace. Venez, mes enfans, répondit l'Anachorette, après m'avoir regardé avec attention ; cet hermitage vous est ouvert, & vous y pourrez demeurer tant qu'il vous plaira. Pour votre cheval, ajoûta-t-il, en nous montrant l'avant-corps de logis, il sera fort bien là. Le Cavalier qui m'accompagnoit y fit entrer son cheval, & nous suivîmes le vieillard dans la grotte.

Nous n'y fûmes pas plutôt, qu'il tomba une grosse pluie entremêlée d'éclairs & de coups de tonnerre épouvantables. L'Hermite se mit à genoux devant une image de saint Pacôme qui étoit collée contre le mur, & nous en fîmes autant à son exemple. Cependant le tonnerre cessa. Nous nous levâmes ; mais comme la pluie continuoit, & que la nuit n'étoit pas fort éloignée, le vieillard nous dit ; Mes enfans, je ne vous conseille pas de vous remettre en chemin par ce tems-là, à moins que vous n'ayez des affaires bien pressantes. Nous répondîmes, le jeune homme & moi, que nous n'en avions

point qui nous défendit de nous arrêter, & que si nous n'apréhendions pas de l'incommoder, nous le prierions de nous laisser passer la nuit dans son hermitage. Vous ne m'incommoderez point, repliqua l'Hermite. C'est vous seuls qu'il faut plaindre. Vous serez fort mal couchés, & je n'ai à vous offrir qu'un repas d'Anachorette.

Après avoir ainsi parlé, le saint homme nous fit asseoir à une petite table, & nous presentant quelques ciboules avec un morceau de pain & une cruche d'eau: Mes enfans, reprit-il, vous voyez mes repas ordinaires : mais je veux aujourd'hui faire un excès pour l'amour de vous. A ces mots, il alla prendre un peu de fromage & deux poignées de noisettes qu'il étala sur la table. Le jeune homme qui n'avoit pas grand apétit, ne fit gueres d'honneur à ces mets. Je m'aperçois, lui dit l'Hermite, que vous êtes accoutumé à de meilleures tables que la mienne, ou plutôt que la sensualité a corrompu votre goût naturel. J'ai été comme vous dans le monde. Les viandes les plus délicates, les ragoûts les plus exquis n'étoient pas trop bons pour moi ; mais depuis que

je vis dans la ſolitude, j'ai rendu à mon goût toute ſa pureté. Je n'aime préſentement que les racines, les fruits, le lait; en un mot, que ce qui faiſoit toute la nourriture de nos premiers peres.

Tandis qu'il parloit de la ſorte, le jeune homme tomba dans une profonde rêverie. L'Hermite s'en aperçut: Mon fils, lui dit-il, vous avez l'eſprit embarraſſé. Ne puis-je ſçavoir ce qui vous occupe? Ouvrez-moi votre cœur. Ce n'eſt point par curioſité que je vous en preſſe. C'eſt la ſeule charité qui m'anime. Je ſuis dans un âge à donner des conſeils, & vous êtes peut-être dans une ſituation à en avoir beſoin. Oui, Mon Pere, répondit le Cavalier en ſoupirant, j'en ai beſoin ſans doute, & je veux ſuivre les vôtres, puiſque vous avez la bonté de me les offrir. Je crois que je ne riſque rien à me découvrir à un homme tel que vous. Non, mon fils, dit le vieillard, vous n'avez rien à craindre. On me peut faire toute ſorte de confidences. Alors le Cavalier lui parla dans ces termes.



CHAPITRE X.

Histoire de Don Alphonſe & de la belle Séraphine.

JE ne vous déguiſerai rien, mon Pere, non plus qu'à ce Cavalier qui m'écoute. Après la générosité qu'il a fait paroître, j'aurois tort de me défier de lui. Je vais vous aprendre mes malheurs. Je ſuis de Madrid, & voici mon origine: Un Officier de la Garde Allemande, nommé le Baron de Steinbach, rentrant un ſoir dans ſa maiſon, aperçut au pied de l'eſcalier un paquet de linge blanc. Il le prit & l'emporta dans l'apartement de ſa femme, où il ſe trouva que c'étoit un enfant nouveau né envelopé dans une toilette fort propre, avec un billet par lequel on aſſuroit qu'il apartenoit à des perſonnes de qualité qui ſe feroient connoître un jour, & l'on ajoûtoit qu'il avoit été baptiſé & nommé Alphonſe. Je ſuis cet enfant malheureux, & c'eſt tout ce que je ſçai. Victime de l'honneur ou de l'infidélité, j'ignore ſi ma mere ne m'a point expoſé

ſeulement pour cacher de honteuſes amours, ou ſi, ſéduite par un amant parjure, elle s'eſt trouvée dans la cruelle néceſſité de me déſavouer.

Quoiqu'il en ſoit, le Baron & ſa femme furent touchés de mon ſort; & comme ils n'avoient point d'enfants, ils ſe déterminérent à m'élever ſous le nom de Don Alphonſe. A meſure que j'avançois en âge, ils ſe ſentoient attacher à moi. Mes manieres flâteuſes & complaiſantes excitoient à tous momens leurs careſſes. Enfin, j'eus le bonheur de m'en faire aimer. Ils me donnérent toute ſorte de Maîtres. Mon éducation devint leur unique étude; & loin d'attendre impatiemment que mes parens ſe découvriſſent, il ſembloit au contraire qu'ils ſouhaitaſſent que ma naiſſance demeurât toujours inconnue. Dès que le Baron me vit en état de porter les armes, il me mit dans le ſervice. Il obtint pour moi une Enſeigne, me fit faire un petit équipage; & pour mieux m'animer à chercher les occaſions d'acquérir de la gloire, il me repréſenta que la carriere de l'honneur étoit ouverte à tout le monde, & que je pouvois dans la guerre me faire un nom d'autant plus glorieux,

que je ne le devrois qu'à moi moi ſeul. En même-tems il me révéla le ſecret de ma naiſſance, qu'il m'avoit caché juſques-là. Comme je paſſois pour ſon fils dans Madrid, & que j'avois crû l'être effectivement, je vous avouerai que cette confidence me fit beaucoup de peine. Je ne pouvois, & ne puis encore y penſer ſans honte. Plus mes ſentimens ſemblent m'aſſurer d'une noble origine, plus j'ai de confuſion de me voir abandonné des perſonnes à qui je dois le jour.

J'allai ſervir dans les Païs-Bas; mais la paix ſe fit fort peu de tems après, & l'Eſpagne ſe trouvant ſans ennemis, mais non ſans envieux, je revins à Madrid, où je reçus du Baron & de ſa femme de nouvelles marques de tendreſſe. Il y avoit déja deux mois que j'étois de retour, lorſqu'un petit Page entra dans ma chambre un matin, & me preſenta un billet, à peu près conçu dans ces termes: *Je ne ſuis ni laide, ni mal faite, & cependant vous me voyez ſouvent à mes fenêtres ſans m'agacer. Ce procédé répond mal à votre air galant, & j'en ſuis ſi piquée, que je voudrois bien, pour m'en venger, vous donner de l'amour.*

Après avoir lû ce billet, je ne doutai point qu'il ne fût d'une veuve apellée Leonor qui demeuroit vis-à-vis de notre maison & qui avoit la réputation d'être fort coquette. Je questionnai là-dessus le petit Page qui voulut d'abord faire le discret, mais pour un ducat que je lui donnai, il satisfit ma curiosité. Il se chargea même d'une réponse, par laquelle je mandois à sa Maîtresse que je reconnoissois mon crime, & que je sentois déja qu'elle étoit à demi vengée.

Je ne fus pas insensible à cette façon de conquête. Je ne sortis point le reste de la journée, & j'eus grand soin de me tenir à mes fenêtres pour observer la Dame, qui n'oublia pas de se montrer aux siennes. Je lui fis des mines; elle y répondit, & dès le lendemain elle me manda par son petit Page, que si je voulois la nuit prochaine me trouver dans la rue, entre onze heures & minuit, je pourrois l'entretenir à la fenêtre d'une sale basse. Quoique je ne me sentisse pas fort amoureux d'une veuve si vive, je ne laissai pas de lui faire une réponse très-passionnée, & d'attendre la nuit avec autant d'impatience que si j'eusse été bien touché. Lorsqu'elle fut venue, j'al-

lai me promener au Pardo, jusqu'à l'heure du rendez-vous. Je n'y étois pas encore arrivé, qu'un homme monté sur un beau cheval mit tout-à-coup pied à terre auprès de moi, & m'abordant d'un air brusque : Cavalier, me dit-il, n'êtes-vous pas fils du Baron de Steinbach ? Oui, lui répondis-je. C'est donc vous, reprit-il, qui devez cette nuit entretenir Léonor à sa fenêtre ? J'ai vu ses Lettres & vos réponses. Son Page me les a montrées, & je vous ai suivi ce soir depuis votre maison jusqu'ici pour vous aprendre que vous avez un rival dont la vanité s'indigne d'avoir un cœur à disputer avec vous. Je crois qu'il n'est pas besoin de vous en dire davantage. Nous sommes dans un endroit écarté. Battons-nous ; à moins que pour éviter le châtiment que je vous aprête, vous ne me promettiez de rompre tout commerce avec Léonor. Sacrifiez-moi les espérances que vous avez concues, ou bien je vais vous ôter la vie. Il falloit, lui dis-je, demander ce sacrifice, & non pas l'exiger. J'aurois pû l'accorder à vos prieres ; mais je le refuse à vos menaces.

Hé bien, repliqua-t-il, après avoir attaché son cheval à un arbre, battons-

nous donc. Il ne convient point à une personne de ma qualité de s'abaisser à prier un homme de la vôtre. La plûpart même de mes pareils à ma place se vengeroient de vous d'une maniere moins honorable. Je me sentis choqué de ces dernieres paroles ; & voyant qu'il avoit déja tiré son épée, je tirai aussi la mienne. Nous nous battîmes avec tant de furie, que le combat ne dura pas long-tems. Soit qu'il s'y prît avec trop d'ardeur, soit que je fusse plus adroit que lui, je le perçai bien-tôt d'un coup mortel. Je le vis chanceler & tomber. Alors ne songeant plus qu'à me sauver, je montai sur son propre cheval, & pris la route de Tolede. Je n'osai pas retourner chez le Baron de Steinbach, jugeant bien que mon aventure ne feroit que l'affliger ; & quand je me representois tout le péril où j'étois, je croyois ne pouvoir assez tôt m'éloigner de Madrid.

En faisant là-dessus les plus tristes réflexions, je marchai le reste de la nuit & toute la matinée ; mais sur le midi, il fallut m'arrêter pour faire reposer mon cheval, & laisser passer la chaleur qui devenoit insuportable. Je demeurai dans un Village jusqu'au coucher du soleil,

après quoi voulant aller tout d'une traite à Tolède ; je continuai mon chemain. J'avois déja gagné Illefcas, & deux lieues par de-là, lorfqu'environ fur le minuit un orage pareil à celui d'aujourd'hui vint me furprendre au milieu de la campagne. Je m'aprochai des murs d'un jardin que je découvris à quelques pas de moi ; & ne trouvant pas d'abri plus commode, je me rangeai avec mon cheval, le mieux qu'il me fut poffible, auprès de la porte d'un cabinet qui étoit au bout du mur, & au-deffus de laquelle il y avoit un balcon. Comme je m'apuyois contre la porte, je fentis qu'elle étoit ouverte, ce que j'attribuai à la négligence des domeftiques. Je mis pied à terre, & moins par curiofité, que pour être mieux à couvert de la pluie qui ne laiffoit pas de m'incommoder fous le balcon, j'entrai dans le bas du cabinet avec mon cheval que je tirois par la bride.

Je m'attachai pendant l'orage à obferver les lieux où j'étois ; & quoique je n'en puffe gueres juger qu'à la faveur des éclairs, je connus bien que c'étoit une maifon qui ne devoit point apartenir à des perfonnes du commun. J'atten-

dois toujours que la pluie cessât pour me remettre en chemin ; mais une grande lumiére que j'aperçus de loin, me fit prendre une autre résolution. Je laissai mon cheval dans le cabinet dont j'eus soin de fermer la porte ; je m'avançai vers cette lumiére, persuadé que l'on étoit encore sur pied dans cette maison, & résolus d'y demander un logement pour cette nuit. Après avoir traversé quelques allées, j'arrivai près d'un salon dont je trouvai aussi la porte ouverte. J'y entrai ; & quand j'en eus vû toute la magnificence à la faveur d'un beau lustre de cristal, où il y avoit quelques bougies, je ne doutai point que je ne fusse chez un grand Seigneur. Le pavé en étoit de marbre, le lambris fort propre & artistement doré, la corniche admirablement bien travaillée, & le platfond me parut l'ouvrage des plus habiles peintres. Mais ce que je regardai particuliérement, ce fut une infinité de bustes de Héros Espagnols que soutenoient des scabellons de marbre jaspé, qui régnoient autour du salon. J'eus le loisir de considérer toutes ces choses ; car j'avois beau de tems en tems prêter une oreille attentive, je n'entendois aucun bruit,

ni ne voyois paroître perſonne.

Il y avoit à l'un des côtés du ſalon une porte qui n'étoit que pouſſée ; je l'entr'ouvris, & j'aperçus une enfilade de chambres dont la derniere ſeulement étoit éclairée. Que dois-je faire, dis-je alors en moi-même ? M'en retournerai-je ? ou ſerai-je aſſez hardi pour pénétrer juſqu'à cette chambre ? Je penſois bien que le parti le plus judicieux, c'étoit de retourner ſur mes pas ; mais je ne pûs réſiſter à ma curioſité, ou pour mieux dire, à la force de mon étoile qui m'entraînoit. Je m'avance, je traverſe les chambres, & j'arrive à celle où il y avoit de la lumiere, c'eſt-à-dire, une bougie qui brûloit ſur une table de marbre dans un flambeau de vermeil. Je remarquai d'abord un ameublement d'été très-propre & très-galant : mais bien-tôt jettant les yeux ſur un lit dont les rideaux étoient à demi ouverts, à cauſe de la chaleur, je vis un objet qui attira mon attention toute entiere. C'étoit une jeune Dame, qui malgré le bruit du tonnerre qui venoit de ſe faire entendre, dormoit d'un profond ſommeil. Je m'aprochai d'elle tout doucemeut ; & à la clarté que la bougie me prêtoit, je demêlai un teint &

des traits qui m'éblouirent. Mes esprits tout-à-coup se troublerent à sa vue. Je me sentis saisir, transporter; mais quelque mouvement qui m'agitasse, l'opinion que j'avois de la noblesse de son sang m'empêcha de former une pensée téméraire, & le respect l'emporta sur le sentiment. Pendant que je m'enyvrois du plaisir de la contempler, elle se réveilla.

Imaginez-vous quelle fut sa surprise de voir dans sa chambre, & au milieu de la nuit un homme qu'elle ne connoissoit point; elle frémit en m'apercevant, & fit un grand cri. Je m'efforçai de la rassurer, & mettant un genou à terre: Madame, lui dis-je, ne craignez rien. Je ne viens point ici pour vous nuire. J'allois continuer; mais elle étoit si effrayée, qu'elle ne m'écouta point. Elle apelle ses femmes à plusieurs reprises, & comme personne ne lui répondoit, elle prend une robe de chambre legere, qui étoit aux pieds de son lit, se leve brusquement, & passe dans les chambres que j'avois traversées, en apellant encore les filles qui la servoient, aussi-bien qu'une sœur cadette qu'elle avoit sous sa conduite. Je m'attendois à voir arriver tous

les valets, & j'avois lieu d'apréhender que ſans vouloir m'entendre ils ne me fiſſent un mauvais traitement : mais par bonheur pour moi, elle eut beau crier, il ne vint à ſes cris qu'un vieux domeſtique, qui ne lui auroit pas été d'un grand ſecours ſi elle eût eu quelque choſe à craindre. Néanmoins devenue un peu plus hardie par ſa préſence, elle me demanda fiérement qui j'étois, par où & pourquoi j'avois eu l'audace d'entrer dans ſa maiſon. Je commençai alors à me juſtifier, & je ne lui eus pas ſi-tôt dit que j'avois trouvé la porte du cabinet du jardin ouverte, qu'elle s'écria dans le moment : Juſte Ciel ! quel ſoupçon me vient dans l'eſprit !

En diſant ces paroles, elle alla prendre la bougie ſur la table ; elle parcourut toutes les chambres l'une après l'autre, & elle n'y vit ni ſes femmes ni ſa ſœur ; elle remarqua même qu'elles avoient emporté toutes leurs hardes. Ses ſoupçons ne lui paroiſſant alors que trop bien éclaircis, elle vint à moi avec beaucoup d'émotion, & me dit : Perfide, n'ajoûte pas la feinte à la trahiſon. Ce n'eſt point le hazard qui t'a fait entrer

ici. Tu es de la ſuite de D. Fernand de Leyva, & tu as part à ſon crime. Mais n'eſpére pas m'échaper. Il me reſte encore aſſez de monde pour t'arrêter. Madame, lui dis-je, ne me confondez point avec vos ennemis. Je ne connois point Don Fernand de Leyva. J'ignore même qui vous êtes. Je ſuis un malheureux qu'une affaire d'honneur oblige à s'éloigner de Madrid, & je jure par tout ce qu'il y a de plus ſacré, que ſans l'orage qui m'a ſurpris, je ne ſerois point venu chez vous. Jugez donc de moi plus favorablement. Au lieu de me croire complice du crime qui vous offenſe, croyez-moi plutôt diſpoſé à vous venger. Ces derniers mots, & le ton dont je les prononçai, apaiſérent la Dame, qui ſembla ne plus me regarder comme ſon ennemi : mais ſi elle perdit ſa colére, ce ne fut que pour ſe livrer à ſa douleur. Elle ſe mit à pleurer amérement. Ses larmes m'attendrirent, & je n'étois guére moins affligé qu'elle, bien que je ne ſçuſſe pas encore le ſujet de ſon affliction. Je ne me contentai pas de pleurer avec elle. Impatient de venger ſon injure, je me ſentis ſaiſir d'un mouvement de fureur. Madame, m'écriai-je,

quel outrage avez-vous reçu ? Parlez. J'épouse votre ressentiment. Voulez-vous que je courre après Don Fernand, & que je lui perce le cœur ? Nommez-moi tous ceux qu'il vous faut immoler. Commandez. Quelque péril, quelques malheurs qui soient attachés à votre vengeance, cet inconnu que vous croyez d'accord avec vos ennemis va s'y exposer pour vous.

Ce transport surprit la Dame, & arrêta le cours de ses pleurs. Ah ! Seigneur, me dit-elle, pardonnez ce soupçon à l'état cruel où je me vois. Ces sentimens généreux détrompent Séraphine. Ils m'ôtent jusqu'à la honte d'avoir un étranger pour témoin d'un affront fait à ma famille. Oui, noble inconnu, je reconnois mon erreur, & je ne rejette pas votre secours. Mais je ne demande point la mort de Don Fernand. Hé bien, Madame, repris-je, quels services pouvez-vous attendre de moi ? Seigneur, repartit Séraphine, voici de quoi je me plains : Don Fernand de Leyva est amoureux de ma sœur Julie qu'il a vue par hazard à Tolède, où nous demeurons ordinairement. Il y a trois mois qu'il en fit la demande au Comte de

Polan

Polan mon pere qui lui refuſa ſon aveu, à cauſe d'une vieille inimitié qui régne entre nos maiſons. Ma ſœur n'a pas encore quinze ans. Elle aura eu la foibleſſe de ſuivre les mauvais conſeils de mes femmes, que D. Fernand a ſans doute gagnées ; & ce Cavalier averti que nous étions toutes ſeules en cette maiſon de campagne, a pris ce tems pour enlever Julie. Je voudrois du moins ſçavoir quelle retraite il lui a choiſie, afin que mon pere & mon frere qui ſont à Madrid depuis deux mois puiſſent prendre des meſures là-deſſus. Au nom de Dieu, ajouta-t-elle, donnez-vous la peine de parcourir les environs de Toléde. Faites une exacte recherche de cet enlevement. Que ma famille vous ait cette obligation-là.

La Dame ne ſongeoit pas que l'emploi dont elle me chargeoit ne convenoit guére à un homme qui ne pouvoit ſortir trop-tôt de Caſtille ; mais comment y auroit-elle fait réflexion ? Je n'y penſai pas moi-même. Charmé du bonheur de me voir néceſſaire à la plus aimable perſonne du monde, j'acceptai la commiſſion avec tranſport, & promis de m'en acquitter avec autant de zéle que de diligence. En effet, je n'attendis

pas qu'il fût jour, pour aller accomplir ma promeſſe ; je quittai ſur le champ Séraphine, en la conjurant de me pardonner la frayeur que je lui avois cauſée, & l'aſſurant qu'elle auroit bien-tôt de mes nouvelles. Je ſortis par où j'étois entré, mais ſi occupé de la Dame, qu'il ne me fut pas difficile de juger que j'en étois déja fort épris. Je m'en aperçus encore mieux à l'empreſſement que j'avois de courir pour elle, & aux amoureuſes chiméres que je formai. Je me repreſentois que Séraphine, quoique poſſédée de ſa douleur, avoit remarqué mon amour naiſſant, & qu'elle ne l'avoit peut-être pas vû ſans plaiſir. Je m'imaginois même que ſi je pouvois lui porter des nouvelles certaines de ſa ſœur, & que l'affaire tournât au gré de ſes ſouhaits, j'en aurois tout l'honneur.

D. Alphonſe interrompit en cet endroit le fil de ſon hiſtoire, & dit au vieil Hermite : Je vous demande pardon, mon Pere, ſi trop plein de ma paſſion, je m'étends ſur des circonſtances qui vous ennuyent ſans doute. Non, mon fils, répondit l'Anachorette, elles ne m'ennuyent pas. Je ſuis même bien aiſe de ſçavoir juſqu'à quel point vous êtes

épris de cette jeune Dame dont vous m'entretenez. Je reglerai là-dessus mes conseils.

L'esprit échauffé de ces flâteuses images, reprit le jeune homme, je cherchai pendant deux jours le ravisseur de Julie, mais j'eus beau faire toutes les perquisitions imaginables, il ne me fut pas possible d'en découvrir les traces. Très-mortifié de n'avoir recueilli aucun fruit de mes recherches, je retournai chez Séraphine, que je me peignois dans une extrême inquiétude. Cependant elle étoit plus tranquille que je ne pensois. Elle m'aprit qu'elle avoit été plus heureuse que moi : qu'elle sçavoit ce que sa sœur étoit devenue ; qu'elle avoit reçu une lettre de Don Fernand même, qui lui mandoit qu'après avoir secrettement épousé Julie, il l'avoit conduite dans un Couvent de Tolède. J'ai envoyé sa lettre à mon pere, poursuivit Séraphine. J'espére que la chose pourra se terminer à l'amiable, & qu'un mariage solemnel éteindra bien-tôt la haine qui sépare depuis si long-tems nos maisons.

Lorsque la Dame m'eût instruit du sort de sa sœur, elle parla de la fatigue qu'elle m'avoit causée, & du péril où

elle pouvoit m'avoir imprudemment jetté, en m'engageant à pourſuivre un raviſſeur, ſans ſe reſſouvenir que je lui avois dit qu'une affaire d'honneur me faiſoit prendre la fuite. Elle m'en fit des excuſes dans les termes les plus obligeans. Comme j'avois beſoin de repos, elle me mena dans le ſalon où nous nous aſſimes tous deux. Elle avoit une robe de chambre de taffetas blanc à rayes noires, avec un petit chapeau de la même étoffe & des plumes noires ; ce qui me fit juger qu'elle pouvoit être veuve. Mais elle me paroiſſoit ſi jeune, que je ne ſçavois ce que j'en devois penſer.

Si j'avois envie de m'en éclaircir, elle n'en avoit pas moins de ſçavoir qui j'étois. Elle me pria de lui aprendre mon nom, ne doutant pas, diſoit-elle, à mon air noble, & encore plus à la pitié généreuſe qui m'avoit fait entrer ſi vivement dans ſes intérêts, que je ne fuſſe d'une famille conſidérable. La queſtion m'embarraſſa. Je rougis, je me troublai : & j'avouerai que trouvant moins de honte à mentir qu'à dire la vérité, je répondis que j'étois fils du Baron de Steinbach, Officier de la Garde Allemande. Dites moi encore, reprit la Dame, pour-

quoi vous êtes ſorti de Madrid ? Je vous offre par avance tout le crédit de mon pere, auſſi-bien que celui de mon frere D. Gaſpard. C'eſt la moindre marque de reconnoiſſance que je puiſſe donner à un Cavalier qui pour me ſervir a négligé juſqu'au ſoin de ſa propre vie. Je ne fis point difficulté de lui raporter toutes les circonſtances de mon combat. Elle donna le tort au Cavalier que j'avois tué, & promit d'intéreſſer pour moi toute ſa maiſon.

Quand j'eus ſatisfait ſa curioſité, je la priai de contenter la mienne. Je lui demandai ſi ſa foi étoit libre ou engagée. Il y a trois ans, répondit-elle, que mon pere me fit épouſer Don Diegue de Lara, & je ſuis veuve depuis quinze mois. Madame, lui dis-je, quel malheur vous a ſi-tôt enlevé votre époux ? Je vais vous l'aprendre, Seigneur, repartit la Dame, pour répondre à la confiance que vous venez de me marquer.

Don Diegue de Lara, pourſuivit-elle, étoit un Cavalier fort bien fait; mais quoiqu'il eût pour moi une paſſion violente, & que chaque jour il mît en uſage pour me plaire tout ce que l'amant le plus tendre & le plus vif fait pour ſe rendre agréable à ce qu'il aime; quoiqu'il eût

mille bonnes qualités, il ne put toucher mon cœur. L'amour n'eſt pas toujours l'effet des empreſſemens, ni du mérite connu ; hélas ajoûta-t'elle en ſouriant, une perſonne que nous ne connoiſſons pas nous enchante ſouvent dès la premiére vue. Je ne pouvois donc l'aimer. Plus confuſe que charmée des témoignages de ſa tendreſſe, & forcée d'y répondre ſans panchant, ſi je m'accuſois en ſecret d'ingratitude, je me trouvois auſſi fort à plaindre. Pour ſon malheur & pour le mien, il avoit encore plus de délicateſſe que d'amour. Il démêloit dans mes actions & dans mes diſcours mes mouvemens les plus cachés. Il liſoit au fond de mon ame. Il ſe plaignoit à tous momens de mon indifférence, & s'eſtimoit d'autant plus malheureux de ne pouvoir me plaire, qu'il ſçavoit bien qu'aucun rival ne l'en empêchoit ; car j'avois à peine ſeize ans, & avant que de m'offrir ſa foi, il avoit gagné toutes mes femmes, qui l'avoient aſſuré que perſonne ne s'étoit encore attiré mon attention. Oui, Séraphine, me diſoit-il ſouvent, je voudrois que vous fuſſiez prévenue pour un autre, & que cela ſeul fût la cauſe de votre inſenſibilité pour moi. Mes ſoins &

votre vertu triompheroient de cet entêtement ; mais je déſeſpére de vaincre votre cœur, puiſqu'il ne s'eſt pas rendu à tout l'amour que je vous ai témoigné. Fatiguée de l'entendre répéter les mêmes diſcours, je lui diſois qu'au lieu de troubler ſon repos & le mien par trop de délicateſſe, il feroit mieux de s'en remettre au tems. Effectivement, à l'âge que j'avois je n'étois guére propre à goûter les raffinemens d'une paſſion ſi délicate, & c'étoit le parti que Don Diegue devoit prendre ; mais voyant qu'une année entiére s'étoit écoulée, ſans qu'il fût plus avancé qu'au premier jour, il perdit patience, ou plutôt il perdit la raiſon ; & feignant d'avoir à la Cour une affaire importante, il partit pour aller ſervir dans les Pays-Bas en qualité de volontaire ; & bien-tôt il trouva dans les périls ce qu'il y cherchoit ; c'eſt-à-dire, la fin de ſa vie & de ſes tourmens.

Après que la Dame eut fait ce récit, le caractére ſingulier de ſon mari devint le ſujet de notre entretien. Nous fumes interrompus par l'arrivée d'un courier qui vint remettre à Séraphine une lettre du Comte de Polan. Elle me demanda permiſſion de la lire, & je remarquai

qu'en la lisant, elle devenoit pâle & tremblante. Après l'avoir lue, elle leva les yeux au Ciel, poussa un long soupir, & son visage en un moment fut couvert de larmes. Je ne vis point tranquillement sa douleur. Je me troublai, & comme si j'eusse pressenti le coup qui m'alloit fraper, une crainte mortelle vint glacer mes esprits. Madame, lui dis-je d'une voix presque éteinte, puis-je vous demander quels malheurs vous annonce ce billet? Tenez, Seigneur, me répondit tristement Séraphine, en me donnant la lettre; lisez vous-même ce que mon pere m'écrit. Helas, vous n'y êtes que trop intéressé.

A ces mots qui me firent frémir, je pris la lettre en tremblant, & j'y trouvai ces paroles: *Don Gaspard votre frere se battit hier au Pardo. Il reçut un coup d'épée dont il est mort aujourd'hui; & il a déclaré en mourant que le Cavalier qui l'a tué est fils du Baron de Steinbach, Officier de la Garde Allemande. Pour surcroît de malheur le meurtrier m'est échapé. Il a pris la fuite; mais en quelques lieux qu'il aille se cacher, je n'épargnerai rien pour le découvrir. Je vais écrire à quelques*

Gouverneurs

Gouverneurs qui ne manqueront pas de le faire arrêter, s'il paſſe par les Villes de leur Juriſdiction, & je vais par d'autres lettres achever de lui fermer tous les chemins. Le Comte de Polan.

Figurez-vous dans quel déſordre ce billet jetta tous mes ſens. Je demeurai quelques momens immobile & ſans avoir la force de parler. Dans mon accablement, j'enviſage ce que la mort de Don-Gaſpard a de cruel pour mon amour. J'entre tout-à-coup dans un vif déſeſpoir. Je me jettai aux pieds de Séraphine, & lui préſentant mon épée nue, Madame, lui dis-je, épargnez au Comte de Polan le ſoin de chercher un homme qui pourroit ſe dérober à ſes coups. Vengez vous-même votre frere. Immolez-lui ſon meurtrier de votre propre main. Frapez. Que ce même fer qui lui a ôté la vie devienne funeſte à ſon malheureux ennemi. Seigneur, me répondit Séraphine, un peu émue de mon action, j'aimois Don Gaſpard. Quoique vous l'ayez tué en brave homme, & qu'il ſe ſoit attiré lui-même ſon malheur, vous devez être perſuadé que j'entre dans le reſſentiment de mon pere.

Oui, Don Alphonse, je suis votre ennemie, & je ferai contre vous tout ce que le sang & l'amitié peuvent exiger de moi. Mais je n'abuserai point de votre mauvaise fortune ; elle a beau vous livrer à ma vengeance. Si l'honneur m'arme contre vous, il me défend aussi de me venger lâchement. Les droits de l'hospitalité doivent être inviolables, & je ne veux point payer d'un assassinat le service que vous m'avez rendu. Fuyez. Echapez, si vous pouvez, à nos poursuites & à la rigueur des loix, & sauvez votre tête du péril qui la menace.

Hé quoi, Madame, repris-je, vous pouvez vous-même vous venger, & vous vous en remettez à des loix qui tromperont peut-être votre ressentiment ! Ah ! percez plûtôt un misérable qui ne merite pas que vous l'épargniez. Non, Madame, ne gardez point avec moi un procedé si noble & si généreux. Sçavez-vous qui je suis ? Tout Madrid me croit fils du Baron de Steinbach, & je ne suis qu'un malheureux qu'il a élevé chez lui par pitié. J'ignore même quels sont les auteurs de ma naissance. N'importe, interrompit Séraphine avec précipitation, comme si mes dernieres paro-

les lui eussent fait une nouvelle peine, quand vous seriez le dernier des hommes, je ferai ce que l'honneur me prescrit. Hé bien, Madame, lui dis-je, puisque la mort d'un frere n'est pas capable de vous exciter à répandre mon sang, je veux irriter votre haine par un nouveau crime dont j'espére que vous n'excuserez pas l'audace. Je vous adore. Je n'ai pu voir vos charmes sans en être ébloui, & malgré l'obscurité de mon sort, j'avois formé l'espérance d'être à vous. J'étois assez amoureux, ou plutôt assez vain pour me flâter que le Ciel, qui peut-être me fait grace en me cachant mon origine, me la découvriroit un jour, & que je pourrois sans rougir vous aprendre mon nom. Après cet aveu, qui vous outrage, balancerez-vous encore à me punir?

Ce téméraire aveu, repliqua la Dame, m'offenseroit sans doute dans un autre tems; mais je le pardonne au trouble qui vous agite. D'ailleurs, dans la situation où je suis moi-même, je fais peu d'attention aux discours qui vous échapent. Encore une fois, Don Alphonse, ajoûta-t-elle en versant quelques larmes, partez, éloignez-vous d'u-

ne maiſon que vous rempliſſez de douleur ; chaque moment que vous y demeurez augmente mes peines. Je ne réſiſte plus : Madame, repartis-je en me relevant. Il faut m'éloigner de vous. Mais ne penſez pas que ſoigneux de conſerver une vie qui vous eſt odieuſe, j'aille chercher un aſyle où je puiſſe être en ſureté. Non, non, je me dévoue à votre reſſentiment. Je vais attendre avec impatience à Tolède le deſtin que vous me préparez, & me livrant à vos pourſuites, j'avancerai moi-même la fin de mes malheurs.

Je me retirai en achevant ces paroles. On me donna mon cheval & je me rendis à Toléde, où je demeurai huit jours, & où véritablement je pris ſi peu de ſoin de me cacher, que je ne ſçai comment je n'ai point été arrêté ; car je ne puis croire que le Comte de Polan, qui ne ſonge qu'à me fermer tous les paſſages, n'ait pas jugé que je pouvois paſſer par Tolede. Enfin je ſortis hier de cette ville, où il ſembloit que je m'ennuyaſſe d'être en liberté, & ſans tenir de route aſſurée, je ſuis venu juſqu'à cet hermitage, comme un homme qui n'auroit rien eu à craindre. Voilà, mon Pere,

ce qui m'occupe. Je vous prie de m'aider de vos conſeils.

CHAPITRE XI.

Quel homme c'étoit que le vieil Hermite, & comment Gil Blas s'aperçut qu'il étoit en pays de connoiſſance.

QUAND Don Alphonſe eut achevé le triſte récit de ſes malheurs, le vieil Hermite lui dit: Mon fils, vous avez eu bien de l'imprudence de demeurer ſi long-tems à Tolède. Je regarde d'un autre œil que vous tout ce que vous m'avez raconté, & votre amour pour Séraphine me paroît une pure folie. Croyez-moi, ne vous aveuglez point. Il faut oublier cette jeune Dame qui ne ſçauroit être à vous. Cedez de bonne grace aux obſtacles qui vous ſéparent d'elle, & vous livrez à votre étoile, qui, ſelon toutes les aparences, vous promet bien d'autres aventures. Vous trouverez ſans doute quelque jeune perſonne qui fera ſur vous la même impreſſion, & dont vous n'aurez pas tué le frere.

Il alloit ajoûter à cela beaucoup d'au-

tres choses, pour exhorter D. Alphonse à prendre patience, lorsque nous vîmes entrer dans l'hermitage un autre Hermite chargé d'une besace fort enflée. Il revenoit de faire une copieuse quête dans la ville de Cuença. Il paroissoit plus jeune que son compagnon, & il avoit une barbe rousse & fort épaisse. Soyez le bien venu, frere Antoine, lui dit le vieil Anachorette; quelles nouvelles aportez-vous de la Ville? D'assez mauvaises, répond le frere Rousseau, en lui mettant entre les mains un papier plié en forme de lettre; ce billet va vous en instruire. Le vieillard l'ouvrit; & après l'avoir lû avec toute l'attention qu'il méritoit, il s'écria: Dieu soit loué; puisque la méche est découverte, nous n'avons qu'à prendre notre parti. Changeons de style, poursuivit-il: Seigneur D. Alphonse, en adressant la parole au jeune Cavalier, vous voyez un homme en butte comme vous aux caprices de la fortune. On me mande de Cuença, qui est une ville à une lieue d'ici, qu'on m'a noirci dans l'esprit de la Justice, dont tous les supôts doivent dès demain se mettre en campagne pour venir dans cet hermitage s'assurer de ma personne. Mais ils ne trouveront point le liévre au gîte. Ce n'est pas la





premiere fois que je me suis vû dans de pareils embarras. Graces à Dieu, je m'en suis presque toujours tiré en homme d'esprit. Je vais me montrer sous une nouvelle forme ; car tel que vous me voyez, je ne suis rien moins qu'un Hermite & qu'un vieillard.

En parlant de cette maniere, il se dépouilla de la longue robe qu'il portoit, & l'on vit dessous un pourpoint de serge noire, avec des manches tailladées. Puis il ôta son bonnet, détacha un cordon qui tenoit sa barbe postiche, & prit tout-à-coup la figure d'un homme de vingt-huit à trente ans. Le frere Antoine, à son exemple, quitta son habit d'Hermite, se défit de la même maniére que son compagnon de sa barbe rousse, & tira d'un vieux coffre de bois à demi pourri une mechante soutanelle dont il se revêtit. Mais représentez-vous ma surprise, lorsque je reconnus dans le vieil Anachorette le Seigneur. D. Raphaël, & dans le frere Antoine, mon très-cher & très-fidèle valet Ambroise de Lamela. Vive Dieu, m'écriai-je aussi-tôt, je suis ici, à ce que je vois, en Pays de connoissance ! Cela est vrai, Seigneur Gil Blas, me dit Don Raphaël en riant, vous retrouvez deux de

vos amis, lorſque vous vous y attendiez le moins. Je conviens que vous avez quelque ſujet de vous plaindre de nous : mais oublions le paſſé, & rendons graces au Ciel qui nous raſſemble. Ambroiſe & moi nous vous offrons nos ſervices; ils ne ſont point à mépriſer. Ne nous croyez pas de méchantes gens. Nous n'attaquons, nous n'aſſaſſinons perſonne. Nous ne cherchons ſeulement qu'à vivre aux dépens d'autrui; & ſi voler eſt une action injuſte, la néceſſité en corrige l'injuſtice. Aſſociez-vous avec nous, & vous menerez une vie errante. C'eſt un genre de vie fort agréable quand on ſçait ſe conduire prudemment. Ce n'eſt pas que malgré toute notre prudence, l'enchaînement des cauſes ſecondes ne ſoit tel quelquefois qu'il nous arrive de mauvaiſes aventures. N'importe, nous en trouvons les bonnes meilleures. Nous ſommes accoutumés à la variété des tems, aux alternatives de la fortune.

Seigneur Cavalier, pourſuivit le faux Hermite, en parlant à Don Alphonſe, nous vous faiſons la même propoſition, & je ne crois pas que vous deviez la rejetter dans la ſituation où vous paroiſſez être; car ſans parler de l'affaire qui vous

oblige à vous cacher, vous n'avez pas ſans doute beaucoup d'argent. Non, vraiment, dit D. Alphonſe, & cela, je l'avoue, augmente mes chagrins. Hé bien, reprit D. Raphaël, ne nous quittez donc point. Vous ne ſçauriez mieux faire que de vous joindre à nous. Rien ne vous manquera, & nous rendrons inutiles toutes les recherches de vos ennemis. Nous connoiſſons preſque toute l'Eſpagne pour l'avoir parcourue. Nous ſçavons où ſont les bois, les montagnes, tous les endroits propres à ſervir d'aſyle contre les brutalités de la Juſtice. Don Alphonſe les remercia de leur bonne volonté; & ſe trouvant effectivement ſans argent, ſans reſſource, il ſe réſolut à les accompagner. Je m'y déterminai auſſi, parce que je ne voulus point quitter ce jeune homme pour qui je me ſentis naître beaucoup d'inclination.

Nous convinmes tous quatre d'aller enſemble, & de ne point nous ſéparer. Cela étant arrêté entre nous, il fut mis en délibération ſi nous partirions à l'heure même, ou ſi nous donnerions auparavant quelque atteinte à un outre plein d'un excellent vin, que le frere Antoine avoit aporté de la ville de Cuença le jour précédent; mais Raphaël, comme

celui qui avoit le plus d'expérience, représenta qu'il falloit avant toutes choses penser à notre sureté, qu'il étoit d'avis que nous marchassions toute la nuit pour gagner un bois fort épais qui étoit entre Villardesa & Almodabar: que nous ferions alte en cet endroit, où nous voyant sans inquiétude, nous passerions la journée à nous reposer. Cet avis fut aprouvé. Alors les faux Hermites firent deux paquets de toutes les hardes & provisions qu'ils avoient, & les mirent en équilibre sur le cheval de D. Alphonse. Cela se fit avec une extrême diligence. Aprés quoi nous nous éloignâmes de l'Hermitage, laissant en proye à la Justice les deux robes d'Hermite, avec la barbe blanche & la barbe rousse, deux grabats, une table, un mauvais coffre, deux vieilles chaises de paille, & l'image de saint Pacôme.

Nous marchâmes toute la nuit, & nous commencions à nous sentir fort fatigués, lorsqu'à la pointe du jour nous aperçumes le bois où tendoient nos pas. La vûe du Port donne une vigueur nouvelle aux Matelots lassés d'une longue navigation. Nous primes courage, & nous arrivâmes enfin au bout de notre carriére avant le lever du soleil. Nous nous enfonçâmes dans le plus épais du bois, & nous nous





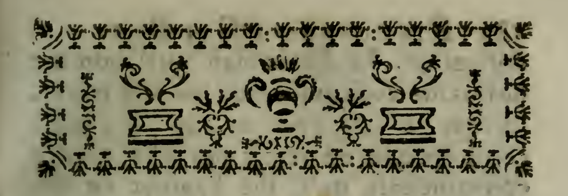
arrêtâmes dans un endroit fort agréable, ſur un gazon entouré de pluſieurs gros chênes, dont les branches entrelaſſées formoient une voûte que la chaleur du jour ne pouvoit percer. Nous débridâmes le cheval pour le laiſſer paître, après l'avoir déchargé. Nous nous aſsîmes. Nous tirâmes de la beſace du frere Antoine quelques groſſes piéces de pain, avec pluſieurs morceaux de viandes rôties, & nous nous mîmes à nous en eſcrimer comme à l'envi l'un de l'autre. Néanmoins quelque apetit que nous euſſions, nous ceſſions ſouvent de manger pour donner des accolades à l'outre, qui ne faiſoit que paſſer des bras de l'un entre les bras de l'autre.

Sur la fin du repas, Don Raphaël dit à D. Alphonſe: Seigneur Cavalier, après la confidence que vous m'avez faite, il eſt juſte que je vous raconte auſſi l'hiſtoire de ma vie avec la même ſincérité. Vous me ferez plaiſir, répondit le jeune homme; & à moi particuliérement, m'écriai-je; j'ai une extrême curioſité d'entendre vos aventures. Je ne doute pas qu'elles ne ſoient dignes d'être écoutées. Je vous en répons, repliqua Raphaël, & je prétens bien les écrire un jour. Ce ſera l'amuſement de ma vieilleſſe; car je ſuis encore

jeune, & je veux groſſir le volume. Mais nous ſommes fatigué, délaſſons-nous par quelques heures de ſommeil. Pendant que nous dormirons tous trois, Ambroiſe veillera de peur de ſurpriſe, & tantôt à ſon tour il dormira. Quoique nous ſoyons, ce me ſemble, ici fort en ſûreté, il eſt toujours bon de ſe tenir ſur ſes gardes. En achevant ces mots, il s'étendit ſur l'herbe. Don Alphonſe fit la même choſe. Je ſuivis leur exemple, & Lamela ſe mit en ſentinelle.

D. Alphonſe, au lieu de prendre quelque repos, s'occupa de ſes malheurs, & je ne pûs fermer l'œil. Pour D. Raphaël il s'endormit bien-tôt: mais il ſe réveilla une heure après, & nous voyant diſpoſés à l'écouter, il dit à Lamela: Mon ami Ambroiſe, tu peux préſentement goûter la douceur du ſommeil. Non, non, répondit Lamela, je n'ai point envie de dormir, & bien que je ſçache tous les événemens de votre vie, ils ſont ſi inſtructifs pour les perſonnes de notre profeſſion, que je ſerai bien aiſe de les entendre encore raconter. Auſſi-tôt Don Raphaël commença dans ces termes l'hiſtoire de ſa vie.

Fin du quatrieme Livre.

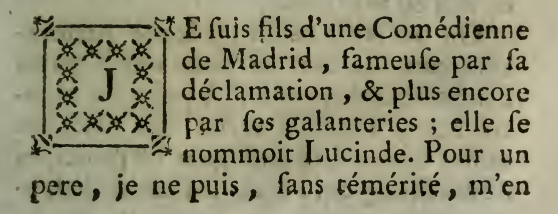


HISTOIRE DE GIL BLAS DE SANTILLANE.

LIVRE CINQUIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

Histoire de Don Raphaël.



JE suis fils d'une Comédienne de Madrid, fameuse par sa déclamation, & plus encore par ses galanteries ; elle se nommoit Lucinde. Pour un pere, je ne puis, sans témérité, m'en

donner un. Je dirois bien quel homme de qualité étoit amoureux de ma mere, lorſque je ſuis venu au monde ; mais cette époque ne ſeroit pas une preuve convaincante qu'il fût l'auteur de ma naiſſance. Une perſonne de la profeſſion de ma mere eſt ſi ſujette à caution, que dans le tems même qu'elle paroît le plus attachée à un Seigneur, elle lui donne preſque toujours quelque ſubſtitut pour ſon argent.

Rien n'eſt tel que de ſe mettre au deſſus de la médiſance. Lucinde, au lieu de me faire élever chez elle dans l'obſcurité, me prenoit ſans façon par la main, & me menoit au Théâtre fort honnêtement, ſans ſe ſoucier des diſcours qu'on tenoit ſur ſon compte, ni des ris malins que ma vue ne manquoit pas d'exciter. Enfin, je faiſois ſes délices, & j'étois careſſé de tous les hommes qui venoient au logis. On eût dit que le ſang parloit en eux en ma faveur.

On me laiſſa paſſer les douze premieres années de ma vie dans toutes ſortes d'amuſemens frivoles. A peine me montra-t-on à lire & à écrire. On s'attacha moins encore à m'enſeigner les principes de ma Religion. J'apris ſeulement à dan-

ſer, à chanter, & à jouer de la guitarre. C'eſt tout ce que je ſçavois faire, lorſque le Marquis de Leganez me demanda pour être auprès de ſon fils unique, qui avoit à peu près mon âge. Lucinde y conſentit volontiers; & ce fut alors que je commençai à m'occuper ſérieuſement. Le jeune Leganez n'étoit pas plus avancé que moi; ce petit Seigneur ne paroiſſoit pas né pour les ſciences. Il ne connoiſſoit preſque pas une lettre de ſon alphabet; bien qu'il eût un précepteur depuis quinze mois; ſes autres Maîtres n'en tiroient pas meilleur parti. Il pouſſoit à bout leur patience. Il eſt vrai qu'il ne leur étoit pas permis d'uſer de rigueur à ſon égard; ils avoient un ordre exprès de l'inſtruire ſans le tourmenter; & cet ordre joint à la mauvaiſe diſpoſition du ſujet, rendoit les leçons aſſez inutiles.

Mais le Précepteur, ainſi que vous l'allez voir, imagina un bel expédient pour intimider ce jeune Seigneur ſans aller contre ſa défenſe de ſon pere: il réſolut de me fouetter, quand le petit Leganez mériteroit d'être puni, & il ne manqua pas d'exécuter ſa réſolution. Je ne trouvai point l'expédient de mon goût. Je m'échapai & m'allai plaindre

à ma mere d'une traitement si injuste. Cependant quelque tendresse qu'elle se sentît pour moi, elle eut la force de résister à mes larmes ; & considérant que c'étoit un grand avantage pour son fils d'être chez le Marquis Leganez, elle m'y fit remener sur le champ. Me voilà donc livré au Précepteur. Comme il s'étoit aperçu que son invention avoit produit un bon effet, il continua de me fouetter à la place du petit Seigneur ; & pour faire plus d'impression sur lui, il m'étrilloit très-rudement. J'étois sûr de payer tous les jours pour le jeune Leganez. Je puis dire qu'il n'a pas apris une lettre de son alphabet qui ne m'aît coûté cent coups de fouet ; jugez à combien me revient son rudiment.

Le fouet n'étoit pas le seul désagrément que j'eusse à essuyer dans cette maison : comme tout le monde m'y connoissoit, les moindres domestiques, jusques aux marmitons, me reprochoient ma naissance. Cela me déplut à un point, que je m'enfuis un jour, après avoir trouvé moyen de me saisir de tout ce que le Précepteur avoit d'argent comptant. Ce qui pouvoit bien aller à cent cinquante ducats. Telle fut la vengeance

que je tirai des coups de fouet qu'il m'avoit donnés ſi injuſtement ; & je crois que je n'en pouvois prendre une plus affligeante pour lui. Je fis ce tour de main avec beaucoup de ſubtilité , quoique ce fût mon coup d'eſſai , & j'eus l'adreſſe de me dérober aux perquiſitions qu'on fit de moi pendant deux jours. Je ſortis de Madrid & me rendis à Tolède ſans voir perſonne à mes trouſſes.

J'entrois alors dans ma quinziéme année. Quel plaiſir à cet âge , d'être indépendant & maître de ſes volontés ! J'eus bientôt fait connoiſſance avec de jeunes gens qui me dégourdirent , & m'aidérent à manger mes ducats. Je m'aſſociai enſuite avec des Chevaliers de l'induſtrie , qui cultiverent ſi bien mes heureuſes diſpoſitions , que je devins en peu de tems un des plus forts de l'Ordre. Au bout de cinq années , l'envie de voyager me prit : je quittai mes Confreres ; & voulant commencer mes voyages par l'Eſtramadure , je gagnai Alcantara : mais avant que d'y arriver je trouvai une occaſion d'exercer mes talens , & je ne la laiſſai point échaper. Comme j'étois à pied , & de plus chargé d'un havreſac aſſez peſant , je m'arrêtois de

tems en tems pour me repofer fous les arbres qui m'offroient leur ombrage à quelques pas du grand chemin. Je rencontrai deux enfans de famille qui s'entretenoient avec gayeté fur l'herbe, en prenant le frais. Je les faluai très-civilement, & ce qui me parut ne leur pas déplaire, j'entrai dans leur converfation. Le plus vieux n'avoit pas quinze ans. Ils étoient tous deux bien ingénus : Seigneur Cavalier, me dit le plus jeune, nous fommes fils de deux riches Bourgeois de Plazencia. Nous avons une extrême envie de voir le Royaume de Portugal, & pour fatisfaire notre curiofité, nous avons pris chacun cent piftoles à nos parens. Bien que nous voyagions à pied, nous ne laifferons pas d'aller loin avec cet argent. Qu'en penfez-vous ? Si j'en avois autant, lui répondis-je, Dieu fçait où j'irois. Je voudrois parcourir les quatre parties du monde. Comment diable, deux cens piftoles ! c'eft une fomme immenfe ; vous n'en verrez jamais la fin. Si vous l'avez pour agréable, Meffieurs, ajoûtai-je, j'aurai l'honneur de vous accompagner jufqu'à la ville d'Almerin, où je vais recueillir la fucceffion d'un

oncle qui depuis vingt années ou environ s'étoit établi là.

Les jeunes Bourgeois me témoignérent que ma compagnie leur feroit plaisir. Ainsi, lorsque nous nous fumes tous trois un peu délassés, nous marchâmes vers Alcantara, où nous arrivâmes longtems avant la nuit. Nous allâmes loger à une bonne hôtellerie. Nous demandâmes une chambre; & on nous en donna une où il y avoit une armoire qui fermoit à clef. Nous ordonnâmes d'abord le souper, & pendant qu'on nous l'aprêtoit, je proposai à mes compagnons de voyage de nous promener dans la ville. Ils acceptérent la proposition. Nous serrâmes nos havresacs dans l'armoire, dont un des Bourgeois prit la clef, & nous sortîmes de l'hôtellerie. Nous allâmes visiter les Eglises, & dans le tems que nous étions dans la principale, je feignis tout-à-coup d'avoir une affaire importante: Messieurs, dis-je à mes camarades, je viens de me souvenir qu'une personne de Tolède m'a chargé de dire de sa part deux mots à un Marchand qui demeure auprès de cette Eglise. Attendez-moi, de grace, ici, je serai de retour dans un moment. A ces

mots, je m'éloignai d'eux. Je cours à l'hôtellerie ; je vole à l'armoire ; j'en force la ferrure, & fouillant dans les havresacs de mes jeunes Bourgeois, j'y trouve leurs pistoles. Les pauvres enfans! je ne leur en laissai pas seulement une pour payer leur gîte. Je les emportai toutes. Après cela je sortis promptement de la Ville, & pris la route de Merida, sans m'embarrasser de ce qu'ils deviendroient.

Cette aventure, dont je ne fis que rire, me mit en état de voyager avec agrément. Quoique jeune, je me sentois capable de me conduire prudemment. Je puis dire que j'étois bien avancé pour mon âge. Je résolus d'acheter une mule ; ce que je fis en effet au premier Bourg. Je convertis même mon havresac en valise, & je commençai à faire un peu plus l'homme d'importance. La troisiéme journée, je rencontrai un homme qui chantoit Vêpres à pleine tête sur le grand chemin. Je jugeai à son air que c'étoit un Chantre, & je lui dis : Courage, Seigneur Bachelier. Cela va le mieux du monde. Vous avez à ce que je vois, le cœur au métier. Seigneur, me répondit-il, je suis Chantre pour vous rendre mes

très-humbles services, & je suis bien aise de tenir ma voix en haleine.

Nous entrâmes de cette maniére en conversation. Je m'aperçus que j'étois avec un personnage des plus spirituels & des plus agréables; il avoit vingt-quatre ou vingt-cinq ans. Comme il étoit à pied, je n'allois que le petit pas pour avoir le plaisir de l'entretenir. Nous parlâmes entr'autres choses de Tolede. Je connois parfaitement cette ville, me dit le Chantre; j'y ai fait un assez long séjour. J'y ai même quelques amis. Hé, dans quel endroit, interrompis-je, demeuriez-vous à Toléde? Dans la rue neuve, répondit-il. J'y demeurois avec Don Vincent de Buena Garra, Don Mathias de Cordel, & deux ou trois autres honnêtes Cavaliers. Nous logions, nous mangions ensemble, nous passions fort bien le tems. Ces paroles me surprirent, car il faut observer que les Gentilhommes dont il me citoit les noms, étoient les aigrefins avec qui j'avois été faufilé à Tolède. Seigneur Chantre, m'écriai-je, ces Messieurs que vous venez de nommer sont de ma connoissance, & j'ai demeuré aussi avec eux dans la rue neuve. Je vous entends, reprit-il en

fouriant, c'eſt-à-dire que vous êtes entré dans la compagnie depuis trois ans que j'en ſuis ſorti. Je viens, lui repartis-je de quitter ces Seigneurs, parce que je me ſuis mis dans le goût des voyages. Je veux faire le tour de l'Eſpagne. J'en vaudrai mieux, quand j'aurai plus d'expérience. Sans doute, me dit-il, pour ſe perfectionner l'eſprit, il faut voyager. C'eſt auſſi pour cette raiſon que j'abandonnai Tolède, quoique j'y vécuſſe fort agréablement. Je rends graces au Ciel, pourſuivit-il, qui m'a fait rencontrer un Chevalier de mon ordre, lorſque j'y penſois le moins. Uniſſons-nous; voyageons enſemble; attentons ſur la bourſe du prochain; profitons de toutes les occaſions qui ſe preſenteront d'exercer notre ſçavoir faire.

Il me fit cette propoſition ſi franchement & de ſi bonne grace, que je l'acceptai. Il gagna tout-à-coup ma confiance en me donnant la ſienne. Nous nous ouvrîmes l'un à l'autre. Je lui contai mon hiſtoire, & il ne me déguiſa point ſes aventures. Il m'aprit qu'il venoit de Portalegre, d'où une fourberie déconcertée par un contre-tems l'avoit obligé de ſe ſauver avec précipitation &

ſous l'habillement que je lui voyois. Après qu'il m'eût fait une entiére confidence de ſes affaires, nous réſolumes d'aller tous deux à Mérida tenter la fortune d'y faire quelque bon coup, ſi nous pouvions, & d'en décamper auſſitôt pour nous rendre ailleurs. Dès ce moment, nos biens devinrent communs entre nous. Il vrai eſt vrai que Moralés, ainſi ſe nommoit mon compagnon, ne ſe trouvoit pas dans une ſituation fort aiſée. Tout ce qu'il poſſédoit ne conſiſtant qu'en cinq ou ſix ducats avec quelques hardes qu'il portoit dans un biſſac; mais ſi j'étois mieux que lui en argent comptant, il étoit en récompenſe plus conſommé que moi dans l'art de tromper les hommes. Nous montions ma mule alternativement, & nous arrivâmes de cette maniére à Mérida.

Nous nous arrêtâmes dans une hôtellerie du fauxbourg, où mon camarade tira de ſon biſſac un habit, dont il ne fut pas ſitôt revêtu, que nous allâmes faire un tour dans la Ville pour reconnoître le terrein, & voir s'il ne s'offriroit point quelque occaſion de travailler. Nous conſidérions fort attentivement tous les objets qui ſe préſentoient à nos regards.

Nous reſſemblions, comme auroit dit Homere, à deux milans qui cherchent des yeux dans la campagne des oiſeaux dont ils puiſſent faire leur proye. Nous attendions enfin que le hazard nous fournît quelque ſujet d'employer notre induſtrie, lorſque nous aperçûmes dans la rue un Cavalier à cheveux gris, qui avoit l'épée à la main, & qui ſe battoit contre trois hommes qui le pouſſoient vigoureuſement. L'inégalité de ce combat, me choqua, & comme je ſuis naturellement férailleur, je volai au ſecours du vieillard. Moralés, pour me montrer que je ne m'étois point aſſocié avec un lâche, ſuivit mon exemple. Nous chargeâmes les trois ennemis du Cavalier, & nous les obligeâmes à prendre la fuite.

Après leur retraite, le vieillard ſe répandit en diſcours reconnoiſſans. Nous ſommes ravis, lui dis-je, de nous être trouvés ici ſi à propos pour vous ſecourir ; mais que nous ſçachions du moins à qui nous avons eu le bonheur de rendre ſervice, & dites-nous, de grace, pourquoi ces trois hommes vouloient vous aſſaſſiner ? Meſſieurs, nous répondit-il, je vous ai trop d'obligation pour refuſer

refuser de satisfaire votre curiosité. Je m'apelle Jérôme de Moyadas, & je vis de mon bien dans cette Ville. L'un de ces assassins dont vous m'avez délivré est un amant de ma fille. Il me la fit demander en mariage ces jours passés, & comme il ne put obtenir mon aveu, il vient de me faire mettre l'épée à la main pour s'en venger. Hé, peut-on, repris-je, vous demander encore pour quelle raison vous n'avez point accordé votre fille à ce Cavalier ? Je vais vous l'aprendre, me dit-il. J'avois un frere Marchand dans cette Ville. Il se nommoit Augustin. Il y a deux mois qu'il étoit à Calatrava logé chez Juan Velez de la Menbrilla son Correspondant. Ils étoient tous deux amis intimes, & mon frere, pour fortifier encore davantage leur amitié, promit Florentine ma fille unique au fils de son Correspondant, ne doutant point qu'il n'eût assez de crédit sur moi pour m'obliger à dégager sa promesse. Comme en effet, mon frere étant de retour à Mérida, ne m'eût pas plûtôt parlé de ce mariage, que j'y consentis pour l'amour de lui. Il envoya le portrait de Florentine à Calatrava : mais, hélas ! il n'a pas eu la satisfaction d'a-

chever ſon ouvrage ; il eſt mort depuis trois ſemaines. En mourant il me conjura de ne diſpoſer de ma fille qu'en faveur du fils de ſon Correſpondant. Je le lui promis, & voilà pourquoi j'ai refuſé Florentine au Cavalier qui vient de m'attaquer, quoique ce ſoit un parti fort avantageux. Je ſuis eſclave de ma parole, & j'attens à tout moment le fils de Juan Velez de la Menbrilla pour en faire mon gendre, bien que je ne l'aye jamais vû, non plus que ſon pere. Je vous demande pardon, continua Jerôme de Moyadas, ſi je vous fais cette narration ; mais vous l'avez exigée de moi.

J'écoutai ce recit avec beaucoup d'attention, & m'arrêtant à une ſupercherie qui me vint tout-à-coup dans l'eſprit, j'affectai un grand étonnement, je levai les yeux au Ciel. Enſuite, me tournant vers le vieillard, je lui dis d'un ton pathétique : Ah, Seigneur de Moyadas, eſt-il poſſible qu'en arrivant à Mérida, je ſois aſſez heureux pour ſauver la vie à mon beau-pere ! Ces paroles cauſérent une étrange ſurpriſe au vieux bourgeois, & n'étonnérent pas moins Moralés, qui me fit connoître par

ſa contenance que je lui paroiſſois un grand fripon. Que m'aprenez-vous, me répondit le vieillard ? Quoi ! vous ſeriez le fils du Correſpondant de mon frere ? Oui, Seigneur Jérôme de Moyadas, lui repliquai-je en payant d'audace & en lui jettant les bras au cou, je ſuis le fortuné mortel à qui l'adorable Florentine eſt deſtinée. Mais avant que je vous témoigne la joie que j'ai d'entrer dans votre famille, permettez que je répande dans votre ſein les larmes que renouvelle ici le ſouvenir de votre frere Auguſtin. Je ſerois le plus ingrat de tous les hommes, ſi je n'étois vivement touché de la mort d'une perſonne à qui je dois le bonheur de ma vie. En achevant ces mots, j'embraſſai encore le bon homme Jérôme, & je paſſai enſuite la main ſur mes yeux, comme pour eſſuyer mes pleurs. Moralés qui comprit tout-d'un-coup l'avantage que nous pouvions tirer d'une pareille tromperie, ne manqua pas de me ſeconder. Il voulut paſſer pour mon valet, & il ſe mit à renchérir ſur le regret que je marquois de la mort du Seigneur Auguſtin. Monſieur Jérôme, s'écria-t-il, quelle perte vous avez faite en perdant votre

frere ! C'étoit un ſi honnête homme ! le Phénix du commerce, un Marchand déſintéreſſé, un Marchand de bonne foi, un Marchand, comme on n'en voit point.

Nous avions affaire à un homme ſimple & crédule ; bien loin d'avoir quelque ſoupçon de notre fourberie, il s'y prêta de lui-même. Hé, pourquoi, me dit-il, n'êtes-vous pas venu tout droit chez moi ? Il ne falloit point aller loger dans une hôtellerie. Dans les termes où nous en ſommes, on ne doit point faire de façons. Monſieur, lui dit Moralés en prenant la parole pour moi, mon Maître eſt un peu cérémonieux. Il a ce défaut là. Il me permettra de le lui reprocher. Ce n'eſt pas, ajoûta-t-il, qu'il ne ſoit excuſable en quelque maniére de n'avoir pas voulu paroître devant vous en l'état où il eſt. Nous avons été volés ſur la route. On nous a pris toutes nos hardes. Ce garçon, interrompis-je, vous dit la vérité, Seigneur de Moyadas. Ce malheur a été cauſe que je ne ſuis point allé deſcendre chez vous. Je n'oſois me preſenter ſous cet habit aux yeux d'une maîtreſſe qui ne m'a point encore vû, & j'attendois pour cela le retour-





d'un valet que j'ai envoyé à Calatrava. Cet accident, reprit le vieillard, ne devoit point vous empêcher de venir demeurer dans ma maiſon, & je prétens que vous y preniez tout à l'heure un logement.

En parlant de cette ſorte, il m'emmena chez lui ; mais avant que d'y arriver, nous nous entretînmes du prétendu vol qu'on m'avoit fait, & je témoignai que mon plus grand chagrin étoit d'avoir perdu avec mes hardes le portrait de Florentine. Le Bourgeois là-deſſus me dit en riant, qu'il falloit me conſoler de cette perte, & que l'original valoit mieux que la copie. En effet, dès que nous fûmes dans ſa maiſon, il appella ſa fille, qui n'avoit pas plus de ſeize ans, & qui pouvoit paſſer pour une perſonne accomplie. Vous voyez, me dit-il, la Dame que feu mon frere vous a promiſe. Ah ! Seigneur, m'écriai-je d'un air paſſionné, il n'eſt pas beſoin de me dire que c'eſt l'aimable Florentine qui s'offre à mes yeux. Ces traits charmans ſont gravés dans ma mémoire, & encore plus dans mon cœur. Si le portrait que j'ai perdu, & qui n'étoit qu'une foible ébauche de tant d'attraits, a pû m'em-

braſer de mille feux, jugez quels tranſports doivent m'agiter en ce moment. Ce diſcours eſt trop flâteur, me dit Florentine, & je ne ſuis point aſſez vaine pour m'imaginer que je le juſtifie. Continuez vos complimens, interrompit alors le pere. En même-tems, il me laiſſa ſeul avec ſa fille, & prenant Moralés en particulier : Mon ami, lui dit-il, les voleurs vous ont donc emporté toutes vos hardes, & ſans doute votre argent; car ils commencent toujours par-là. Oui, Monſieur, répondit mon camarade, une nombreuſe troupe de bandits eſt venue fondre ſur nous auprès de Caſtil-Blazo. Ils ne nous ont laiſſé que les habits que nous avons ſur le corps; mais nous recevrons inceſſamment des Lettres de Change, & nous allons nous remettre ſur pied.

En attendant vos Lettres de Change, repliqua le vieillard, en tirant de ſa poche une bourſe, voici cent piſtoles dont vous pouvez diſpoſer. Oh, Monſieur, s'écria Moralés, mon Maître ne voudra point les accepter! Vous ne le connoiſſez pas. Tudieu! c'eſt un homme délicat ſur cette matiére. Ce n'eſt point un de ces enfans de famille qui ſont prêts à

prendre de toutes mains. Il n'aime pas à s'endetter, tout jeune qu'il est. Il demanderoit plutôt l'aumône que d'emprunter un maravedi. Tant-mieux, dit le Bourgeois, je l'en estime davantage. Je ne puis souffrir que l'on contracte des dettes. Je pardonne cela aux personnes de qualité, parce que c'est une chose dont ils sont en possession. Je ne veux pas, ajouta-t-il contraindre ton Maître; & si c'est lui faire de la peine que de lui offrir de l'argent, il n'en faut plus parler. En disant ces paroles, il voulut remettre la bourse dans sa poche : mais mon Compagnon lui retint le bras : Attendez, Seigneur de Moyadas, lui dit-il, quelque aversion que mon Maître ait pour les emprunts, je ne desespére pas de lui faire agréer vos cent pistoles. Il n'y a que maniére de s'y prendre avec lui. Après tout, ce n'est que des étrangers qu'il n'aime point à emprunter. Il n'est pas si façonnier avec sa famille. Il demande même fort bien à son pere tout l'argent dont il a besoin. Ce garçon, comme vous voyez, sçait distinguer les personnes, & il doit vous regarder, Monsieur, comme un second pere.

Moralés par de semblables discours

s'empara de la bourſe du vieillard, qui vint nous rejoindre, & qui nous trouva ſa fille & moi engagés dans les complimens. Il rompit notre entretien ; il apprit à Florentine l'obligation qu'il m'avoit ; & ſur cela il me tint des propos qui me firent connoître combien il en étoit reconnoiſſant. Je profitai d'une ſi favorable diſpoſition. Je dis au Bourgeois, que la plus touchante marque de reconnoiſſance qu'il pût me donner, étoit de hâter mon mariage avec ſa fille. Il céda de bonne grace à mon impatience. Il m'aſſura que dans trois jours, au plus tard, je ſerois l'époux de Florentine. Il ajoûta même qu'au lieu de ſix mille ducats qu'il avoit promis pour ſa dot, il en donneroit dix mille, pour me témoigner juſqu'à quel point il étoit pénétré du ſervice que je lui avois rendu.

Nous étions donc Moralés & moi chez le bon homme Jérôme de Moyadas bien traités, & dans l'agréable attente de toucher dix mille ducats, avec quoi nous nous propoſions de nous éloigner promptement de Mérida. Une crainte pourtant troubloit notre joye ; nous apréhendions qu'avant trois jours, le véritable fils de Juan Velez de la Menbrilla

ne vînt traverser notre bonheur, ou plutôt le détruire en paroissant tout-à-coup. Cette crainte n'étoit pas mal fondée. Dès le lendemain, une espéce de Paysan chargé d'une valise arriva chez le pere de Florentine. Je ne m'y trouvai point alors ; mais mon camarade y étoit. Seigneur, dit le Paysan au vieillard, j'apartiens au Cavalier de Calatrava, qui doit être votre gendre, au Seigneur Pedro de la Menbrilla. Nous venons tous deux d'arriver dans cette Ville. Il sera ici dans un instant. J'ai pris les devans pour vous en avertir. A peine eut-il achevé ces mots que son Maître parut, ce qui surprit fort le vieillard, & déconcerta un peu Moralés.

Le jeune Pedro étoit un garçon des mieux faits. Il adressa la parole au pere de Florentine, mais le bon homme ne lui donna pas le tems de finir son discours ; & se tournant vers mon compagnon, il lui demanda ce que cela signifioit. Alors Moralés qui ne cédoit en effronterie à personne du monde, prit un air d'assurance, & dit au vieillard : Monsieur, ces deux hommes que vous voyez sont de la troupe des voleurs qui nous ont dé-

troussés sur le grand chemin. Je les reconnois, & particuliérement celui qui a l'audace de se dire fils du Seigneur Juan Velez de la Menbrilla. Le vieux Bourgeois, sans hésiter, crut Moralés; & persuadé que les nouveaux venus étoient des fripons, il leur dit : Messieurs, vous arrivez trop tard. On vous a prévenus. Pedro de la Menbrilla est chez moi depuis hier. Prenez garde à ce que vous dites, lui répondit le jeune homme de Calatrava. On vous trompe. Vous avez dans votre maison un imposteur. Sçachez que Juan Velez de la Menbrilla n'a point d'autre fils que moi. A d'autres, repliqua le vieillard : je n'ignore pas qui vous êtes. Ne remettez-vous pas ce garçon, & ne vous ressouvenez-vous plus de son maître que vous avez volé sur le chemin de Calatrava ? Comment volé, repartit Pedro ! Ah, si je n'étois pas chez vous, je couperois les oreilles à ce fourbe qui a l'insolence de me traiter de voleur. Qu'il rende graces à votre presence qui retient ma colére. Seigneur, poursuivit-il, je vous le répete, on vous trompe. Je suis le jeune homme à qui votre frere Augustin a promis votre fille. Voulez-vous que je vous

montre toutes les lettres qu'il a écrites à mon pere au ſujet de ce mariage ? En croirez-vous le portrait de Florentine, qu'il m'envoya quelque-tems avant ſa mort ?

Non, interrompit le vieux Bourgeois, le portrait ne me perſuadera pas plus que les lettres. Je ſçai bien de quelle maniére il eſt tombé entre vos mains, & je vous conſeille charitablement de ſortir au plutôt de Mérida, de peur d'éprouver le châtiment que méritent vos ſemblables. C'en eſt trop, interrompit à ſon tour le jeune Cavalier, je ne ſouffrirai point qu'on me vole impunément mon nom, ni qu'on me faſſe paſſer pour un brigand. Je connois quelques perſonnes dans cette Ville. Je vais les chercher, & je reviendrai avec eux confondre l'impoſture qui vous prévient contre moi. A ces mots, il ſe retira ſuivi de ſon valet, & Moralés demeura triomphant. Cette aventure même fut cauſe que Jérôme de Moyadas réſolut de me faire épouſer ſa fille dès ce jour-là, & ſur le champ il alla donner les ordres néceſſaires pour conſommer cet ouvrage.

Quoique mon camarade fût bien aiſe

de voir le pere de Florentine dans des dispositions si favorables pour nous. Il n'étoit pas sans inquiétude. Il craignoit la suite des démarches qu'il jugeoit bien que Pedro ne manqueroit pas de faire, & il m'attendoit avec impatience pour m'informer de ce qui se passoit. Je le trouvai plongé dans une profonde rêverie. Qu'y a-t-il mon ami, lui dis-je ! tu me parois bien occupé. Ce n'est pas sans raison, me répondit-il. En même-tems il me mit au fait. Tu vois, ajoûta-t-il ensuite, si j'ai tort de rêver. C'est toi, téméraire, qui nous a jettés dans cet embarras. L'entreprise, je l'avoue, étoit brillante, & t'auroit comblé de gloire, si elle eût réussi; mais selon toutes les aparences, elle finira mal, & je serois d'avis, pour prévenir les éclaircissemens, que nous prissions la fuite avec la plume que nous avons tiré de l'aîle du bon homme.

Monsieur Moralés, repris-je à ce discours, n'allons pas si vîte, vous cédez bien promptement aux difficultés. Vous ne faites guere d'honneur à Don Mathias de Cordel, ni aux autres Cavaliers avec qui vous avez demeuré à Tolede. Quand on a fait son aprentissage

ſous de ſi grands maîtres, on ne doit pas ſi facilement s'alarmer. Pour moi, qui veux marcher ſur les traces de ces Héros, & prouver que j'en ſuis un digne éleve, je me roidis contre l'obſtacle qui vous épouvante, & je me fais fort de le lever. Si vous en venez à bout, me dit mon compagnon, je vous mettrai au-deſſus de tous les grands hommes de Plutarque.

Comme Moralés achevoit de parler, Jerôme de Moyadas entra. Je viens, me dit-il, de tout diſpoſer pour votre mariage. Vous ſerez mon Gendre dès ce ſoir. Votre valet, ajoûta-t-il, doit vous avoir conté ce qui vient d'arriver. Que dites-vous de l'effronterie du fripon qui m'a voulu perſuader qu'il étoit fils du Correſpondant de mon frere? Moralés étoit bien en peine de ſçavoir comment je me tirerois de ce mauvais pas; & il ne fut pas peu ſurpris de m'entendre, lorſque regardant triſtement Moyadas, je répondis d'un air ingénu à ce Bourgeois: Seigneur, il ne tiendroit qu'à moi de vous entretenir dans votre erreur & d'en profiter; mais je ſens que je ne ſuis pas né pour ſoutenir un menſonge. Il faut vous faire un aveu ſincére. Je ne ſuis

point fils de Juan Velez de la Menbrilla. Qu'entens-je, interrompit le vieillard avec autant de précipitation que de ſurpriſe. Hé quoi, vous n'êtes pas le jeune homme à qui mon frere ..... De grace, Seigneur, interrompis-je auſſi, puiſque j'ai commencé un récit fidèle & ſincére, daignez m'écouter juſqu'au bout. Il y a huit jours que j'aime votre fille, & que l'amour m'arrête à Mérida. Hier, après vous avoir ſecouru, je me préparois à vous la demander en mariage; mais vous me fermâtes la bouche, en m'aprenant que vous la deſtiniez à un autre. Vous me dites que votre frere en mourant vous conjura de la donner à Pedro de la Menbrilla; que vous le lui promites, & qu'enfin vous étiez eſclave de votre parole. Ce diſcours, je l'avoue, m'accabla, & mon amour réduit au deſeſpoir m'inſpira le ſtratagême dont je me ſuis ſervi. Je vous dirai pourtant que je me le ſuis ſecrettement reproché; mais j'ai crû que vous me le pardonneriez, quand je vous le découvrirois, & quand vous ſçauriez que je ſuis un Prince Italien qui voyage *incognito*. Mon pere eſt ſouverain de certaines vallées qui ſont entre les Suiſ-

ſes, le Milanois & la Savoye. Je m'imaginois même que vous ſeriez agréablement ſurpris, lorſque je vous révélerois ma naiſſance, & je me faiſois un plaiſir d'époux délicat, & charmé de la déclarer à Florentine, après l'avoir épouſée. Le Ciel, pourſuivis-je, en changeant de ton, n'a pas voulu permettre que j'euſſe tant de joye. Pedro de la Menbrilla paroît. Il faut lui reſtituer ſon nom, quelque choſe qu'il m'en coûte à le lui rendre. Votre promeſſe vous engage à le choiſir pour votre gendre. Je ne puis qu'en gémir. Je ne puis m'en plaindre. Vous devez me le préférer, ſans avoir égard à mon rang, ſans avoir pitié de la ſituation cruelle où vous m'allez réduire. Je ne vous repreſenterai point que votre frere n'étoit que l'oncle de votre fille; que vous en êtes le pere, & qu'il ſeroit plus juſte de vous acquitter envers moi de l'obligation que vous m'avez, que de vous piquer de l'honneur de tenir une parole qui ne vous lie que foiblement.

Oui, ſans doute, cela eſt bien plus juſte, s'écria Jerôme de Moyadas. Auſſi je ne prétens point balancer entre vous & Pedro de la Menbrilla. Si mon frere Au-

guſtin vivoit encore, il ne trouveroit pas mauvais que je donnaſſe la préférence à un homme qui m'a ſauvé la vie, & qui plus eſt à un Prince qui ne dédaigne pas mon alliance, & veut bien deſcendre juſqu'à moi. Il faudroit que je fuſſe ennemi de mon bonheur, & que j'euſſe entiérement perdu l'eſprit, ſi je ne vous donnois pas ma fille, & ſi je ne preſſois pas même un mariage ſi avantageux pour elle. Seigneur, repris-je, n'agiſſez point par impétuoſité. Ne faites rien qu'après une mûre délibération. Ne conſultez que vos ſeuls intérêts, & malgré la nobleſſe de mon ſang..... Vous vous moquez de moi, interrompit-il, dois-je héſiter un moment? Non, mon Prince; & je vous ſuplie de vouloir bien dès ce ſoir honorer de votre main l'heureuſe Florentine. Hé bien, lui dis-je, ſoit. Allez vous-même lui porter cette nouvelle, & l'inſtruire de ſon deſtin glorieux.

Tandis que le bon Bourgeois s'empreſſoit d'aller dire à ſa fille qu'elle avoit fait la conquête d'un Prince, Moralés qui avoit entendu toute la converſation, ſe mit à genoux devant moi, & me dit: Monſieur

Monſieur le Prince Italien, fils du ſouverain des valées qui ſont entre les Suiſſes, le Milanois & la Savoye, ſouffrez que je me jette aux pieds de votre Alteſſe, pour lui témoigner le raviſſement où je ſuis. Foi de fripon, je vous regarde comme un prodige. Je me croyois le premier homme du monde; mais franchement je mets pavillon bas devant vous, quoique vous ayez moins d'expérience que moi. Tu n'as donc plus, lui dis-je, d'inquiétude? Oh, pour cela, non, répondit-il. Je ne crains plus le Seigneur Pedro. Qu'il viene preſentement ici tant qu'il lui plaira. Nous voilà, Moralés & moi fermes ſur nos étriers. Nous commençâmes à regler la route que nous prendrions avec la dot ſur laquelle nous comptions ſi bien que ſi nous l'euſſions déjà touchée, nous n'aurions pas crû être plus ſûrs de l'avoir. Nous ne la tenions pas toutesfois encore; & le dénouement de l'aventure ne répondit pas à notre confiance.

Nous vîmes bientôt revenir le jeune homme de Calatrava; il étoit accompagné de deux Bourgeois & d'un Alguazil, auſſi reſpectable par ſa mouſtache & ſa mine brune, que par ſa Charge. Le pere

de Florentine étoit avec nous. Seigneur de Moyadas, lui dit Pedro, voici trois honnêtes gens que je vous améne. Ils me connoiſſent, & peuvent vous dire qui je ſuis. Oui, certes, s'écria l'Alguazil, je puis le dire. Je le certifie à tous ceux qu'il apartiendra; je vous connois: Vous vous appellez Pedro, & vous êtes fils unique de Juan Velez de la Menbrilla. Quiconque oſe ſoutenir le contraire, eſt un impoſteur. Je vous crois, Monſieur l'Alguazil, dit alors le bon homme Jerôme de Moyadas. Votre témoignage eſt ſacré pour moi, auſſi-bien que celui des Seigneurs Marchands qui ſont avec vous. Je ſuis pleinement convaincu que le jeune Cavalier qui vous a conduit ici eſt le fils unique du Correſpondant de mon frere: Mais que m'importe, je ne ſuis plus dans la réſolution de lui donner ma fille. J'ai changé de ſentiment.

Oh, c'eſt une autre affaire, dit l'Alguazil. Je ne viens dans votre maiſon que pour vous aſſurer que ce jeune homme m'eſt connu. Vous êtes certainement maître de votre fille, & l'on ne ſçauroit vous contraindre à la marier malgré vous. Je ne prétends pas non plus, interrompit Pedro, faire violence aux

volontés du Seigneur de Moyadas, qui peut diſpoſer de ſa fille comme bon lui ſemblera ; mais il me permettra de lui demander pourquoi il a changé de ſentiment, A-t-il quelque ſujet de ſe plaindre de moi ? Ah ! du moins qu'en perdant la douce eſpérance d'être ſon gendre, j'aprenne que je ne l'ai point perdue par ma faute. Je ne me plains pas de vous, répondit le bon vieillard ; je vous le dirai même, c'eſt à regret que je me vois dans la néceſſité de vous manquer de parole, & je vous conjure de me le pardonner. Je ſuis perſuadé que vous êtes trop généreux pour me ſçavoir mauvais gré de vous préférer un Rival qui m'a ſauvé la vie. Vous le voyez, pourſuivit-il, en me montrant, c'eſt ce Seigneur qui m'a tiré d'un grand péril ; & pour m'excuſer encore mieux auprès de vous, je vous aprens que c'eſt un Prince Italien, qui malgré l'inégalité de nos conditions, veut bien épouſer Florentine dont il eſt devenu amoureux.

A ces derniéres paroles, Pedro demeura muet & confus. Les deux Marchands ouvrirent de grands yeux, & parurent fort ſurpris : mais l'Alguazil accoutumé à regarder les choſes du mau-

vais côté, ſoupçonna cette merveilleuſe aventure d'être une fourberie où il y avoit à gagner pour lui. Il m'enviſagea fort attentivement; & comme mes traits qui lui étoient inconnus, mettoient en défaut ſa bonne volonté, il examina mon camarade avec la même attention. Malheureuſement pour mon Alteſſe, il reconnut Moralés; & ſe reſſouvenant de l'avoir vû dans les Priſons de Ciudad-Real: Ah! ah! s'écria-t-il, voici une de mes pratiques. Je remets ce Gentilhomme, & je vous le donne pour un des plus parfaits fripons qui ſoient dans les Royaumes & Principautés d'Eſpagne. Allons bride en mains, Monſieur l'Alguazil, dit Jérôme de Moyadas; ce garçon dont vous nous faites un ſi mauvais portrait eſt un domeſtique du Prince. Fort bien, répartit l'Alguazil. Je n'en veux pas davantage pour ſçavoir à quoi m'en tenir. Je juge du Maître par le valet. Je ne doute pas que ces galans ne ſoient deux fourbes qui s'accordent pour vous tromper. Je me connois en pareil gibier; & pour vous faire voir que ces drôles ſont des Aventuriers, je vais les mener en priſon tout-à-l'heure. Je prétens leur ménager un tête-à-tête

avec Monſieur le Corrégidor, après quoi ils ſentiront que tous les coups de fouet n'ont point encore été donnés. Halte-là, Monſieur l'Officier, reprit le vieillard. Ne pouſſons pas l'affaire ſi loin. Vous ne craignez pas vous autres Meſſieurs de faire de la peine à un honnête homme. Ce valet ne ſçauroit-il être un fourbe, ſans que ſon Maître le ſoit? Eſt-il nouveau de voir des fripons au ſervice des Princes? Vous moquez-vous avec vos Princes, interrompit l'Alguazil? Ce jeune homme eſt un intrigant, ſur ma parole, & je l'arrête *de par le Roi*, de même que ſon camarade. J'ai vingt Archers à la porte qui les traîneront à la priſon, s'ils ne s'y laiſſent pas conduire de bonne grace. Allons, mon Prince, me dit-il enſuite, marchons.

Je fus étourdi de ces paroles, ainſi que Moralés, & notre trouble nous rendit ſuſpects à Jérôme de Moyadas, ou plutôt nous perdit dans ſon eſprit. Il jugea bien que nous l'avions voulu tromper. Il prit pourtant dans cette occaſion le parti que devoit prendre un galant homme: Monſieur l'Officier, dit-il à l'Alguazil, vos ſoupçons peuvent

être faux ; peut-être auſſi ne ſont-ils que trop véritables. Quoiqu'il en ſoit, n'aprofondiſſons point cela. Que ces deux jeunes Cavaliers ſortent & ſe retirent où ils voudront. Ne vous opoſez point, je vous prie, à leur retraite. C'eſt une grace que je vous demande pour m'acquitter envers eux de l'obligation que je leur ai. Si je faiſois ce que je dois, répondit l'Alguazil, j'empriſonnerois ces Meſſieurs, ſans avoir égard à vos priéres ; mais je veux bien relâcher de mon devoir pour l'amour de vous, à condition que dès ce moment ils ſortiront de cette Ville ; car ſi je les rencontre demain, vive Dieu, ils verront ce qui leur arrivera.

Lorſque nous entendîmes dire, Moralés & moi, qu'on nous laiſſoit libres, nous nous remîmes un peu. Nous voulûmes parler avec fermeté, & ſoutenir que nous étions des perſonnes d'honneur ; mais l'Alguazil nous regarda de travers, & nous impoſa ſilence. Je ne ſçai pourquoi ces gens-là ont un aſcendant ſur nous. Il fallut donc abandonner Florentine & la dot à Pedro de la Menbrilla, qui ſans doute devint gendre de Jerôme de Moyadas. Je me re-

tirai avec mon camarade. Nous prîmes le chemin de Truxillo, avec la consolation d'avoir du moins gagné cent pistoles à cette aventure. Une heure avant la nuit, nous passâmes par un petit village, résolus d'aller coucher plus loin. Nous aperçûmes une hôtellerie d'assez belle aparence pour ce lieu-là. L'hôte & l'hôtesse étoient à la porte assis sur de longues pierres. L'hôte, grand homme sec & déja suranné, racloit une mauvaise guitarre pour divertir sa femme, qui paroissoit l'écouter avec plaisir. Messieurs, nous cria l'hôte, lorsqu'il vit que nous ne nous arrêtions point, je vous conseille de faire halte en cet endroit. Il y a trois mortelles lieues d'ici au premier village que vous trouverez, & vous n'y serez pas si bien que dans celui-ci, je vous en avertis. Croyez-moi, entrez dans ma maison. Je vous y ferai bonne chere & à juste prix. Nous nous laissâmes persuader. Nous nous aprochâmes de l'hôte & de l'hôtesse; nous les saluâmes, & nous étant assis auprès d'eux, nous commençâmes à nous entretenir tous quatre de choses indifférentes. L'hôte se disoit Officier de la sainte Hermandad, & l'hôtesse étoit une grosse

réjouie qui avoit l'air de ſçavoir bien vendre ſes denrées.

Notre converſation fut interrompue par l'arrivée de douze à quinze Cavaliers montés les uns ſur des mules, les autres ſur des chevaux, & ſuivis d'une trentaine de mulets chargés de balots. Ah, que de Princes, s'écria l'hôte à la vue de tant de monde! où pourrai-je les loger tous? Dans un inſtant le village ſe trouva rempli d'hommes & d'animaux. Il y avoit par bonheur auprès de l'hôtellerie une vaſte grange où l'on mit les mulets & les balots. Les mules & les chevaux des Cavaliers furent placès dans d'autres endroits. Pour les hommes, ils ſongérent moins à chercher des lits, qu'à ſe faire aprêter un bon repas. L'hôte & l'hôteſſe, & une jeune ſervante qu'ils avoient, ne s'y épargnérent point. Ils firent main baſſe ſur toute la volaille de leur baſſe cour. Cela joint à quelques civés de lapins & de matoux, & à une copieuſe ſoupe aux choux faite avec du mouton, il y en eût pour tout l'équipage.

Nous regardions Moralés & moi ces Cavaliers, qui de tems en tems nous enviſageoient auſſi. Enfin, nous liâmes

liâmes converſation, & nous leur dîmes que, s'ils le vouloient bien, nous ſouperions avec eux. Ils nous témoignérent que cela leur feroit plaiſir. Nous voilà donc tous à table enſemble. Il y en avoit un parmi eux qui ordonnoit, & pour qui les autres, quoique d'ailleurs ils en uſaſſent aſſez familiérement avec lui, ne laiſſoient pas de marquer des déférences. Il eſt vrai que celui-là tenoit le haut bout. Il parloit d'un ton de voix élevé. Il contrediſoit même quelquefois d'un air cavalier les autres, qui bien loin de lui rendre la pareille ſembloient reſpecter ſes opinions. L'entretien tomba par hazard ſur l'Andalouſie, & comme Moralés s'aviſa de louer Séville, l'homme dont je viens de parler lui dit: Seigneur Cavalier, vous faites l'éloge de la Ville où j'ai pris naiſſance, ou du moins je ſuis né aux environs, puiſque le bourg de Mayrena m'a vû naître. Je vous dirai la même choſe, lui répondit mon compagnon. Je ſuis auſſi de Mayrena, & il n'eſt pas poſſible que je ne connoiſſe point vos parens, moi qui connois depuis l'Alcade, juſqu'aux dernieres perſonnes du Bourg. De qui êtes-vous fils? D'un honnête Notaire, re-

partit le Cavalier, de Martin Moralés. De Martin Moralés! s'écria mon camarade avec autant de joye que de ſurpriſe: Par ma foi, l'aventure eſt fort ſinguliere! vous êtes donc mon frere aîné Manuel Moralés? Juſtement, dit l'autre, & vous êtes apparemment vous, mon petit frere Luis, que je laiſſai au berceau quand j'abandonnai la maiſon parternelle? Vous m'avez nommé, répondit mon camarade. A ces mots, ils ſe levérent de table tous deux, & s'embraſſérent à pluſieurs repriſes. Enſuite le Seigneur Manuel dit à la compagnie: Meſſieurs, cet événement eſt tout-à-fait merveilleux! le hazard veut que je rencontre & reconnoiſſe un frere que je n'ai point vû depuis plus de vingt années pour le moins. Permettez que je vous le préſente. Alors tous les Cavaliers, qui par bienſéance ſe tenoient debout, ſaluérent le cadet Moralés, & l'accablérent d'embraſſades. Après cela, on ſe remit à table, l'on y demeura toute la nuit. On ne ſe coucha point. Les deux freres s'aſſirent l'un auprès de l'autre, & s'entretinrent tous bas de leur famille, pendant que les autres convives buvoient & ſe réjouiſſoient.

Luis eut une longue converſation avec Manuel, & me prenant enſuite en particulier, il me dit : Tous ces Cavaliers ſont des domeſtiques du Comte de Montanos, que le Roi a nommé depuis peu à la Viceroyauté de Mayorque. Ils conduiſent l'équipage du Viceroi à Alicante, où ils doivent s'embarquer. Mon frere, qui eſt devenu Intendant de ce Seigneur, m'a propoſé de m'emmener avec lui, & ſur la répugnance que je lui ai témoigné que j'avois à vous quitter, il m'a dit que ſi vous voulez être du voyage, il vous fera donner un bon emploi. Cher ami, pourſuivit-il, je te conſeille de ne pas dédaigner ce parti. Allons enſemble à l'Iſle de Mayorque. Si nous y avons de l'agrément, nous y reſterons ; & ſi nous ne nous y plaiſons point, nous reviendrons en Eſpagne.

J'acceptai volontiers la propoſition. Nous nous joignîmes le jeune Moralés & moi aux Officiers du Comte, & nous partîmes avec eux de l'hôtellerie avant le lever de l'aurore. Nous nous rendimes à grandes journées à la Ville d'Alicante, où j'achetai une guitarre, & me fis faire un habit fort propre avant l'embarque-

ment. Je ne pensois plus à rien qu'à l'Isle de Mayorque, & Luis Moralés étoit dans la même disposition. Il sembloit que nous eussions renoncé aux friponneries. Il faut dire la vérité ; nous voulions passer pour honnêtes gens parmi les Cavaliers avec qui nous étions, & cela tenoit nos génies en respect. Enfin, nous nous embarquâmes gayement, & nous nous flâtions d'être bien-tôt à Mayorque ; mais à peine fumes-nous hors du Golfe d'Alicante, qu'il survint une bourasque effroyable. J'aurois dans cet endroit de mon recit une occasion de vous faire une belle description de tempête, de peindre l'air tout en feu, de faire gronder la foudre, sifler les vents, soulever les flots, *& cætera*. Mais laissant à part toutes ces fleurs de Rhétorique, je vous dirai que l'orage fut violent & nous obligea de relâcher à la pointe de l'Isle de la Cabrera. C'est une Isle deserte, où il y a un petit Fort, qui étoit alors gardé par cinq ou six soldats, & par un Officier qui nous reçut fort honnêtement.

Comme il nous falloit passer là plusieurs jours à raccommoder nos voiles & nos cordages, nous cherchâmes di-

verſes ſortes d'amuſemens pour éviter l'ennui. Chacun ſuivoit ſes inclinations ; les uns jouoient à la prime, les autres s'amuſoient autrement, & moi j'allois me promener dans l'Iſle avec ceux de nos Cavaliers qui aimoient la promenade, c'étoit là mon plaiſir. Nous ſautions de rocher en rocher, car le terrain eſt inégal, plein de pierres par-tout, & l'on y voit fort peu de terre. Un jour, tandis que nous conſidérions ces lieux ſecs & arides, & que nous admirions le caprice de la nature qui ſe montre féconde & ſtérile où il lui plaît, notre odorat fut ſaiſi tout à coup d'une ſenteur agréable. Nous nous tournâmes auſſi-tôt du côté de l'Orient, d'où venoit cette odeur, & nous aperçumes avec étonnement entre les rochers un grand rond de verdure de chevrefeuilles plus beaux & plus odorans que ceux même qui croiſſent dans l'Andalouſie. Nous nous aprochâmes volontiers de ces arbriſſeaux charmans qui parfumoient l'air aux environs ; & il ſe trouva qu'ils bordoient l'entrée d'une caverne très-profonde. Cette caverne étoit large & peu ſombre. Nous deſcendîmes au fond en tournant par des degrés de pierres dont les extrémités étoient pa-

rées de fleurs, & qui formoient naturellement un escalier en limaçon. Lorsque nous fumes en bas, nous vîmes serpenter sur un sable plus jaune que l'or plusieurs petits ruisseaux qui tiroient de leur source des gouttes d'eau que les rochers distilloient sans cesse en dedans, & qui se perdoient sous la terre. L'eau nous parut si belle, que nous en voulûmes boire, & nous la trouvâmes si fraîche, que nous résolumes de revenir le jour suivant dans cet endroit, & d'y apporter quelques bouteilles de vin, persuadés qu'on ne les boiroit point là sans plaisir.

Nous ne quittâmes qu'à regret un lieu si agréable, & lorsque nous fûmes de retour au Fort, nous ne manquâmes pas de vanter à nos camarades une si belle découverte; mais le Commandant de la Forteresse nous dit qu'il nous avertissoit en ami de ne plus aller à la caverne dont nous étions si charmés. Hé, pourquoi cela, lui dis-je? y a-t-il quelque chose à craindre? Sans doute, me répondit-il. Les Corsaires d'Alger & de Tripoli descendent quelquefois dans cette Isle, & viennent faire provision d'eau à cette fontaine. Ils y surprirent un jour deux

soldats de ma garnison qu'ils firent esclaves. L'Officier eut beau parler d'un air très-sérieux, il ne put nous persuader. Nous crûmes qu'il plaisantoit, & dès le lendemain je retournai à la caverne avec trois Cavaliers de l'équipage. Nous y allâmes même sans armes à feu, pour faire voir que nous n'apréhendions rien. Le jeune Moralés ne voulut point être de la partie. Il aima mieux, aussi-bien que son frere, demeurer à jouer dans le Fort.

Nous descendîmes au fond de l'antre comme le jour précédent, & nous fimes rafraîchir dans les ruisseaux quelques bouteilles de vin que nous avions aportées. Pendant que nous les buvions délicieusement, en jouant de la guittarre, & en nous entretenant avec gayeté, nous vîmes paroître au haut de la caverne plusieurs hommes qui avoient des moustaches épaisses, des turbans & des habits à la Turque. Nous nous imaginâmes que c'étoit une partie de l'équipage & le Commandant du Fort qui s'étoient ainsi déguisés pour nous faire peur. Prévenus de cette pensée, nous nous mîmes à rire, & nous en laissâmes descendre jusqu'à dix, sans songer à notre

défenſe. Nous fumes bien-tôt triſtement déſabuſés, & nous connûmes que c'étoit une Corſaire qui venoit avec ſes gens nous enlever : *Rendez-vous, chiens*, nous cria-t-il en langue Caſtillane, *ou bien vous allez tous mourir.* En même-tems, les hommes qui l'accompagnoient nous couchérent en joue avec des carabines qu'ils portoient, & nous aurions eſſuyé une belle décharge, ſi nous euſſions fait la moindre réſiſtance ; mais nous fûmes aſſez ſages pour n'en faire aucune. Nous préférâmes l'eſclavage à la mort. Nous donnâmes nos épées au Pirate. Il nous fit charger de chaînes & conduire à ſon vaiſſeau qui n'étoit pas loin de là. Puis mettant à la voile, il cingla vers Alger.

C'eſt de cette maniére que nous fûmes juſtement punis d'avoir négligé l'avertiſſement de l'Officier de la garniſon. La premiere choſe que fit le Corſaire, fut de nous fouiller & de prendre ce que nous avions d'argent. La bonne capture pour lui ! Les deux cens piſtoles des Bourgeois de Placentia, les cent que Moralés avoit reçues de Jerôme de Moyadas, & dont par malheur j'étois chargé, tout cela me fut raflé ſans miſéricorde. Mes com-

pagnons avoient auſſi la bourſe bien garnie. Enfin c'étoit un excellent coup de filet. Le Pirate en paroiſſoit tout réjoui, & le bourreau ne ſe contentoit pas de nous enlever nos eſpeces, il nous inſultoit par des railleries que nous ſentions beaucoup moins que la néceſſité de les ſouffrir. Après mille plaiſanteries, & pour ſe moquer de nous d'une autre façon, il ſe fit aporter les bouteilles de vin que nous avions fait rafraîchir à la fontaine, & que ſes gens avoient eu ſoin d'emporter. Il ſe mit à les vuider avec eux, & à boire à notre ſanté par dériſion.

Pendant ce tems-là mes camarades avoient une contenance qui rendoit témoignage de ce qui ſe paſſoit en eux. Ils étoient d'autant plus mortifiés de leur eſclavage qu'ils s'étoient fait une idée plus douce d'aller dans l'Iſle de Mayorque, où ils avoient compté qu'ils meneroient une vie délicieuſe. Pour moi, j'eus la fermeté de prendre mon parti, & moins conſterné que les autres, je liai converſation avec le railleur. J'entrai même de bonne grace dans ſes plaiſanteries. Ce qui lui plût. Jeune homme, me dit-il, j'aime le caractére de ton

efprit. Et dans le fond, au lieu de gémir & de foupirer, il vaut mieux s'armer de patience & s'accommoder au tems. Joue-nous un petit air, continua-t-il, en voyant que je portois une guitarre. Voyons ce que tu fçais faire. Je lui obéis, dès qu'il m'eut fait délier les bras, & je commençai à jouer de la guitarre d'une maniére qui m'attira fes aplaudiffemens. Il eft vrai que je jouois affez bien de cet inftrument. Je chantai auffi, & l'on ne fut pas moins fatisfait de ma voix. Tous les Turcs qui étoient dans le vaiffeau témoignérent par des geftes admiratifs le plaifir qu'ils avoient eu à m'entendre; ce qui me fit juger qu'en matiére de mufique ils n'étoient pas fans goût. Le Pirate me dit à l'oreille que je ne ferois pas un efclave malheureux, & qu'avec mes talens je pouvois compter fur un emploi qui rendroit ma captivité très-fuportable.

Je fentis quelque joye à ces paroles; mais toutes flâteufes qu'elles étoient, je ne laiffois pas d'avoir des inquiétudes fur l'occupation dont le Corfaire me faifoit fête. J'apréhendois qu'elle ne fût pas de mon goût. Quand nous arrivâmes au port d'Alger, nous vimes un grand

nombre de personnes assemblées pour nous voir; & nous n'avions pas encore débarqué, qu'ils poussérent mille cris de joye. Ajoûtez à cela que l'air retentissoit du son confus des trompettes, des flûtes morisques, & d'autres instrumens dont on se sert en ce pays-là. Ce qui formoit une symphonie plus bruyante qu'agréable. La cause de ces réjouissances étoit un faux bruit qu'on avoit répandu dans la Ville. On avoit oui dire que le Renégat Mehemet, ainsi se nommoit notre Pirate, avoit péri en attaquant un gros vaisseau Génois; de sorte que tous ses parens & ses amis informés de son retour, s'empressoient de lui en témoigner leur joye.

Nous n'eûmes pas mis pied à terre, qu'on me conduisit avec tous mes compagnons au Palais du Bacha Soliman, où un Ecrivain Chrétien nous interrogeant chacun en particulier, nous demanda nos noms, nos âges, notre Patrie, notre Religion & nos talens. Alors Méhemet me montrant au Bacha, lui vanta ma voix, & lui dit qu'avec cela je jouois de la guitarre à ravir. Il n'en fallut pas davantage pour déterminer Soliman à me choisir pour son service. Je fus donc

réſervé pour ſon Sérail, où l'on me conduiſit pour m'inſtaller dans l'emploi qui m'étoit deſtiné. Les autres captifs furent menés dans une place publique & vendus ſuivant la coutume. Ce que Mehemet m'avoit prédit dans le vaiſſeau, m'arriva. J'éprouvai un heureux ſort. Je ne fus point livré aux gardes des priſons, ni employé aux ouvrages pénibles. Soliman Bacha, par diſtinction, me fit mettre dans un lieu particulier avec cinq ou ſix eſclaves de qualité, qui devoient inceſſamment être rachetés, & à qui l'on ne donnoit que de legers travaux. On me chargea du ſoin d'arroſer dans les jardins les orangers & les fleurs. Je ne pouvois avoir une plus douce occupation. Auſſi j'en rendis grace à mon étoile, & je preſſentis, ſans ſçavoir pourquoi, que je ne ſerois pas malheureux chez Soliman.

Ce Bacha, il faut que j'en faſſe le portrait, étoit un homme de quarante ans, bien fait de ſa perſonne, fort poli & fort galant pour un Turc. Il avoit pour favorite une Cachemirienne, qui par ſon eſprit & par ſa beauté s'étoit acquis un empire abſolu ſur lui. Il l'aimoit juſqu'à l'idolâtrie. Il la régaloit tous les

jours de quelque fête nouvelle : tantôt d'un concert de voix & d'instrumens, & tantôt d'une comédie à la maniére des Turcs, ce qui supose des poëmes dramatiques, où la pudeur & la bienséance n'étoient pas plus respectées que les regles d'Aristote. La favorite qui s'apelloit Farrukhnaz aimoit passionnément ces spectacles. Elle faisoit même quelquefois representer par ses femmes des piéces Arabes devant le Bacha. Elle y jouoit des rôles elle-même, & charmoit tous les spectateurs par la grace & la vivacité qu'il y avoit dans son action. Un jour que j'étois parmi les Musiciens à une de ces representations, Soliman m'ordonna de jouer de la guittarre & de chanter tout seul dans un entr'acte. J'eus le bonheur de plaire à Soliman. Il m'applaudit non-seulement par des battemens de mains, mais même de vive voix; & la favorite, à ce qu'il me parut, me regarda d'un œil favorable.

Le lendemain de ce jour-là, comme j'arrosois des orangers dans les jardins, il passa près de moi un Eunuque, qui sans s'arrêter ni me rien dire, jetta un billet à mes pieds. Je le ramassai avec un trouble mêlé de plaisir & de crainte. Je

me couchai par terre, de peur d'être aperçû des fenêtres du Sérail, & me cachant derriére des caiſſes d'orangers, j'ouvris ce billet. J'y trouvai un diamant d'un aſſez grand prix, & ces paroles en bon Caſtillan : *Jeune Chrétien, rends graces au Ciel de ta captivité. L'Amour & la Fortune la rendront heureuſe : l'Amour, ſi tu es ſenſible aux charmes d'une belle perſonne, & la Fortune, ſi tu as le courage de mépriſer toutes ſortes de périls.*

Je ne doutai pas un moment que la lettre ne fût de la Sultane favorite ; le ſtyle & le diamant me le perſuadérent. Outre que je ne ſuis pas naturellement timide, la vanité d'être bien avec la maîtreſſe d'un grand Seigneur, & plus encore l'eſpérance de tirer d'elle quatre fois plus d'argent qu'il ne m'en falloit pour ma rançon, tout cela me fit former le deſſein d'éprouver cette aventure, quelque danger qu'il y eût à courir. Je continuai mon travail en rêvant aux moyens d'entrer dans l'apartement de Farrukhnaz, ou plûtôt en attendant qu'elle m'en ouvrit les chemins, car je jugeois bien qu'elle n'en demeureroit point là, & qu'elle feroit plus de la moitié des frais. Je ne me trompois pas : le

même Eunuque qui avoit paſſé près de moi, repaſſa une heure après, & me dit, Chrétien, as-tu fait tes réflexions, & auras-tu la hardieſſe de me ſuivre ? Je répondis qu'oui. Hé bien, reprit-il, le Ciel te conſerve. Tu me reverras demain dans la matinée. Tiens-toi prêt à te laiſſer conduire. En parlant de cette ſorte, il ſe retira. Le jour ſuivant, je le vis en effet reparoître ſur les huit heures du matin, il me fit ſigne d'aller à lui. Je le joignis, & il me mena dans une ſale où il y avoit un grand rouleau de toile qu'un autre Eunuque & lui venoient d'aporter là, & qu'ils devoient porter chez la Sultane pour ſervir à la décoration d'une piéce Arabe qu'elle préparoit pour le Bacha.

Les deux Eunuques me voyant diſpoſé à faire tout ce qu'on voudroit, ne perdîrent point de tems. Ils déroulérent la toile, me firent mettre dedans tout de mon long ; puis au hazard de m'étouffer, ils la roulérent de nouveau & m'envelopérent dedans ; enſuite la prenant chacun par un bout, ils me portérent ainſi impunément juſques dans la chambre où couchoit la belle Cachemirienne. Elle étoit ſeule avec une vieille eſclave dé-

vouée à ses volontés. Elles déroulérent toutes deux la toile, & Farrukhnaz à ma vûe fit éclater des transports de joye qui découvroient bien le génie des femmes de son pays. Tout hardi que j'étois naturellement, je ne pus me voir tout-à-coup transporté dans l'apartement secret des femmes, sans sentir un peu de frayeur. La Dame s'en aperçût bien, & pour dissiper ma crainte : Jeune homme, me dit-elle, n'apréhende rien. Soliman vient de partir pour sa maison de campagne. Il y sera toute la journée. Nous pouvons nous entretenir ici librement.

Ces paroles me rassurérent & me firent prendre une contenance qui redoubla la joie de la favorite. Vous m'avez plu, poursuivit-elle, & je prétens adoucir la rigueur de votre esclavage. Je vous crois digne des sentimens que j'ai conçûs pour vous. Quoique sous les habits d'un Esclave, vous avez un air noble & galant qui fait connoître que vous n'êtes point une personne du commun. Parlez-moi confidemment. Dites-moi qui vous êtes. Je sçai bien que les captifs qui ont de la naissance, déguisent leur condition pour être rachetés

à

à meilleur marché. Mais vous êtes dispensé d'en user de la sorte avec moi, & même ce seroit une précaution qui m'offenseroit, puisque je vous promets votre liberté. Soyez donc sincére, & m'avouez que vous êtes un jeune homme de bonne maison. Effectivement, Madame, lui répondis-je, il me siéroit mal de payer vos bontés de dissimulation. Vous voulez absolument que je vous découvre ma qualité. Il faut vous satisfaire. Je suis fils d'un Grand d'Espagne. Je disois peut-être la vérité. Du moins la Sultane le crut, & s'aplaudissant d'avoir jetté les yeux sur un Cavalier d'"importance, elle m'assura qu'il ne tiendroit pas à elle que nous ne nous vissions souvent en particulier. Nous eûmes ensemble un fort long entretien. Je n'ai jamais vû de femme plus amusante. Elle sçavoit plusieurs langues, & sur-tout la Castillane qu'elle parloit assez bien. Lorsqu'elle jugea qu'il étoit tems de nous séparer, je me mis par son ordre dans une grande corbeille d'osier couverte d'un ouvrage de soye fait de sa main. Puis les deux esclaves qui m'avoient aporté, furent apellés, & ils me remportérent comme un present que

la favorite envoyoit au Bacha. Ce qui eſt ſacré pour tous les hommes commis à la garde des femmes.

Nous trouvâmes Farrukhnaz & moi d'autres moyens encore de nous parler, & cette aimable captive m'inſpira peu à peu autant d'amour qu'elle en avoit pour moi. Notre intelligence fut ſecrette pendant deux mois, quoiqu'il ſoit fort difficile que dans un ſérail les myſtéres amoureux échapent long-tems aux argus. Mais un contre-tems dérangea nos petites affaires, & ma fortune changea de face entiérement. Un jour que dans le corps d'un dragon artificiel qu'on avoit fait pour un ſpectacle, j'avois été introduit chez la Sultane, & que je m'entretenois avec elle, Soliman, que je croyois occupé hors de la Ville, ſurvint. Il entra ſi bruſquement dans l'apartement de ſa favorite, que la vieille Eſclave eut à peine le tems de nous avertir de ſon arrivée. J'eus encore moins le loiſir de me cacher. Ainſi, je fus le premier qui s'offrit à la vue du Bacha.

Il parut fort étonné de me voir; & ſes yeux tout-à-coup s'allumérent de fureur. Je me regardai comme un hom-

me qui touchoit à ſon dernier moment, & je m'imaginois être déja dans les ſuplices. Pour Farrukhnaz, je m'aperçus à la vérité qu'elle étoit effrayée; mais au lieu d'avouer ſon crime, & d'en demander pardon, elle dit à Soliman; Seigneur, avant que vous prononciez mon arrêt, daignez m'écouter. Les aparences ſans doute me condamnent, & je ſemble vous faire une trahiſon digne des plus horribles châtimens. J'ai fait venir ici ce jeune Captif, & pour l'introduire dans mon apartement, j'ai employé les mêmes artifices dont je me ſerois ſervie, ſi j'euſſe eu pour lui un amour bien violent. Cependant, & j'en atteſte notre grand Prophête, malgré ces démarches, je ne vous ſuis point infidèle. J'ai voulu entretenir cet Eſclave Chrétien pour le détacher de ſa Secte, & l'engager à ſuivre celle des Croyans. J'ai trouvé en lui une réſiſtance à laquelle je m'étois bien attendue. J'ai toutefois vaincu ſes préjugés, il vient de me promettre qu'il embraſſera le Mahometiſme.

Je conviens que je devois démentir la favorite ſans avoir égard à la conjoncture dangereuſe où je me trouvois:

mais dans l'accablement où j'avois l'esprit touché du péril où je voyois une femme que j'aimois, & tremblant encore plus pour moi-même, je demeurai interdit & confus. Je ne pus proférer une parole, & le Bacha persuadé par mon silence que sa Maîtresse ne disoit rien qui ne fût véritable, se laissa désarmer. Madame, répondit-il, je veux croire que vous ne m'avez point offensé, & que l'envie de faire une chose agréable au Prophête, a pû vous engager à hazarder une action si délicate. J'excuse donc votre imprudence, pourvû que ce Captif prenne tout à l'heure le turban. Aussi-tôt il fit venir un Marabou. On me revêtit d'un habit à la Turque. Je fis tout ce qu'on voulut, sans que j'eusse la force de m'en défendre; ou pour mieux dire, je ne sçavois ce que je faisois dans le désordre où étoient mes sens. Que de Chrétiens auroient été aussi lâches que moi dans cette occasion!

Après la cérémonie, je sortis du Sérail, pour aller sous le nom de Sidy Hally, exercer un petit emploi que Soliman me donna. Je ne revis plus la Sultane: mais un de ses Eunuques vint un jour me trouver. Il m'aporta de sa part des

pierreries pour deux mille ſultanins d'or, avec un billet par lequel la Dame m'aſſuroit qu'elle n'oublieroit jamais la généreuſe complaiſance que j'avois eue de me faire Mahometan pour lui ſauver la vie. Véritablement, outre les préſens que j'avois reçus de Farrukhnaz, j'obtins par ſon canal un emploi plus conſidérable que le premier, & je devins en moins de ſix à ſept années un des plus riches Renégats de la Ville d'Alger.

Vous vous imaginez bien que ſi j'aſſiſtois aux prieres que les Muſulmans font dans leurs Moſquées, & rempliſſois les autres devoirs de leur Religion, ce n'étoit que par pure grimace. Je conſervois une volonté déterminée de rentrer dans le ſein de l'Egliſe; & pour cet effet je me propoſois de me retirer un jour en Eſpagne ou en Italie avec les richeſſes que j'aurois amaſſées. En attendant je vivois fort agréablement; j'étois logé dans une belle maiſon; j'avois des jardins ſuperbes, un grand nombre d'eſclaves, & de fort jolies femmes dans mon Sérail. Quoique l'uſage du vin ſoit défendu en ce pays là aux Mahometans, ils ne laiſſent pas pour la plûpart d'en boire en ſecret, Pour moi, j'en bûvois

ſans façon, comme ſont tous les Renégats. Je me ſouviens que j'avois deux compagnons de débauche avec qui je paſſois ſouvent la nuit à table. L'un étoit Juif, & l'autre Arabe. Je les croyois honnêtes gens, & dans cette opinion, je vivois avec eux ſans contrainte. Un ſoir, je les invitai à ſouper chez moi, Il m'étoit mort ce jour-là un chien que j'aimois paſſionnément; nous lavâmes ſon corps & l'enterrâmes avec toute la cérémonie qui s'obſerve aux funérailles des Mahometans. Ce que nous en faiſions n'étoit pas pour tourner en ridicule la Religion Muſulmane; c'étoit ſeulement pour nous réjouïr, & ſatisfaire une folle envie qui nous prit dans la débauche de rendre les derniers devoirs à mon chien.

Cette action pourtant me penſa perdre, comme vous l'allez voir. Le lendemain, il vint chez moi un homme qui me dit: Seigneur Sidy-Hally, une affaire importante m'amene chez vous. Monſieur le Cadi veut vous parler. Prenez s'il vous plaît la peine de venir chez lui tout à l'heure. Aprenez-moi, de grace, ce qu'il me veut, lui répondis-je. Il vous l'aprendra lui-même, reprit-il. Tout

ce que je puis vous dire, c'eſt qu'un Marchand Arabe qui ſoupa hier avec vous lui a donné avis de certaine impiété par vous commiſe à l'occaſion d'un chien que vous avez enterré. Vous ſçavez bien de quoi il s'agit. C'eſt pour cela que je vous ſomme de comparoître aujourd'hui devant ce Juge. Faute dequoi je vous avertis qu'il ſera procédé criminellement contre vous. Il ſortit en achevant ces paroles, & me laiſſa fort étourdi de ſa ſommation. L'Arabe n'avoit aucun ſujet de ſe plaindre de moi, & je ne pouvois comprendre pourquoi ce traître m'avoit joué ce tour-là. La choſe néanmoins méritoit quelque attention. Je connoiſſois le Cadi pour un homme ſévére en aparence, mais au fond peu ſcrupuleux, & de plus avare. Je mis deux cens ſultanins d'or dans ma bourſe, & j'allai trouver ce Juge. Il me fit entrer dans ſon cabinet, & me dit d'un air rebarbaratif : Vous êtes un impie, un ſacrilége, un homme abominable. Vous avez enterré un chien comme un Muſulman ! quelle profanation ! Eſt ce donc ainſi que vous reſpectez nos cérémonies les plus ſaintes ? & ne vous êtes-vous fait Mahometan que

pour vous moquer de nos pratiques de dévotion ? Monſieur le Cadi, lui répondis-je, l'Arabe qui vous a fait un ſi mauvais raport, ce faux ami eſt complice de mon crime, ſi c'en eſt un d'accorder les honneurs de la ſépulture à un fidèle domeſtique, à un animal qui poſſédoit mille bonnes qualités. Il aimoit tant les perſonnes de mérite & de diſtinction, qu'en mourant même il a voulu leur donner des marques de ſon amitié. Il leur laiſſe tous ſes biens par un Teſtament qu'il a fait, & dont je ſuis l'exécuteur. Il légue à l'un vingt écus, trente à l'autre, & il ne vous a point oublié, Monſeigneur, pourſuivis-je, en tirant ma bourſe : Voilà deux cens ſultanins d'or qu'il m'a chargé de vous remettre. Le Cadi à ce diſcours perdit ſa gravité. Il ne put s'empêcher de rire ; & comme nous étions ſeuls, il prit ſans façon la bourſe, & me dit en me renvoyant : Allez, Seigneur Sidy Hally, vous avez fort bien fait d'inhumer avec pompe & avec honneur un chien qui avoit tant de conſidération pour les honnêtes gens.

Je me tirai d'affaire par ce moyen ; & ſi cela ne me rendit pas plus ſage, j'en devins

devins du moins plus circonſpect. Je ne fis plus de débauche avec l'Arabe , ni même avec le Juif. Je choiſis pour boire avec moi un jeune Gentilhomme de Livourre qui étoit mon eſclave. Il s'appelloit Azarini. Je ne reſſemblois point aux autres Renégats, qui font plus ſouffrir de maux aux eſclaves Chrétiens, que les Turcs même. Tous mes captifs attendoient aſſez patiemment qu'on les rachetât. Je les traitois , à la vérité , ſi doucement, que quelquefois ils me diſoient , qu'ils apréhendoient plus de changer de patron, qu'ils ne ſoupiroient après la liberté, quelques charmes qu'elle ait pour les perſonnes qui ſont dans l'eſclavage.

Un jour les Vaiſſeaux du Bacha revinrent avec des priſes conſidérables. Ils amenoient plus de cent Eſclaves de l'un & de l'autre ſexe, qu'ils avoient enlevés ſur les côtes d'Eſpagne. Soliman n'en garda qu'un très-petit nombre , & tout le reſte fut vendu. J'arrivai dans la place où la vente s'en faiſoit, & j'achetai une fille Eſpagnole de dix à douze ans; elle pleuroit à chaudes larmes, & ſe deſeſpéroit. J'étois ſurpris de la voir à ſon âge ſi ſenſible à ſa captivité. Je lui

dis en Caſtillan de modérer ſon affliction, & je l'aſſurai qu'elle étoit tombée entre les mains d'un Maître qui ne manquoit pas d'humanité, quoiqu'il eût un turban. La petite perſonne toujours occupée du ſujet de ſa douleur ne m'écoutoit pas. Elle ne faiſoit que gémir, que ſe plaindre du ſort, & de tems en tems elle s'écrioit d'un air attendri : O ! ma mere, pourquoi ſommes-nous ſéparées ? Je prendrois patience ſi nous étions toutes deux enſemble. En prononçant ces mots, elle tournoit ſa vue vers une femme de quarante-cinq à cinquante ans, que l'on voyoit à quelques pas d'elle, & qui les yeux baiſſés attendoit dans un morne ſilence que quelqu'un l'achetât. Je demandai à la jeune fille ſi la perſonne qu'elle regardoit étoit ſa mere. Hélas ! oui, Seigneur, me répondit-elle, au nom de Dieu, faites que je ne la quitte point. Hé bien, mon enfant, lui dis-je, ſi pour vous conſoler il ne faut que vous réunir l'une & l'autre, vous ſerez bientôt ſatisfaite. En même-tems je m'approchai de la mere pour la marchander : mais je ne l'eus pas ſi-tôt enviſagée, que je reconnus avec toute l'émotion que vous pouvez penſer, les traits,

les propres traits de Lucinde. Juste Ciel ! dis-je en moi-même, c'est ma mere ! je n'en sçaurois douter. Pour elle, soit qu'un vif ressentiment de ses malheurs ne lui fit voir que des ennemis dans les objets qui l'environnoient, soit que mon habit me déguisât, ou bien que je fusse changé depuis douze années que je ne l'avois vue, elle ne me remit point. Après l'avoir aussi achetée, je la menai avec sa fille à ma maison.

Là, je voulus leur donner le plaisir d'aprendre qui j'étois : Madame, dis-je à Lucinde, est-il possible que mon visage ne vous frape point ? Ma Moustache & mon turban vous font-ils méconnoître Raphaël votre fils ? Ma mere tressaillit à ces paroles, me considéra, & me reconnut, & nous nous embrassâmes tendrement. J'embrassai ensuite sa fille, qui ne sçavoit peut-être pas plus qu'elle eût un frere, que je sçavois que j'avois une sœur. Avouez, dis-je à ma mere, que dans toutes vos piéces de Théâtre, vous n'avez pas une reconnoissance aussi parfaite que celle-ci. Mon fils, me répondit-elle, en soupirant, j'ai d'abord eu de la joye de vous revoir ; mais ma joye se convertit en douleur. Dans quel

état, hélas ! vous retrouvai-je ? Mon esclavage me fait mille fois moins de peine que l'habillement odieux... Ha, parbleu, Madame, interrompis-je en riant, j'admire votre délicatesse. J'aime cela dans une Comédienne. Hé, bon Dieu, ma mere, vous êtes donc bien changée, si ma métamorphose vous blesse si fort la vue. Au lieu de vous révolter contre mon turban, regardez-moi plûtôt comme un Acteur qui represente sur la scène un rôle de Turc. Quoique Renégat, je ne suis pas plus Musulman que je l'étois en Espagne ; & dans le fond je me sens toujours attaché à ma Religion. Quand vous sçaurez toutes les aventures qui me sont arrivées en ce païs-ci, vous m'excuserez. L'Amour a fait mon crime. Je sacrifie à ce Dieu. Je tiens un peu de vous, je vous en avertis. Une autre raison encore, ajoûtai-je, doit modérer en vous le déplaisir de me voir dans la situation où je suis. Vous vous attendiez à n'éprouver dans Alger qu'une captivité rigoureuse, & vous trouvez dans votre Patron un fils tendre, respectueux, & assez riche pour vous faire vivre ici dans l'abondance, jusqu'à ce que nous saisissions l'occasion de retourner surement

en Eſpagne. Demeurez d'accord de la vérité du Proverbe, qui dit qu'*à quelque choſe le malheur eſt bon.*

Mon fils, me dit Lucinde, puiſque vous avez deſſein de repaſſer un jour dans votre Païs, & d'y abjurer le Mahométiſme, je ſuis toute conſolée. Graces au Ciel, continua-t-elle, je pourrai ramener ſaine & ſauve en Caſtille votre ſœur Béatrix. Oui, Madame, m'écriai-je, vous le pourrez. Nous irons tous trois, le plûtôt qu'il nous ſera poſſible, rejoindre le reſte de notre famille; car vous avez aparemment encore en Eſpagne d'autres marques de votre fécondité? Non, dit ma mere, je n'ai que vous deux d'enfans, & vous ſçaurez que Béatrix eſt le fruit d'un mariage des plus légitimes. Hé pourquoi, repris-je, avez-vous donné à ma petite ſœur cet avantage-là ſur moi? Comment avez-vous pû vous réſoudre à vous marier? Je vous ai cent fois entendu dire dans mon enfance que vous ne pardonniez point à une jolie femme de prendre un mari. D'autres tems, d'autres ſoins, mon fils, repartit-elle; les hommes les plus fermes dans leurs réſolutions, ſont ſujets à changer, & vous voulez qu'une

femme ſoit inébranlable dans les ſiennes ? Je vais, pourſuivit-elle, vous conter mon hiſtoire depuis votre ſortie de Madrid. Alors elle me fit le recit ſuivant que je n'oublierai jamais. Je ne veux pas vous priver d'une narration ſi curieuſe.

Il y a, dit ma mere, s'il vous en ſouvient, près de treize ans que vous quittâtes le jeune Leganez. Dans ce tems-là le Duc de Medina Celi me dit qu'il vouloit un ſoir ſouper en particulier avec moi. Il me marqua le jour. J'attendis ce Seigneur. Il vint & je lui plus. Il me demanda le ſacrifice de tous les rivaux qu'il pouvoit avoir. Je lui accordai, dans l'eſpérance qu'il me le payeroit bien. Il n'y manqua pas; dès le lendemain, je reçus de lui des preſens qui furent ſuivis de pluſieurs autres qu'il me fit dans la ſuite. Je craignois de ne pouvoir retenir longtems dans mes chaînes un homme d'un ſi haut rang; & j'apréhendois cela d'autant plus que je n'ignorois pas qu'il étoit échapé à des beautés fameuſes, dont il avoit auſſi-tôt rompu que porté les fers. Cependant loin de prendre de jour en jour moins de goût à mes complaiſances, il ſembloit plûtôt y trouver un plaiſir nouveau. Enfin j'avois l'art de l'amu-

ſer, & d'empêcher ſon cœur naturellement volage de ſe laiſſer aller à ſon panchant.

Il y avoit déja trois mois qu'il m'aimoit, & j'avois lieu de me flâter que ſon amour ſeroit de longue durée, lorſqu'une femme de mes amies & moi, nous nous rendîmes à une Aſſemblée où il étoit avec la Ducheſſe ſon épouſe. Nous y allions pour entendre un concert de voix & d'inſtruments qu'on y faiſoit. Nous nous plaçâmes par hazard aſſez pres de la Ducheſſe, qui s'aviſa de trouver mauvais que j'oſaſſe paroître dans un lieu où elle étoit. Elle m'envoya dire par une de ſes femmes qu'elle me prioit de ſortir promptement. Je fis une réponſe brutale à la Meſſagére. La Ducheſſe irritée s'en plaignit à ſon époux, qui vint à moi lui-même, & me dit : Sortez, Lucinde; quand de grands Seigneurs s'attachent à de petites créatures comme vous, elles ne doivent point pour cela s'oublier. Si nous vous aimons plus que nos femmes, nous honorons nos femmes plus que vous; & toutes les fois que vous ſerez aſſez inſolentes pour vouloir vous mettre en comparaiſon avec elles, vous

aurez toujours la honte d'être traitées avec indignité.

Heureusement le Duc me tint ce cruel discours d'un ton de voix si bas, qu'il ne fut point entendu des personnes qui étoient autour de nous. Je me retirai toute honteuse, & je pleurai de dépit d'avoir essuyé cet affront. Pour surcroît de chagrin, les Comédiens & les Comédiennes aprirent cette aventure dès le soir même. On diroit qu'il y a chez ces gens-là un démon qui se plaît à raporter aux uns tout ce qui arrive aux autres. Un Comédien, par exemple, a-t-il fait dans une débauche quelque action extravagante : une Comédienne vient-elle de passer bail avec un riche galant, la Troupe en est aussi-tôt informée. Tous mes camarades sçûrent donc ce qui s'étoit passé au Concert, & Dieu sçait s'ils se réjouirent bien à mes dépens. Il regne parmi eux un esprit de charité qui se manifeste dans ces sortes d'occasions. Je me mis pourtant au-dessus de leurs caquets, & je me consolai de la perte du Duc de Medina Celi ; car je ne le revis plus chez moi, & j'apris même peu de jours après qu'une Chanteuse en avoit fait la conquête.

Lorſqu'une Dame de Théâtre a le bonheur d'être en vogue, les Amans ne ſçauroient lui manquer; & l'amour d'un grand Seigneur, ne dura-t-il que trois jours, lui donne un nouveau prix. Je me vis obſedée d'adorateurs, ſitôt qu'il fut notoire à Madrid que le Duc avoit ceſſé de me voir. Les Rivaux que je lui avois ſacrifiés, plus épris de mes charmes qu'auparavant, revinrent en foule ſur les rangs; je reçus encore l'hommage de mille autres cœurs. Je n'avois jamais été tant à la mode. De tous les hommes qui briguoient mes bonnes graces, un gros Allemand Gentilhomme du Duc d'Oſſune me parut un des plus empreſſés. Ce n'étoit pas une figure fort aimable; mais il s'attira mon attention par un millier de piſtoles qu'il avoit amaſſées au ſervice de ſon Maître, & qu'il prodigua pour mériter d'être ſur la liſte de mes amans fortunés. Ce bon ſujet ſe nommoit Brutandorf. Tant qu'il fit de la dépenſe; je le reçus favorablement; dès qu'il fut ruiné, il trouva ma porte fermée. Mon procédé lui déplut. Il vint me chercher à la Comédie pendant le Spectacle. J'étois derriere le Théâtre. Il voulut me faire des reproches. Je lui ris

au nez. Il se mit en colere, & me donna un soufflet en franc Allemand. Je poussai un grand cri. J'interrompis l'action. Je parus sur le Théâtre, & m'adressant au Duc d'Offune qui étoit ce jour-là à la Comédie avec la Duchesse sa femme, je lui demandai justice des manieres germaniques de son Gentilhomme. Le Duc ordonna de continuer la Comédie, & dit qu'il entendroit les Parties quand on auroit achevé la Piéce. D'abord qu'elle fut finie, je me representai fort émue devant le Duc, & j'exposai vivement mes griefs. Pour l'Allemand, il n'employa que deux mots pour sa défense : il dit qu'au lieu de se repentir de ce qu'il avoit fait, il étoit homme à recommencer. Parties ouies, le Duc d'Offune dit au Germain : Bruttandorf, je vous chasse de chez moi, & vous défends de paroître à mes yeux ; non pour avoir donné un soufflet à une Comédienne, mais pour avoir manqué de respect à votre Maître & à votre Maîtresse, & avoir osé troubler le spectacle en leur presence.

Ce jugement me demeura sur le cœur. Je conçus un dépit mortel de ce qu'on ne chassoit pas l'Allemand pour m'avoir insultée. Je m'imaginois qu'une pareille

offenſe faite à une Comédienne, devoit être auſſi ſévérement punie qu'un crime de lèze-Majeſté, & j'avois compté que le Gentilhomme ſubiroit une peine afflictive. Ce déſagréable événement me trompa, & me fit connoître que le monde ne confond pas les Acteurs avec les rôles qu'ils repreſentent. Cela me dégoûta du Théâtre. Je réſolus de l'abandonner, & d'aller vivre loin de Madrid. Je choiſis la Ville de Valence pour lieu de ma retraite, & je m'y rendis *incognito* avec la valeur de vingt mille ducats que j'avois tant en argent qu'en pierreries; ce qui me parut plus que ſuffiſant pour m'entretenir le reſte de mes jours, puiſque j'avois deſſein de mener une vie retirée. Je louai à Valence une petite maiſon, & pris pour mes domeſtiques une femme & un Page, à qui je n'étois pas moins inconnue qu'à toute la Ville. Je me donnai pour veuve d'un Officier de chez le Roi, & je dis que je venois m'établir à Valence, ſur la réputation que ce ſéjour avoit d'être un des plus agréables d'Eſpagne. Je ne voyois que très-peu de monde; & je tenois une conduite ſi réguliére, qu'on ne me ſoupçonna point d'avoir été Comédienne.

Malgré pourtant le soin que je prenois de me cacher, je m'attirai les regards d'un Gentilhomme qui avoit un Château près de Paterna. C'étoit un Cavalier assez bien fait, de trente-cinq à quarante ans; mais un noble fort endetté. Ce qui n'est pas plus rare dans le Royaume de Valence, que dans beaucoup d'autres Pays.

Ce Seigneur *Hidalgo* trouvant ma personne à son gré, voulut sçavoir si d'ailleurs j'étois son fait. Il découpla des grisons pour courir aux enquêtes, & il eut le plaisir d'aprendre par leur rapport qu'avec un minois peu dégoûtant, j'étois une douairiére assez opulente. Là-dessus jugeant que je lui convenois, il envoya bien-tôt chez moi une bonne vieille, qui me dit de sa part que charmé de ma vertu autant que de ma beauté, il m'offroit sa foi, & qu'il étoit prêt à me conduire à l'Autel, si je voulois bien devenir sa femme. Je demandai trois jours pour me consulter là-dessus. Je m'informai du Gentilhomme; & le bien qu'on me dit de lui, quoiqu'on ne me celât point l'état de ses affaires, me détermina sans peine à l'épouser peu de tems après.

Don Manuel de Xerica, (c'eſt ainſi que mon époux s'apelloit,) me mena d'abord à ſon Château, qui avoit un air antique, dont il étoit fort vain. Il prétendoit qu'un de ſes Ancêtres l'avoit autrefois fait bâtir, & il concluoit de-là qu'il n'y avoit point de maiſon plus ancienne en Eſpagne que celle de Xerica. Mais un ſi beau titre de Nobleſſe alloit être détruit par le tems; le Château étayé en pluſieurs endroits menaçoit ruine. Quel bonheur pour Don Manuel de m'avoir épouſée! La moitié de mon argent fut employé aux réparations, & le reſte ſervit à nous mettre en état de faire une brillante figure dans le Pays. Me voilà donc, pour ainſi dire, dans un nouveau monde. Changée en Nymphe de Château, en Dame de Paroiſſe. Quelle métamorphoſe! J'étois trop bonne Actrice, pour ne pas bien ſoutenir la ſplendeur que mon rang répandoit ſur moi. Je prenois de grands airs, des airs de Théâtre, qui faiſoient concevoir dans le Village une haute opinion de ma naiſſance. Qu'on ſe ſeroit égayé à mes dépens, ſi l'on eût été au fait ſur mon compte! La Nobleſſe des environs m'auroit donné mille brocards, & les Payſans

auroient bien rabattu des respects qu'ils me rendoient.

Il y avoit déja près de six années que je vivois fort heureuse avec Don Manuel, lorsqu'il mourut. Il me laissa des affaires à débrouiller, & votre sœur Béatrix qui avoit quatre ans passés. Le Château qui étoit notre unique bien, se trouva par malheur engagé à plusieurs créanciers, dont le principal se nommoit Bernard Astuto. Qu'il soutenoit bien son nom ! Il exerçoit à Valence une Charge de Procureur, qu'il remplissoit en homme consommé dans la procédure, & qui même avoit étudié en Droit pour aprendre à mieux faire des injustices. Le terrible créancier ! Un Château sous la griffe d'un semblable Procureur, est comme une colombe dans les serres d'un Milan. Aussi le Seigneur Astuto, dès qu'il sçut la mort de mon mari, ne manqua pas de former le siége du Château. Il l'auroit indubitablement fait sauter par les mines que la chicane commençoit à faire, si mon étoile ne s'en fût mêlée ; mais mon bonheur voulut que l'Assiégeant devint mon Esclave. Je le charmai dans une entrevue que j'eus avec lui au sujet de ses poursuites. Je n'épargnai

rien, je l'avoue, pour lui donner de l'amour ; & l'envie de ſauver ma terre, me fit eſſayer ſur lui tous les airs de viſage qui m'avoient tant de fois ſi bien réuſſi. Avec tout mon ſçavoir faire, je craignois de rater le Procureur. Il étoit ſi enfoncé dans ſon métier, qu'il ne paroiſſoit pas ſuſceptible d'une amoureuſe impreſſion. Cependant ce ſournois, ce grimaud, ce grate-papier, prenoit plus de plaiſir que je ne penſois à me regarder : Madame, me dit-il, je ne ſçai point faire l'amour. Je me ſuis toujours tellement apliqué à ma Profeſſion, que cela m'a fait négliger d'aprendre les Us & Coutumes de la Galanterie. Je n'ignore pourtant pas l'eſſentiel ; & pour venir au fait, je vous dirai que ſi vous voulez m'épouſer, nous brûlerons toute la procédure ; j'écarterai les créanciers qui ſe ſont joints à moi pour faire vendre votre terre. Vous en aurez le revenu, & votre fille la propriété. L'intérêt de Béatrix & le mien ne me permirent pas de balancer. J'acceptai la propoſition. Le Procureur tint ſa promeſſe. Il tourna ſes armes contre les autres Créanciers, & m'aſſura la poſſeſſion de mon Château. C'étoit peut-être la premiére fois de ſa vie qu'il

eût bien servi la veuve & l'orphelin.

Je devins donc Procureuse, sans toutefois cesser d'être Dame de Paroisse : mais ce nouveau mariage me perdit dans l'esprit de la Noblesse de Valence. Les femmes de qualité me regardérent comme une personne qui avoit dérogé, & ne voulurent plus me voir. Il fallut m'en tenir au commerce des Bourgeoises. Ce qui ne laissa pas d'abord de me faire un peu de peine, parce que j'étois accoutumée depuis six ans à ne fréquenter que des Dames de distinction ; je m'en consolai pourtant bien-tôt. Je fis connoissance avec une Greffiere & deux Procureuses, dont les caracteres étoient fort plaisans. Il y avoit dans leurs manieres un ridicule qui me réjouissoit. Ces petites Demoiselles se croyoient des femmes hors du commun. Helas ! disois-je quelquefois en moi-même, quand je les voyois s'oublier, voilà le monde. Chacun s'imagine être au-dessus de son voisin. Je pensoi qu'il n'y avoit que les Comediennes qui se méconnussent. Les Bourgeoises, à ce que je vois, ne sont pas plus raisonnables. Je voudrois pour les punir, qu'on les obligeât à garder dans leurs maisons les portraits de leurs ayeux.

Mort

Mort de ma vie, elles ne les placeroient pas dans l'endroit le plus éclairé.

Après quatre années de mariage, le Seigneur Bernard Aſtuto tomba malade, & mourut ſans enfans. Avec le bien dont il m'avoit avantagée en m'épouſant & celui que je poſſedois déja, je me vis une riche douairiere. Auſſi j'en avois la réputation : & ſur ce bruit un Gentilhomme Sicilien nommé Colifichini réſolut de s'attacher à moi pour me ruiner, ou pour m'épouſer. Il me laiſſa la préférence. Il étoit venu de Palerme pour voir l'Eſpagne ; & après avoir ſatisfait ſa curioſité, il attendoit, diſoit-il, à Valence l'occaſion de repaſſer en Sicile. Le Cavalier n'avoit pas vingt-cinq ans. Il étoit bien fait, quoique petit, & ſa figure enfin me revenoit. Il trouva moyen de me parler en particulier, & je vous l'avouerai franchement, j'en devins folle dès le premier entretien que j'eus avec lui. De ſon côté, le petit fripon ſe montra fort épris de mes charmes. Je croi, Dieu me pardonne, que nous nous ſerions mariés ſur le champ, ſi la mort du procureur encore toute recente m'eût permis de contracter ſi-tôt un nouvel engagement. Mais depuis que je m'étois miſe

dans le goût des hymenées, je gardois des mesures avec le monde.

Nous convinmes donc de différer notre mariage de quelque-tems par bienséance. Cependant Colifichini me rendoit des soins ; & son amour, loin de se ralentir, sembloit devenir plus vif de jour en jour. Le pauvre garçon n'étoit pas trop bien en argent comptant. Je m'en aperçus, il ne manqua plus d'espéces. Outre que j'avois presque deux fois son âge, je me souvenois d'avoir fait contribuer les hommes dans ma jeunesse, & je regardois ce que je donnois comme une façon de restitution qui acquittoit ma conscience. Nous attendîmes le plus patiemment qu'il nous fut possible, le tems que le respect humain prescrit aux veuves pour se remarier. Lorsqu'il fut arrivé, nous allâmes à l'Autel, où nous nous liâmes l'un à l'autre par des nœuds éternels. Nous nous retirâmes ensuite dans mon Château, où je puis dire que nous y vécûmes pendant deux années, moins en époux, qu'en tendres amans : mais, helas ! nous n'étions pas unis tous deux pour être long-tems si heureux ! une pleurésie emporta mon cher Colifichini.

J'interrompis en cet endroit ma mere :

Hé quoi, Madame, lui dis-je, votre troiſiéme époux mourut encore ? Il faut que vous ſoyez une place bien meurtriere. Que voulez-vous, mon fils, me répondit-elle ? Puis-je prolonger des jours que le Ciel a comptés ? Si j'ai perdu trois maris, je n'y ſçaurois que faire. J'en ai fort regretté deux. Celui que j'ai le moins pleuré, c'eſt le Procureur. Comme je ne l'avois épouſé que par intérêt, je me conſolai facilement de ſa perte, Mais, continua-t'elle, pour revenir à Colifichini, je vous dirai que quelques mois après ſa mort, je voulus aller voir par moi-même auprès de Palerme une maiſon de campagne qu'il m'avoit aſſignée pour douaire dans notre contrat de mariage. Je m'embarquai avec ma fille pour paſſer en Sicile; mais nous avons été priſes ſur la route par les vaiſſeaux du Bacha d'Alger. On nous a conduites dans cette Ville. Heureuſement pour nous, vous vous êtes trouvé dans la place où l'on vouloit nous vendre. Sans cela nous ſerions tombées entre les mains de quelque Patron barbare, qui nous auroit maltraitées, & chez qui peut-être nous aurions été toute notre vie en

esclavage, sans que vous eussiez entendu parler de nous.

Tel fut le recit que fit ma mere. Après quoi, Messieurs, je lui donnai le plus bel apartement de ma maison, avec la liberté de vivre comme il lui plairoit; ce qui se trouva fort de son goût. Elle avoit une habitude d'aimer formée par tant d'actes réitérés, qu'il lui falloit absolument un amant ou un mari; elle jetta d'abord les yeux sur quelques-uns de mes Esclaves; mais Hally Pegelin, Renégat Grec, qui venoit quelquefois au logis, attira bien-tôt toute son attention. Elle conçut pour lui plus d'amour qu'elle n'en avoit jamais eu pour Colifichini; & elle étoit si stylée à plaire aux hommes, qu'elle trouva le secret de charmer encore celui-là. Je ne fis pas semblant de m'apercevoir de leur intelligence. Je ne songeois alors qu'à m'en retourner en Espagne. Le Bacha m'avoit déja permis d'armer un vaissau, pour aller en course faire le Pirate. Cet armement m'occupoit, & huit jours devant qu'il fût achevé, je dis à Lucinde: Madame, nous partirons d'Alger incessamment; nous allons perdre de vue ce séjour que vous détestez.

Ma mere pâlit à ces paroles, & garda un ſilence glacé. J'en fus étrangement ſurpris. Que vois-je, lui dis-je ? d'où vient que vous m'offrez un viſage épouvanté ? Il ſemble que je vous afflige, au lieu de vous cauſer de la joye. Je croyois vous annoncer une nouvelle agréable, en vous aprenant que j'ai tout diſpoſé pour notre départ. Eſt-ce que vous ne ſouhaiteriez pas de repaſſer en Eſpagne ? Non, mon fils, je ne le ſouhaite plus, répondit ma mere. J'y ai eu tant de chagrin que j'y renonce pour jamais ! Qu'entens-je ! m'écriai-je avec douleur. Ah ! dites plûtôt que c'eſt l'amour qui vous en détache. Quel changement ! ô Ciel ! Quand vous arrivâtes dans cette Ville, tout ce qui ſe préſentoit à vos regards vous étoit odieux : mais Hally Pegelin vous a miſe dans une autre diſpoſition. Je ne m'en défends pas, repartit Lucinde, j'aime ce Renégat, & j'en veux faire mon quatriéme époux. Quel projet, interrompis-je avec horreur ! Vous, épouſer un Muſulman ! Vous oubliez que vous êtes Chrétienne ; ou plutôt vous ne l'avez été juſqu'ici que de nom. Ah ! ma mere, que me faites-vous enviſager ? Vous avez réſolu votre perte. Vous allez faire volontairement

ce que je n'ai fait que par néceſſité.

Je lui tins bien d'autres diſcours encore pour la détourner de ſon deſſein : mais je la haranguai fort inutilement ; elle avoit pris ſon parti : elle ne ſe contenta pas même de ſuivre ſon mauvais penchant, & de me quitter pour aller vivre avec ce Renégat ; elle voulut emmener avec elle Béatrix , je m'y opoſai. Ah ! malheureuſe Lucinde, lui dis-je, ſi rien n'eſt capable de vous retenir, abandonnez-vous du moins toute ſeule à la fureur qui vous poſſéde. N'entraînez point une jeune innocente dans le précipice où vous courez vous jetter. Lucinde s'en alla ſans repliquer. Je crus qu'un reſte de raiſon l'éclairoit & l'empêchoit de s'obſtiner à demander ſa fille. Que je connoiſſois mal ma mere ! Un de mes Eſclaves me dit deux jours après : Seigneur, prenez garde à vous. Un captif de Pegelin vient de me faire une confidence dont vous ne ſçauriez trop-tôt profiter. Votre mere a changé de Religion ; & pour vous punir de lui avoir refuſé Beatrix , elle a formé la réſolution d'avertir le Bacha de votre fuite. Je ne doutai pas un moment que Lucinde ne fût femme à faire ce que mon Eſclave

me disoit. J'avois eu le tems d'étudier la Dame ; & je m'étois aperçu qu'à force de jouer des rôles sanguinaires dans les Tragédies, elle s'étoit familiarisée avec le crime. Elle m'auroit fort bien fait brûler tout vif, & je ne crois pas qu'elle eût été plus sensible à ma mort, qu'à la catastrophe d'une piéce de Théâtre.

Je ne voulus donc point négliger l'avis que me donnoit mon Esclave. Je pressai mon embarquement. Je pris des Turcs selon la coutume des Corsaires d'Alger, qui vont en course ; mais je n'en pris seulement que ce qu'il m'en falloit pour ne me pas rendre suspect, & je sortis du port le plutôt qu'il me fût possible avec tous mes Esclaves & ma sœur Béatrix. Vous jugez bien que je n'oubliai pas d'emporter en même-tems ce que j'avois d'argent & de pierreries ; ce qui pouvoit monter à la valeur de six mille ducats. Lorsque nous fûmes en pleine mer, nous commençâmes par nous assurer des Turcs. Nous les enchaînâmes facilement, parce que mes Esclaves étoient en plus grand nombre. Nous eûmes un vent si favorable, que nous gagnâmes en peu de tems les côtes d'Ita-

lie. Nous arrivâmes le plus heureusement du monde au port de Livourne, où je croi que toute la Ville accourut pour nous voir débarquer. Le pere de mon Esclave Azarini se trouva par hazard ou par curiosité parmi les spectateurs. Il considéroit attentivement tous mes captifs, à mesure qu'ils mettoient pied à terre; mais quoiqu'il cherchât en eux les traits de son fils, il ne s'attendoit pas à le revoir. Que de transports, que d'embrassemens suivirent leur reconnoissance, quand ils vinrent tous deux à se reconnoître!

Si-tôt qu'Azarini eut apris à son pere qui j'étois, & ce qui m'amenoit à Livourne, le vieillard m'obligea, de même que Béatrix, à prendre un logement chez lui. Je passerai sous silence le détail de mille choses qu'il me fallut faire pour rentrer dans le sein de l'Eglise; je dirai seulement que j'abjurai le Mahometisme de meilleure foi que je ne l'avois embrassé. Après m'être entiérement purgé de ma gale d'Alger, je vendis mon vaisseau, & donnai la liberté à tous mes Esclaves. Pour les Turcs, on les retint dans les prisons de Livourne pour les échanger contre les Chrétiens.

Je

Je reçus de l'un & de l'autre Azarini toutes sortes de bons traitemens ; le fils épousa même ma sœur Béatrix, qui n'étoit pas, à la vérité, un mauvais parti pour lui, puisqu'elle étoit fille d'un Gentilhomme, & qu'elle avoit le Château de Xerica, que ma mere avoit pris soin de donner à bail à un riche laboureur de Paterna, lorsqu'elle voulut passer en Sicile.

De Livourne, après y avoir demeuré quelque-tems, je partis pour Florence que j'avois envie de voir. Je n'y allai pas sans lettres de recommandation. Azarini le pere avoit des amis à la Cour du Grand Duc, & il me recommandoit à eux comme un Gentilhomme Espagnol qui étoit son allié. J'ajoutai le *Don* à mon nom ; imitant en cela bien des Espagnols roturiers qui prennent sans façon ce titre d'honneur hors de leur pays. Je me faisois donc apeller effrontément Don Raphaël, & comme j'avois aporté d'Alger de quoi soutenir dignement ma noblesse, je parus à la Cour avec éclat. Les Cavaliers à qui le vieil Azarini avoit écrit en ma faveur y publiérent que j'étois une personne de qualité ; si bien que leur témoignage & les

airs que je me donnois me firent paſſer ſans peine pour un homme d'importance. Je me faufilai bientôt avec les principaux Seigneurs, qui me preſentérent au Grand Duc. J'eus le bonheur de lui plaire. Je m'attachai à faire ma Cour à ce Prince & à l'étudier. J'écoutai attentivement ce que les plus vieux courtiſans lui diſoient, & par leurs diſcours, je démêlai ſes inclinations. Je remarquai entre autres choſes qu'il aimoit les plaiſanteries, les bons contes & les bons mots. Je me réglai là deſſus. J'écrivois tous les matins ſur mes tablettes les hiſtoires que je voulois lui conter dans la journée. J'en ſçavois une grande quantité ; j'en avois, pour ainſi dire, un ſac tout plein. J'eus beau toutefois les ménager, mon ſac ſe vuida peu à peu, de ſorte que j'aurois été obligé de me répéter, ou de faire voir que j'étois au bout de mes apophtegmes, ſi mon génie fertile en fictions, ne m'en eût pas abondamment fourni ; mais je compoſai des contes galans & comiques qui divertirent fort le Grand Duc ; & ce qui arrive ſouvent aux beaux eſprits de profeſſion, je mettois le matin ſur mon agenda de bons mots, que je

donnois l'après-dînée pour des impromptus.

Je m'érigeai même en Poëte, & je consacrai ma Muse aux louanges du Prince. Je demeure d'accord de bonne foi que mes vers n'étoient pas bons. Aussi ne furent-ils pas critiqués ; mais quand ils auroient été meilleurs, je doute qu'ils eussent été mieux reçus du Grand Duc. Il en paroissoit très-content. La matiere peut-être l'empêchoit de les trouver mauvais. Quoiqu'il en soit, ce Prince prit insensiblement tant de goût pour moi, que cela donna de l'ombrage aux courtisans. Ils voulurent découvrir qui j'étois. Ils n'y réussirent point. Ils aprirent seulement que j'avois été Renégat. Ils ne manquérent pas de le dire au Prince dans l'espérance de me nuire. Ils n'en vinrent pourtant pas à bout. Au contraire, le Grand Duc un jour m'obligea de lui faire une relation fidèle de mon voyage d'Alger. Je lui obéis, & mes aventures, que je ne lui déguisai point, le réjouirent infiniment.

Don Raphaël, me dit-il après que j'en eus achevé le recit, j'ai de l'amitié pour vous, & je veux vous en donner

une marque qui ne vous permettra pas d'en douter. Je vous fais dépositaire de mes secrets, & pour commencer à vous mettre dans ma confidence, je vous dirai que j'aime la femme d'un de mes Ministres. C'est la Dame de ma Cour la plus aimable, mais en même-tems la plus vertueuse. Renfermée dans son domestique, uniquement attachée à un époux qui l'idolâtre, elle semble ignorer le bruit que ses charmes font dans Florence. Jugez si cette conquête est difficile. Cependant cette beauté, toute inaccessible qu'elle est aux amans, a quelquefois entendu mes soupirs. J'ai trouvé moyen de lui parler sans témoins. Elle connoît mes sentimens. Je ne me flâte point de lui avoir inspiré de l'amour. Elle ne m'a point donné sujet de former une aussi agréable pensée. Je ne désespére pas toutefois de lui plaire par ma constance, & par la conduite mystérieuse que je prens soin de tenir.

La passion que j'ai pour cette Dame, continua-t-il, n'est connue que d'elle seule. Au lieu de suivre mon penchant sans contrainte, & d'agir en Souverain, je dérobe à tout le monde la connoissance de mon amour. Je croi devoir ce

ménagement à Mascarini, c'est l'époux de la personne que j'aime. Le zèle & l'attachement qu'il a pour moi, ses services & sa probité m'obligent à me conduire avec beaucoup de secret & de circonspection. Je ne veux pas enfoncer un poignard dans le sein de ce mari malheureux, en me déclarant amant de sa femme. Je voudrois qu'il ignorât toujours, s'il est possible, l'ardeur dont je me sens brûler : car je suis persuadé qu'il mourroit de douleur s'il sçavoit la confidence que je vous fais en ce moment. Je cache donc mes démarches, & j'ai résolu de me servir de vous pour exprimer à Lucréce tous les maux que me fait souffrir la contrainte que je m'impose. Vous serez l'interprête de mes sentimens. Je ne doute point que vous ne vous acquitiez à merveilles de cette commission. Liez commerce avec Mascarini. Attachez-vous à gagner son amitié. Introduisez-vous chez lui, & vous ménagez la liberté de parler à sa femme. Voilà ce que j'attends de vous, & ce que je suis assuré que vous ferez avec toute l'adresse & la discrétion que demande un emploi si délicat.

Je promis au Grand Duc de faire tout

mon poſſible pour répondre à ſa confiance & contribuer au bonheur de ſes feux. Je lui tins bientôt parole. Je n'épargnai rien pour plaire à Maſcarini, & j'en vins à bout ſans peine. Charmé de voir ſon amitié recherchée par un homme aimé du Prince, il fit la moitié du chemin. Sa maiſon me fut ouverte. J'eus un libre accès auprès de ſon épouſe, & j'oſe dire que je me compoſai ſi bien, qu'il n'eut pas le moindre ſoupçon de la négociation dont j'étois chargé. Il eſt vrai qu'il étoit peu jaloux pour un Italien; il ſe repoſoit ſur la vertu de ſa Lucréce, & s'enfermant dans ſon cabinet, il me laiſſoit ſouvent ſeul avec elle. Je fis d'abord les choſes rondement. J'entretins la Dame de l'amour du Grand Duc, & lui dis que je ne venois chez elle que pour lui parler de ce Prince. Elle ne me parut pas épriſe de lui, & je m'aperçus néanmoins que la vanité l'empêchoit de rejetter ſes ſoupirs. Elle prenoit plaiſir à les entendre ſans vouloir y répondre. Elle avoit de la ſageſſe, mais elle étoit femme, & je remarquois que ſa vertu cédoit inſenſiblement à l'image ſuperbe de voir un Souverain dans ſes fers. Enfin le Prince pouvoit juſte-

ment ſe flâter que ſans employer la violence de Tarquin, il verroit Lucréce rendue à ſon amour. Un incident toutefois auquel il ſe feroit le moins attendu, détruiſit ſes eſpérances, comme vous l'allez aprendre.

Je ſuis naturellement hardi avec les femmes. J'ai contracté cette habitude bonne ou mauvaiſe chez les Turcs. Lucréce étoit belle. J'oubliai que je ne devois faire que le perſonnage d'Ambaſſadeur. Je parlai pour mon compte. J'offris mes ſervices à la Dame le plus galamment qu'il me fut poſſible. Au lieu de paroître choquée de mon audace, & de me répondre avec colére, elle me dit en ſoûriant : Avouez, Don Raphaël, que le Grand Duc a fait choix d'un agent fort fidèle & fort zèlé. Vous le ſervez avec une intégrité qu'on ne peut aſſez louer. Madame, dis-je ſur le même ton, n'examinons point les choſes ſcrupuleuſement. Laiſſons, je vous prie, les réflexions ; je ſçai bien qu'elles ne me ſont pas favorables ; mais je m'abandonne au ſentiment. Je ne crois pas, après tout, être le premier confident de Prince qui ait trahi ſon Maître en matiére de galanterie. Les Grands Seigneurs ont ſou-

vent dans leurs mercures des rivaux dangereux. Cela ſe peut, reprit Lucréce ; pour moi, je ſuis fiére, & tout autre qu'un Prince ne ſçauroit me toucher. Réglez-vous là-deſſus, pourſuivit-elle, en prenant ſon ſérieux, & changeons d'entretien. Je veux bien oublier ce que vous venez de me dire, à condition qu'il ne vous arrivera plus de me tenir de pareils propos, autrement vous pourrez vous en repentir.

Quoique cela fût un avis au Lecteur, & que je dûſſe en profiter, je ne ceſſai pas d'entretenir de ma paſſion la femme de Maſcarini. Je la preſſai même avec plus d'ardeur qu'auparavant de répondre à ma tendreſſe, & je fus aſſez téméraire pour vouloir prendre des libertés. La Dame alors s'offençant de mes diſcours & de mes manieres Muſulmanes, me rompit en viſiére. Elle me menaça de faire ſçavoir au Grand Duc mon inſolence, en m'aſſurant qu'elle le prieroit de me punir comme je le méritois. Je fus piqué de ces menaces à mon tour. Mon amour ſe changea en haine. Je réſolus de me venger du mépris que Lucréce m'avoit témoigné. J'allai trouver ſon mari, & après l'avoir

obligé de jurer qu'il ne me commettroit point, je l'informai de l'intelligence que ſa femme avoit avec le Prince, dont je ne manquai pas de la peindre fort amoureuſe, pour rendre la ſcène plus intéreſſante. Le Miniſtre, pour prévenir tout accident, renferma ſans autre forme de procès ſon épouſe dans un apartement ſecret, où il la fit étroitement garder par des perſonnes affidées. Tandis qu'elle étoit environnée d'argus qui l'obſervoient & l'empêchoient de donner de ſes nouvelles au Grand Duc, j'annonçai d'un air triſte à ce Prince qu'il ne devoit plus penſer à Lucréce : je lui dis que Maſcarini avoit ſans doute découvert tout, puiſqu'il s'aviſoit de veiller ſur ſa femme : que je ne ſçavois pas ce qui pouvoit lui avoir donné lieu de me ſoupçonner, attendu que je croyois m'être toujours conduit avec beaucoup d'adreſſe ; que la Dame peut-être avoit elle-même avoué tout à ſon époux, & que de concert avec lui, elle s'étoit laiſſée renfermer pour ſe dérober à des pourſuites qui alarmoient ſa vertu. Le Prince parut fort affligé de mon raport. Je fus touché de ſa douleur, & je me repentis plus d'une fois de ce que j'avois

fait; mais il n'étoit plus tems. D'ailleurs, je le confeſſe, je ſentois une maligne joie, quand je me repreſentois la ſituation où j'avois réduit l'orgueilleuſe qui avoit dédaigné mes vœux.

Je goûtois impunément le plaiſir de la vengeance qui eſt ſi doux à tout le monde & principalement aux Eſpagnols, lorſqu'un jour le Grand Duc étant avec cinq ou ſix Seigneurs de ſa Cour & moi, nous dit: De quelle maniere jugeriez-vous à propos qu'on punît un homme qui auroit abuſé de la confidence de ſon Prince & voulu lui ravir ſa Maîtreſſe? Il faudroit, dit un des courtiſans, le faire tirer à quatre chevaux. Un autre fut d'avis qu'on l'aſſommât & le fît mourir ſous le bâton. Le moins cruel de ces Italiens, & celui qui opina le plus favorablement pour le coupable, dit qu'il ſe contenteroit de le faire précipiter du haut d'une tour en bas. Et Don Raphaël, reprit alors le Grand Duc, de quelle opinion eſt-il? Je ſuis perſuadé que les Eſpagnols ne ſont pas moins ſévéres que les Italiens dans de ſemblables conjonctures.

Je compris bien, comme vous pouvez penſer, que Maſcarini n'avoit pas gardé ſon ſerment, ou que ſa femme avoit

trouvé moyen d'instruire le Prince de ce qui s'étoit passé entr'elle & moi. On remarquoit sur mon visage le trouble qui m'agitoit. Cependant tout troublé que j'étois, je répondis d'un ton ferme au Grand Duc : Seigneur, les Espagnols sont plus généreux. Ils pardonneroient en cette occasion au confident, & feroient naître par cette bonté dans son ame un regret éternel de les avoir trahis. Eh bien, me dit le Prince, je me sens capable de cette générosité. Je pardonne au traître. Aussi-bien, je ne dois m'en prendre qu'à moi-même d'avoir donné ma confiance à un homme que je ne connoissois point, & dont j'avois sujet de me défier, après tout ce qu'on m'en avoit dit. Don Raphaël, ajouta-t-il, voici de quelle maniere je veux me venger de vous. Sortez incessamment de mes Etats, & ne paroissez plus devant moi. Je me retirai sur le champ, moins affligé de ma disgrace que ravi d'en être quitte à si bon marché. Je m'embarquai dès le lendemain dans un vaisseau de Barcelone qui sortit du port de Livourne pour s'en retourner.

J'interrompis Don Raphaël dans cet endroit de son histoire. Pour un homme

d'eſprit, lui dis-je, vous fîtes, ce me ſemble, une grande faute de ne pas quitter Florence immédiatement après avoir découvert à Maſcarini l'amour du Prince pour Lucréce. Vous deviez bien vous imaginer que le Grand Duc ne tarderoit pas à ſçavoir votre trahiſon. J'en demeure d'accord, répondit le fils de Lucinde. Auſſi, malgré l'aſſurance que le Miniſtre m'avoit donnée de ne me pas expoſer au reſſentiment du Prince, je me propoſois de diſparoître au plutôt.

J'arrivai à Barcelone, continua-t-il, avec le reſte des richeſſes que j'avois apportées d'Alger, & dont j'avois diſſipé la meilleure partie à Florence, en faiſant le Gentilhomme Eſpagnol. Je ne demeurai pas long-tems en Catalogne. Je mourois d'envie de revoir Madrid, le lieu charmant de ma naiſſance, & je ſatisfis le plutôt qu'il me fût poſſible le deſir qui me preſſoit. En arrivant dans cette Ville, j'allai loger par hazard dans un hôtel garni où demeuroit une Dame qu'on appelloit Camille. Quoiqu'elle fût hors de minorité, c'étoit une créature fort piquante. J'en atteſte le Seigneur Gil Blas qui l'a vue à Valladolid preſque dans le même-tems. Elle avoit

encore plus d'eſprit que de beauté, & jamais aventuriére n'a eu plus de talent pour amorcer les dupes. Mais elle ne reſſembloit point à ces coquettes qui mettent à profit la reconnoiſſance de leurs amans : venoit-elle de dépouiller un homme d'affaires, elle en partageoit les dépouilles avec le premier Chevalier de Tripot qu'elle trouvoit à ſon gré.

Nous nous aimâmes l'un l'autre dès que nous nous vîmes, & la conformité de nos inclinations nous lia ſi étroitement, que nous fûmes bien-tôt en communauté de biens. Nous n'en avions pas à la vérité de conſidérables, & nous les mangeâmes en peu de tems. Nous ne ſongions par malheur tous deux qu'à nous plaire, ſans faire le moindre uſage des diſpoſitions que nous avions à vivre aux dépens d'autrui. La miſére enfin réveilla nos génies que le plaiſir avoit engourdis : Mon cher Raphaël, me dit Camille, faiſons diverſion, mon ami. Ceſſons de garder une fidélité qui nous ruine. Vous pouvez entêter une riche veuve ; je puis charmer quelque vieux Seigneur ; ſi nous continuons à nous être fidèles, voilà deux fortunes manquées. Belle Camille, lui répondis-je, vous me

prévenez. J'allois vous faire la même propoſition. J'y conſens, ma Reine. Oui, pour mieux entretenir notre mutuelle ardeur, tentons d'utiles conquêtes. Les infidélités que nous nous ferons deviendront des triomphes pour nous.

Cette convention faite, nous nous mîmes en campagne. Nous nous donnâmes d'abord de grands mouvemens ſans pouvoir rencontrer ce que nous cherchions. Camille ne trouvoit que des Petits-Maîtres, ce qui ſupoſe des amans qui n'avoient pas le ſol, & moi que des femmes qui aimoient mieux lever des contributions que d'en payer. Comme l'Amour ſe refuſoit à nos beſoins, nous eumes recours aux fourberies. Nous en fimes tant & tant que le Corrégidor en entendit parler, & ce Juge ſévére en diable, chargea un de ſes Alguazils de nous arrêter ; mais l'Alguazil auſſi bon que le Corrégidor étoit mauvais, nous laiſſa le loiſir de ſortir de Madrid pour une petite ſomme que nous lui donnâmes. Nous prîmes la route de Valladolid, & nous allâmes nous établir dans cette Ville. J'y louai une maiſon où je logeai avec Camille, que je fis paſſer pour ma ſœur de peur de ſcandale. Nous

tinmes d'abord notre induſtrie en bride & nous commençâmes d'étudier le terrain avant que de former aucune entrepriſe.

Un jour un homme m'aborda dans la rue, me ſalua très-civilement, & me dit : Seigneur Don Raphaël, me reconnoiſſez-vous ? Je lui répondis que non. Et moi, reprit-il, je vous remets parfaitement. Je vous ai vû à la Cour de Toſcane, & j'étois alors Garde du Grand Duc. Il y a quelques mois, ajoûta-t-il, que j'ai quitté le ſervice de ce Prince. Je ſuis venu en Eſpagne avec un Italien des plus ſubtils. Nous ſommes à Valladolid depuis trois ſemaines. Nous demeurons avec un Caſtillan & un Galicien, qui ſont ſans contredit deux honnêtes garçons. Nous vivons enſemble du travail de nos mains. Nous faiſons bonne chere, & nous nous divertiſſons comme des Princes. Si vous voulez vous joindre à nous, vous ſerez agréablement reçu de mes confreres, car vous m'avez toujours paru un galant homme, peu ſcrupuleux de votre naturel, & profés dans notre ordre.

La franchiſe de ce fripon excita la mienne. Puiſque vous me parlez à cœur

ouvert, lui dis-je, vous méritez que je m'explique de même avec vous. Véritablement je ne ſuis pas novice dans votre profeſſion, & ſi ma modeſtie me permettoit de conter mes exploits, vous verriez que vous n'avez pas jugé trop avantageuſement de moi; mais je laiſſe là les louanges, & je me contenterai de vous dire, en acceptant la place que vous m'offrez dans votre compagnie, que je ne négligerai rien pour vous prouver que je n'en ſuis pas indigne. Je n'eus pas ſi-tôt dit à cet ambidextre que je conſentois d'augmenter le nombre de ſes camarades, qu'il me conduiſit où ils étoient, & là je fis connoiſſance avec eux. C'eſt dans cet endroit que je vis pour la premiere fois l'illuſtre Ambroiſe de Lamela. Ces Meſſieurs m'interrogérent ſur l'art de s'aproprier finement le bien du prochain. Ils voulurent ſçavoir ſi j'avois des principes; mais je leur montrai bien des tours qu'ils ignoroient, & qu'ils admirerent. Ils furent encore plus étonnés, lorſque mépriſant la ſubtilité de ma main, comme une choſe trop ordinaire, je leur dis que j'excellois dans les fourberies qui demandent de l'eſprit. Pour le leur perſuader,
je

je leur racontai l'aventure de Jerôme de Moyadas, & ſur le ſimple recit que j'en fis, ils me trouvérent un génie ſi ſupérieur, qu'ils me choiſirent d'une commune voix pour leur chef. Je juſtifiai bien leur choix par une infinité de friponneries que nous fimes, & dont je fus, pour ainſi parler, la cheville ouvriere. Quand nous avions beſoin d'une actrice pour nous ſeconder dans le beſoin, nous nous ſervions de Camille qui jouoit à ravir tous les rôles qu'on lui donnoit.

Dans ce tems-là, notre confrere Ambroiſe fut tenté de revoir ſa patrie. Il partit pour la Galice, en nous aſſurant que nous pouvions compter ſur ſon retour. Il contenta ſon envie; & comme il s'en revenoit, étant allé à Burgos, pour y faire quelque coup, un hôtellier de ſa connoiſſance le mit au ſervice du Seigneur Gil Blas de Santillane, dont il n'oublia pas de lui aprendre les affaires. Seigneur Gil Blas, pourſuivit D. Raphaël en m'adreſſant la parole, vous ſçavez de quelle maniere nous vous dévalisâmes dans un hôtel garni de Valladolid, je ne doute pas que vous n'ayez ſoupçonné Ambroiſe d'avoir été le principal inſtrument de ce vol, & vous avez eu raiſon.

Il vint nous trouver en arrivant. Il nous exposa l'état où vous étiez, & Messieurs les entrepreneurs se réglérent là-dessus. Mais vous ignorez les suites de cette aventure. Je vais vous en instruire. Nous enlevâmes Ambroise & moi votre valise, & tous deux montés sur vos mules, nous prîmes le chemin de Madrid, sans nous embarrasser de Camille ni de nos camarades qui furent sans doute aussi surpris que vous de ne nous pas revoir le lendemain.

Nous changeâmes de dessein la seconde journée. Au lieu d'aller à Madrid, d'où je n'étois pas sorti sans raison, nous passâmes par Zebreros, & continuâmes notre route jusqu'à Tolède. Notre premier soin dans cette Ville fut de nous habiller fort proprement. Puis nous donnant pour deux freres Galiciens qui voyageoient par curiosité, nous connûmes bientôt de fort honnêtes gens. J'étois si accoutumé à faire l'homme de qualité, qu'on s'y méprit aisément ; & comme on éblouit d'ordinaire par la dépense, nous jettâmes de la poudre aux yeux de tout le monde par les fêtes galantes que nous commençâmes à donner aux Dames.

Parmi les femmes que je voyois, il y en eut une qui me toucha. Je la trouvai plus belle que Camille, & beaucoup plus jeune. Je voulus ſçavoir qui elle étoit, j'apris qu'elle ſe nommoit Violante, & qu'elle avoit épouſé un Cavalier qui déja las de ſes careſſes, couroit après celles d'une courtiſane qu'il aimoit. Je n'eus pas beſoin qu'on m'en dît davantage pour me déterminer à établir Violante Dame ſouveraine de mes penſées.

Elle ne tarda guére à s'apercevoir de ſa conquête. Je commençai à ſuivre par-tout ſes pas, & à faire cent folies pour lui perſuader que je ne demandois pas mieux que de la conſoler des infidélités de ſon époux. La belle fit là-deſſus ſes réflexions, qui furent telles que j'eus enfin le plaiſir de connoître que mes intentions étoient aprouvées. Je reçus d'elle un billet en réponſes de pluſieurs que je lui avois fait tenir par une de ces vieilles qui ſont d'une ſi grande commodité en Eſpagne & en Italie. La Dame me mandoit que ſon mari ſoupoit tous les ſoirs chez ſa maîtreſſe, & ne revenoit au logis que fort tard. Je compris bien ce que cela ſignifioit. Dès la même nuit j'allai ſous les fenêtres de Vio-

lante, & je liai avec elle une conversation des plus tendres. Avant que de nous séparer, nous convinmes que toutes les nuits à pareille heure, nous pourrions nous entretenir de la même maniere, sans préjudice de tous les autres actes de galanterie qu'il nous seroit permis d'exercer le jour.

Jusques-là Don Baltazar, ainsi se nommoit l'époux de Violante, en avoit été quitte à bon marché ; mais je voulois aimer physiquement, & je me rendis un soir sous le fenêtres de la Dame, dans le dessein de lui dire que je ne pouvois plus vivre, si je n'avois un tête-à-tête avec elle dans un lieu plus convenable à l'excès de mon amour. Ce que je n'avois pu encore obtenir d'elle. Mais comme j'arrivois, je vis venir dans la rue un homme qui sembloit m'observer. En effet, c'étoit le mari qui revenoit de chez sa courtisane de meilleure heure qu'à l'ordinaire, & qui remarquant un Cavalier près de sa maison, au lieu d'y entrer, se promenoit dans la rue. J'y demeurai quelque-tems incertain de ce que je devois faire. Enfin, je pris le parti d'aborder Don Baltazar, que je ne connoissois point, & dont je

n'étois point connu. Seigneur Cavalier, lui dis-je, laiſſez-moi, je vous prie, la rue libre pour cette nuit. J'aurai une autrefois la même complaiſance pour vous. Seigneur, me répondit-il, j'allois vous faire la même priere. Je ſuis amoureux d'une fille que ſon frere fait ſoigneuſement garder, & qui demeure à vingt pas d'ici. Je ſouhaiterois qu'il n'y eût perſonne dans la rue. Il y a, repris-je, moyen de nous ſatisfaire tous deux ſans nous incommoder. Car, ajoûtai-je, en lui montrant ſa propre maiſon, la Dame que je ſers loge-là, il faut même que nous nous ſecourions, ſi l'un ou l'autre vient à être attaqué. J'y conſens, repartit-il, je vais à mon rendez-vous, & nous nous épaulerons, s'il en eſt beſoin. A ces mots il me quitta, mais c'étoit pour mieux m'obſerver ; ce que l'obſcurité de la nuit lui permettoit de faire impunément.

Pour moi, je m'aprochai de bonne foi du balcon de Violante. Elle parut bien-tôt, & nous commençâmes à nous entretenir. Je ne manquai pas de preſſer ma Reine de m'accorder un entretien ſecret dans quelque endroit particulier. Elle réſiſta un peu à mes inſtances, pour

augmenter le prix de la grace que je demandois, puis me jettant un billet qu'elle tira de ſa poche. Tenez, me dit-elle, vous trouverez dans cette lettre la promeſſe d'une choſe dont vous m'importunez tant. Enſuite elle ſe retira, parce que l'heure à laquelle ſon mari revenoit ordinairement aprochoit. Je ſerrai le billet, & je m'avançai vers le lieu où Don Baltazar m'avoit dit qu'il avoit affaire. Mais cet époux qui s'étoit fort bien aperçu que j'en voulois à ſa femme, vint au-devant de moi, & me dit: Hé bien, Seigneur Cavalier, êtes-vous content de votre bonne fortune? J'ai ſujet de l'être, lui répondis-je. Et vous, qu'avez-vous fait? L'amour vous a-t-il favoriſé? Hélas! non, repartit-il, le maudit frere de la beauté que j'aime eſt de retour d'une maiſon de campagne, d'où nous avions crû qu'il ne reviendroit que demain. Ce contre-tems m'a ſévré du plaiſir dont je m'étois flâté.

Nous nous fîmes Don Baltazar & moi des proteſtations d'amitié, & nous nous donnâmes rendez-vous le lendemain matin dans la grande place. Ce Cavalier, après que nous nous fûmes ſéparés entra chez lui, & ne fit nullement connoître à

Violante qu'il ſçût de ſes nouvelles. Il ſe trouva le jour ſuivant dans la grande place. J'y arrivai un moment après lui. Nous nous ſaluâmes avec des démonſtrations d'amitié, auſſi perfides d'un côté que ſincéres de l'autre. Enſuite l'artificieux Don Baltazar me fit une fauſſe confidence de ſon intrigue avec la Dame dont il m'avoit parlé la nuit précédente. Il me raconta là-deſſus une longue fable, qu'il avoit compoſée, & tout cela pour m'engager à lui dire à mon tour de quelle façon j'avois fait connoiſſance avec Violante. Je ne manquai pas de donner dans le piége ; j'avouai tout avec la plus grande franchiſe du monde. Je montrai même le billet que j'avois reçu d'elle ; & je lûs ces paroles qu'il contenoit. *J'irai demain dîner chez Dona Inée. Vous ſçavez où elle demeure. C'eſt dans la maiſon de cette fidelle amie que je prétens avoir un tête-à-tête avec vous. Je ne puis vous refuſer plus long-tems cette faveur que vous paroiſſez meriter.*

Voilà, dit Don Baltazar, un billet qui vous promet le prix de vos feux. Je vous félicite par avance du bonheur qui vous attend. Il ne laiſſoit pas en parlant de la ſorte d'être un peu déconcerté ;

mais il déroba facilement à mes yeux ſon trouble & ſon embarras. J'étois ſi plein de mes eſpérances, que je ne me mettois guere en peine d'obſerver mon confident qui fut obligé toutefois de me quitter, de peur que je ne m'aperçuſſe enfin de ſon agitation. Il courut avertir ſon beau-frere de cette aventure. J'ignore ce qu'il ſe paſſa entr'eux : Je ſçai ſeulement que Don Baltazar vint fraper à la porte de Dona Inés, dans le tems que j'étois chez cette Dame avec Violante. Nous ſçûmes que c'étoit lui, & je me ſauvai par une porte de derriére avant qu'il fût entré. D'abord que j'eus diſparu, les femmes que l'arrivée imprévue de ce mari avoit troublées, ſe raſſurérent, & le reçurent avec tant d'effronterie, qu'il ſe douta bien qu'on m'avoit caché, ou fait évader. Je ne vous dirai point ce qu'il dit à Dona Inés & à ſa femme. C'eſt une choſe qui n'eſt pas venue à ma connoiſſance.

Cependant ſans ſoupçonner encore que je fuſſe la dupe de Don Baltazar, je ſortis en le maudiſſant, & je retournai à la grande Place où j'avois donné rendez-vous à Lamela. Je ne l'y trouvai point. Il avoit auſſi ſes petites affai-

res, & le fripon étoit plus heureux que moi. Comme je l'attendois, je vis arriver mon perfide confident qui avoit un air guai. Il me joignit, & me demanda en riant des nouvelles de mon tête-à-tête avec ma Nymphe chez Dona Inés. Je ne ſçai, lui dis-je, quel démon jaloux de mes plaiſirs, ſe plaît à les traverſer ; mais tandis que ſeul avec ma Dame, je la preſſois de faire mon bonheur, ſon mari, (que le Ciel confonde) eſt venu fraper à la porte de ſa maiſon. Il a fallu promptement ſonger à me retirer. Je ſuis ſorti par une porte de derriere, en donnant à tous les diables le fâcheux qui rompoit toutes mes meſures. J'en ai un véritable chagrin, s'écria Don Baltazar, qui ſentoit une ſecrette joie de voir ma peine ; voilà un impertinent mari. Je vous conſeille de ne lui point faire de quartier. Oh, je ſuivrai vos conſeils, lui repliquai-je, & je puis vous aſſurer que ſon honneur paſſera le pas cette nuit. Sa femme, quand je l'ai quittée, m'a dit de ne me pas rebuter pour ſi peu de choſes. Que je ne manque pas de me rendre ſous ſes fenêtres de meilleure heure qu'à l'ordinaire : qu'elle eſt réſolue à me faire en-

trer chez elle : mais qu'à tout hazard j'aye la précaution de me faire efcorter par deux ou trois amis , de crainte de furprife. Que cette Dame eft prudente, dit-il ! je m'offre à vous accompagner. Ah ! mon cher ami , m'écriai-je , tout tranfporté de joie, & jettant mes bras au col de Don Baltazar, que je vous ai d'obligation ! Je ferai plus , reprit-il, je connois un jeune homme qui eft un Céfar. Il fera de la partie, & vous pourrez alors vous repofer hardiment fur une pareille efcorte.

Je ne fçavois que dire à ce nouvel ami pour le remercier, tant j'étois charmé de fon zèle. Enfin, j'acceptai les fecours qu'il m'offroit , & nous donnant rendez-vous fous le balcon de Violante à l'entrée de la nuit nous nous féparâmes. Il alla trouver fon beau-frere qui étoit le Céfar en queftion , & moi, je me promenai jufqu'au foir avec Lamela, qui bien qu'étonné de l'ardeur avec laquelle Don Baltazar entroit dans mes intérêts, ne s'en défia pas plus que moi. Nous donnions tête baiffée dans le panneau. Je conviens que cela n'étoit guere pardonnable à des gens comme nous. Quand je jugeai qu'il étoit tems de

me présenter devant les fenêtres de Violante, Ambroise & moi nous y parûmes armés de bonnes rapieres. Nous y trouvâmes le mari de ma Dame avec un autre homme. Ils nous attendoient de pied ferme. Don Baltazar m'aborda, & me montrant son beau-frere, il me dit: Seigneur, voici le Cavalier dont je vous ai tantôt vanté la bravoure. Introduisez-vous chez votre maîtresse, & qu'aucune inquiétude ne vous empêche de jouir d'une parfaite félicité.

Après quelques complimens de part & d'autre, je frapai à la porte de Violante. Une espece de Duégne vint ouvrir. J'entrai, & sans prendre garde à ce qui se passoit derriere moi, je m'avançai dans une sale où étoit cette Dame. Pendant que je la saluois, les deux traîtres qui m'avoient suivi dans la maison, & qui en avoient fermé la porte si brusquement après eux, qu'Ambroise étoit resté dans la rue, se découvrirent; vous vous imaginez bien qu'il en fallut alors découdre. Ils me chargérent tous deux en même-tems: mais je leur fis voir du Pays. Je les occupai l'un & l'autre, de maniere qu'ils se repentirent peut-être de n'avoir pas pris

une voie plus ſûre pour ſe venger. Je perçai l'époux. Son beau-frere le voyant hors de combat, gagna la porte que la Duégne & Violante avoient ouverte pour ſe ſauver, tandis que nous nous battions. Je le pourſuivis juſques dans la rue, où je rejoignis Lamela, qui n'ayant pû tirer un ſeul mot des femmes qu'il avoit vû fuir, ne ſçavoit préciſément ce qu'il devoit juger du bruit qu'il venoit d'entendre. Nous retournâmes à notre Auberge. Nous primes ce que nous avions de meilleur, & montant ſur nos mules, nous ſortimes de la Ville, ſans attendre le jour.

Nous comprimes bien que cette affaire pourroit avoir des ſuites, & qu'on feroit dans Tolede des perquiſitions que nous n'avions pas tort de prévenir. Nous allâmes coucher à Villarubia. Nous logeâmes dans une hôtellerie, où quelque-tems après nous il arriva un Marchand de Tolède qui alloit à Segorbe. Nous ſoupâmes avec lui. Il nous conta l'aventure tragique du mari de Violante, & il étoit ſi éloigné de nous ſoupçonner d'y avoir part, que nous lui fîmes hardiment toutes ſortes de queſtions. Meſſieurs, nous dit-il, comme je partois ce

matin, j'ai apris ce triſte évenement. On cherchoit par-tout Violante, & l'on m'a dit que le Corrégidor, qui eſt parent de Don Baltazar, a réſolu de ne rien épargner pour découvrir les auteurs de ce meurtre. Voilà tout ce que je ſçais.

Je ne fus guere alarmé des recherches du Corrégidor de Toléde. Cependant je formai la réſolution de ſortir promptement de la Caſtille nouvelle. Je fis réflexion que Violante retrouvée avoueroit tout, & que ſur le portrait qu'elle feroit de ma perſonne à la Juſtice, on mettroit des gens à mes trouſſes. Cela fut cauſe que dès le jour ſuivant nous évitâmes le grand chemin par précaution. Heureuſement Lamela connoiſſoit les trois quarts de l'Eſpagne, & ſçavoit par quel détour nous pouvions ſûrement nous rendre en Aragon. Au lieu d'aller tout droit à Cuença, nous nous engageâmes dans les montagnes qui ſont devant cette Ville, & par des ſentiers qui n'étoient pas inconnus à mon guide; nous arrivâmes devant une grotte qui me parut avoir tout l'air d'un hermitage. Effectivement, c'étoit celui où vous êtes venu hier au ſoir me demander un aſyle.

Pendant que j'en confidérois les environs qui offroient à ma vûë un payfage des plus charmans, mon compagnon me dit : Il y a fix ans que je paffai parici. Dans ce tems-là cette grotte fervoit de retraite à un vieil Hermite, qui me reçut charitablement. Il me fit part de fes provifions. Je me fouviens que c'étoit un faint homme, & qu'il me tint des difcours qui penférent me détacher du monde. Il vit peut-être encore. Je vais m'en éclaircir. En achevant ces mots, le curieux Ambroife defcendit de deffus fa mule, & entra dans l'Hermitage. Il y demeura quelques momens. Puis il revint ; & m'apellant : Venez, me dit-il, Don Raphaël, venez voir une chofe très-touchante. Je mis auffi-tôt pied à terre. Nous attachâmes nos mules à des arbres, & je fuivis Lamela dans la grotte, où j'aperçus fur un grabat un vieil Anachorette tout étendu, pâle & mourant. Une barbe blanche & fort épaiffe lui couvroit l'eftomach, & l'on voyoit dans fes mains jointes un grand rofaire entrelaffé. Au bruit que nous fimes en nous aprochant de lui, il ouvrit des yeux que la mort déja commençoit à

fermer ; & après nous avoir envisagés un instant, *Qui que vous soyez*, nous dit-il, *mes Freres, profitez du spectacle qui se presente à vos regards. J'ai passé quarante années dans le monde, & soixante dans cette solitude. Ah, qu'en ce moment le tems que j'ai donné à mes plaisirs me paroît long, & qu'au contraire celui que j'ai consacré à la pénitence me semble court! Hélas! je crains que les austérités du Frere Juan n'ayent pas assez expié les péchés du Licentié Don Juan de Solis.*

Il n'eut pas achevé ces mots qu'il expira. Nous fumes frapés de cette mort. Ces sortes d'objets font toujours quelque impression sur les plus grands libertins même. Mais nous n'en fûmes pas long-tems touchés. Nous oubliâmes bien-tôt ce qu'il venoit de nous dire, & nous commençâmes à faire un inventaire de tout ce qui étoit dans l'hermitage ; ce qui ne nous occupa pas infiniment, tous les meubles consistans dans ceux que vous avez pû remarquer dans la grotte. Le Frere Juan n'étoit pas seulement mal meublé, il avoit encore une très-mauvaise cuisine. Nous ne trouvâmes chez lui pour toutes provisions que des noisettes, & quelques grignons de

pain d'orge fort durs, que les gencives du ſaint homme n'avoient aparemment pû broyer. Je dis ſes gencives, car nous remarquâmes que toutes les dents lui étoient tombées. Tout ce que cette demeure ſolitaire contenoit, tout ce que nous conſidérions, nous faiſoit regarder ce bon Anachorette comme un ſaint. Une choſe ſeule nous choqua, nous ouvrimes un papier plié en forme de lettre qu'il avoit mis ſur une table, & par lequel il prioit la perſonne qui liroit ce billet, de porter ſon roſaire & ſes ſandales à l'Evêque de Cuença. Nous ne ſçavions dans quel eſprit ce nouveau pere du deſert pouvoit avoir envie de faire un pareil preſent à ſon Evêque; cela nous ſembloit bleſſer l'humilité, & nous paroiſſoit d'un homme qui vouloit trancher du bienheureux. Peut-être auſſi n'y avoit-il là-dedans que de la ſimplicité. C'eſt ce que je ne déciderai point.

En nous entretenant là-deſſus, il vint une idée aſſez plaiſante à Lamela. Demeurons, me dit-il, dans cet hermitage. Déguiſons-nous en hermites. Enterrons le frere Juan, vous paſſerez pour lui, & moi ſous le nom de frere Antoine, j'irai quêter dans les Villes &

les bourgs voiſins. Outre que nous ſerons à couvert des perquiſitions du Corrégidor ; car je ne penſe pas qu'on s'aviſe de nous venir chercher ici, j'ai à Cuença de bonnes connoiſſances que nous pourrons entretenir. J'aprouvai cette bizarre imagination, moins pour les raiſons qu'Ambroiſe me diſoit, que par fantaiſie & comme pour jouer un rôle dans une piéce de Théâtre. Nous fimes une foſſe à trente ou quarante pas de la grotte, & nous enterrâmes modeſtement le vieil Anachorette, après l'avoir dépouillé de ſes habits ; c'eſt-à-dire, d'une ſimple robe que nouoit par le milieu une ceinture de cuir. Nous lui coupâmes auſſi la barbe pour m'en faire une poſtiche, & enfin après ſes funérailles nous primes poſſeſſion de l'hermitage.

Nous fimes fort mauvaiſe chere le premier jour. Il nous fallut vivre des proviſions du défunt ; mais le lendemain avant le lever de l'aurore, Lamela ſe mit en campagne avec les deux mules qu'il alla vendre à Toralva, & le ſoir il revint chargé de vivres & d'autres choſes qu'il avoit achetées. Il en aporta tout ce qui étoit néceſſaire pour nous traveſtir. Il ſe fit lui-même une

robe de bure & une petite barbe rouſſe de crins de cheval, qu'il s'attacha ſi artiſtement aux oreilles, qu'on eût juré qu'elle étoit naturelle. Il n'y a point de garçon au monde plus adroit que lui. Il treſſa auſſi la barbe du frere Juan; il me l'apliqua; & mon bonnet de laine brune achevoit de couvrir l'artifice; on peut dire que rien ne manquoit à notre déguiſement. Nous nous trouvions l'un & l'autre ſi plaiſamment équipés, que nous ne pouvions ſans rire nous regarder ſous ces habits, qui véritablement ne nous convenoient guere. Avec la robe du frere Juan, j'avois ſon roſaire & ſes ſandales, dont je ne me fis pas un ſcrupule de priver l'Evêque de Cueça.

Il y avoit déja trois jours que nous étions dans l'hermitage, ſans y avoir vû paroître perſonne; mais le quatriéme, il entra dans la grotte deux payſans; ils aportoient du pain, du fromage & des oignons au défunt qu'ils croyoient encore vivant. Je me jettai ſur notre grabat, dès que je les aperçûs, & il ne me fut pas difficile de les tromper. Outre qu'on ne voyoit point aſſez pour pouvoir bien diſtinguer mes traits, j'imitai le mieux que je pûs, le ſon de la

voix du frere Juan, dont j'avois entendu les dernieres paroles. Ils n'eurent aucun ſoupçon de cette ſupercherie. Ils parurent ſéulement étonnés de rencontrer là un autre hermite; mais Lamela remarquant leur ſurpriſe, leur dit d'un air hypocrite : Mes freres, ne ſoyez pas ſurpris de me voir dans cette ſolitude. J'ai quitté un hermitage que j'avois en Aragon, pour venir ici tenir compagnie au vénérable & diſcret Frere Juan, qui, dans l'extrême vieilleſſe où il eſt, a beſoien d'un camarade qui puiſſe pourvoir à ſes beſoins. Les payſans donnérent à la charité d'Ambroiſe des louanges infinies, & témoignérent qu'ils étoient bien aiſes de pouvoir ſe vanter d'avoir deux ſaints perſonnages dans leur contrée.

Lamela chargé d'une grande beſace, qu'il n'avoit pas oublié d'acheter, alla pour la premiere fois quêter dans la ville de Cuença, qui n'eſt éloignée de l'hermitage que d'une petite lieue. Avec l'exterieur pieux qu'il a reçu de la nature, & l'art de le faire valoir qu'il poſſede au ſuprême dégré, il ne manqua pas d'exciter les perſonnes charitables à lui faire l'aumône. Il remplit ſa beſace de

leurs libéralités. Monſieur Ambroiſe, lui dis-je à ſon retour, je vous félicite de l'heureux talent que vous avez pour attendrir les ames Chrétiennes. Vive-Dieu, l'on diroit que vous avez été Frere Quêteur chez les Capucins. J'ai fait bien autre choſe que de remplir mon biſſac, me répondit-il: Vous ſçaurez que j'ai déterré certaine Nymphe apellée Barbe, que j'aimois autrefois. Je l'ai trouvée bien changée; elle s'eſt miſe comme nous dans la dévotion. Elle demeure avec deux ou trois autres Béates qui édifient le monde en public, & menent une vie ſcandaleuſe en particulier. Elle ne me reconnoiſſoit pas d'abord. Comment donc, lui ai-je dit, Madame Barbe, eſt-il poſſible que vous ne remettiez point un de vos anciens amis, votre ſerviteur Ambroiſe? Par ma foi, Seigneur de Lamela, s'eſt-elle écriée, je ne me ferois jamais attendu à vous revoir ſous les habits que vous portez. Par quelle aventure êtes-vous devenu hermite? C'eſt ce que je ne puis vous raconter préſentement, lui ai-je reparti: Le détail eſt un peu long; mais je viendrai demain au ſoir ſatisfaire votre curioſité. De plus, je vous amenerai le

Frere Juan mon compagnon. Le Frere Juan, a-t-elle interrompu ; ce bon hermite qui a un hermitage auprès de cette Ville ? Vous n'y penſez pas : On dit qu'il a plus de cent ans. Il eſt vrai, lui ai-je dit, qu'il a eu cet âge-là ; mais il eſt bien rajeuni depuis quelques jours : il n'eſt pas plus vieux que moi. Hé bien, qu'il vienne avec vous, a repliqué Barbe ; je vois bien qu'il y a du myſtere là-deſſous.

Nous ne manquâmes pas le lendemain, dès qu'il fut nuit, d'aller chez ces Bigotes, qui pour nous mieux recevoir avoient préparé un grand repas. Nous ôtâmes d'abord nos barbes & nos habits d'Anachorettes, & ſans façon nous fimes connoître à ces Princeſſes qui nous étions. De leur côté, de peur de demeurer en reſte de franchiſe avec nous, elles nous montrérent de quoi ſont capables de fauſſes dévotes, quand elles banniſſent la grimace. Nous paſſâmes preſque toute la nuit à table, & nous ne nous retirâmes à notre grotte qu'un moment avant le jour. Nous y retournâmes bien-tôt après, ou pour mieux dire, nous fimes la même choſe pendant trois mois, & nous mangeâmes

avec ces Créatures plus des deux tiers de nos espéces. Mais un jaloux qui a tout découvert, en a informé la Justice, qui doit aujourd'hui se transporter à l'hermitage pour se saisir de nos personnes. Hier Ambroise en quêtant à Cuença, rencontra une de nos Beates, qui lui donna un billet, & lui dit : Une femme de mes amies m'écrit cette lettre que j'allois vous envoyer par un homme exprès. Montrez-la au Frere Juan ; & prenez vos mesures là-dessus. C'est ce billet, Messieurs, que Lamela m'a mis entre les mains devant vous, & qui nous a si brusquement fait quitter notre demeure solitaire.

CHAPITRE II.

Du conseil que Don Raphaël & ses Auditeurs tinrent ensemble, & de l'aventure qui leur arriva, lorsqu'ils voulurent sortir du Bois.

QUAND Don Raphaël eut achevé de conter son histoire, dont le récit me parut un peu long, Don Alphonse, par politesse, lui témoigna qu'elle l'avoit

fort diverti. Après cela, le Seigneur Ambroiſe prit la parole, & l'adreſſant au compagnon de ſes exploits : Don Raphaël, lui dit-il, ſongez que le ſoleil ſe couche. Il ſeroit à propos ce me ſemble, de déliberer ſur ce que nous avons à faire. Vous avez raiſon, lui répondit ſon camarade, il faut déterminer l'endroit où nous voulons aller. Pour moi, reprit Lamela, je ſuis d'avis que nous nous remettions en chemin ſans perdre de tems, que nous gagnions Requena cette nuit, & que demain nous entrions dans le Royaume de Valence, où nous donnerons l'eſſor à notre induſtrie. Je preſſens que nous y ferons de bons coups. Son confrere qui croyoit là-deſſus ſes preſſentimens infaillibles, ſe rangea de ſon opinion. Pour Don Alphonſe & moi, comme nous nous laiſſions conduire par ces deux honnêtes gens, nous attendîmes, ſans rien dire, le réſultat de la conférence.

Il fut donc réſolu que nous prendrions la route de Requena, & nous commençâmes à nous y diſpoſer. Nous fimes un repas ſemblable à celui du matin : puis nous chargeâmes le cheval de l'outre & du reſte de nos proviſions. En-

ſuite la nuit qui ſurvint, nous prêtant l'obſcurité dont nous avions beſoin pour marcher ſûrement, nous voulûmes ſortir du bois; mais nous n'eûmes pas fait cent pas, que nous découvrimes entre les arbres une lumiere qui nous donna beaucoup à penſer. Que ſignifie cela, dit Don Raphaël? Ne ſeroit-ce point les furets de la Juſtice de Cuença qu'on auroit mis ſur nos traces, & qui nous ſentant dans cette forêt, nous y viendroient chercher? Je ne le crois pas, dit Ambroiſe; ce ſont plûtôt des voyageurs. La nuit les aura ſurpris, & ils ſeront entrés dans ce bois pour y attendre le jour; mais, ajoûta-t-il, je puis me tromper. Je vais reconnoître ce que c'eſt. Demeurez ici tous trois. Je ferai de retour dans un moment. A ces mots, il s'avance vers la lumiere qui n'étoit pas fort éloignée; il s'en aproche à pas de loup. Il écarte doucement les feuilles & les branches qui s'opoſent à ſon paſſage, & regarde avec toute l'attention que la choſe lui paroît mériter. Il vit ſur l'herbe, au tour d'une chandelle qui brûloit dans une motte de terre, quatre hommes aſſis, qui achevoient de manger un pâté & de vuider un aſſez gros

outre





outre qu'ils baifoient à la ronde. Il aperçut encore à quelque pas d'eux une femme & un Cavalier attachés à des arbres, & un peu plus loin une chaife roulante avec deux mules richement caparaçonnées. Il jugea d'abord que les hommes affis devoient être des voleurs, & les difcours qu'il leur entendit tenir, lui firent connoître qu'il ne fe trompoit pas dans fa conjecture. Les quatre brigands faifoient voir une égale envie de poffèder la Dame qui étoit tombée entre leurs mains, & ils parloient de tirer au fort. Lamela inftruit de ce que c'étoit, vint nous rejoindre, & nous fit un fidèle raport de tout ce qu'il avoit vû & entendu.

Meffieurs, dit alors Don Alphonfe, cette Dame & ce Cavalier que les voleurs ont attachés à des arbres, font peut-être des perfonnes de la premiére qualité. Souffrirons-nous que des brigands les faffent fervir de victimes à leur barbarie & à leur brutalité ? croyez-moi, chargeons ces bandits. Qu'ils tombent fous nos coups. J'y confens, dit Don Raphaël; je ne fuis pas moins prêt à faire une bonne action qu'une mauvaife. Ambroife de fon côté té-

moigna qu'il ne demandoit pas mieux que de prêter la main à une entreprise si louable, & dont il prévoyoit, disoit-il, que nous serions bien payés. J'ose dire aussi qu'en cette occasion, le péril ne m'épouvanta point, & que jamais aucun Chevalier errant ne se montra plus prompt au service des Demoiselles. Mais pour dire les choses sans trahir la vérité, le danger n'étoit pas grand, car Lamela nous ayant raporté que les armes des voleurs étoient toutes en un monceau à dix ou douze pas d'eux, il ne nous fut pas fort difficile d'exécuter notre dessein. Nous liâmes notre cheval à un arbre, & nous nous aprochâmes à petit bruit de l'endroit où étoient les brigands. Ils s'entretenoient avec beaucoup de chaleur, & faisoient un bruit qui nous aidoit à les surprendre. Nous nous rendîmes maîtres de leurs armes, avant qu'ils nous découvrissent, puis tirant sur eux à bout-portant, nous les étendîmes tous sur la place.

Pendant cette expédition, la chandelle s'éteignit, de sorte que nous demeurâmes dans l'obscurité. Nous ne laissâmes pas toutefois de délier l'hom-

me & la femme, que la crainte tenoit saisis à un point, qu'ils n'avoient pas la force de nous remercier de ce que nous venions de faire pour eux. Il est vrai qu'ils ignoroient encore s'ils devoient nous regarder comme leurs libérateurs, ou comme de nouveaux bandits qui ne les enlevoient point aux autres pour les mieux traiter. Mais nous les rassurâmes en leur disant que nous allions les conduire jusqu'à une hôtellerie qu'Ambroise soûtenoit être à une demi-lieue de-là, & qu'ils pourroient en cet endroit prendre toutes les précautions nécessaires pour se rendre sûrement où ils avoient affaire. Après cette assurance, dont ils parurent très-satisfaits, nous les remîmes dans leur chaise, & les tirâmes hors du bois en tenant la bride de leurs mules. Nos Anachorettes visitérent ensuite les poches des vaincus. Puis nous allâmes reprendre le cheval de Don Alphonse. Nous prîmes aussi ceux des voleurs que nous trouvâmes attachés à des arbres auprès du champ de bataille. Puis emmenant avec nous tous ces chevaux, nous suivîmes le frere Antoine, qui monta sur une des mules pour mener la chaise à l'hôtellerie, où nous n'arri-

vâmes pourtant que deux heures après, quoi qu'il eût assuré qu'elle n'étoit pas fort éloignée du bois.

Nous frapâmes rudement à la porte. Tout le monde étoit déja couché dans la maison. L'hôte & l'hôtesse se levérent à la hâte, & ne furent nullement fâchés de voir troubler leur repos par l'arrivée d'un équipage qui paroissoit devoir faire chez eux beaucoup plus de dépense qu'il n'en fit. Toute l'hôtellerie fut éclairée dans un moment. Don Alphonse & l'illustre fils de Lucinde donnérent la main au Cavalier & à la Dame pour les aider à descendre de la chaise; ils leur servirent même d'écuyers jusqu'à la chambre où l'hôte les conduisit. Il se fit là bien des complimens, & nous ne fûmes pas peu étonnés quand nous aprimes que c'étoit le Comte de Polan lui-même & sa fille Séraphine que nous venions de délivrer. On ne sçauroit dire quelle fut la surprise de cette Dame, non plus que celle de Don Alphonse, lorsqu'ils se reconnurent tous deux. Le Comte n'y prit pas garde, tant il étoit occupé d'autres choses. Il se mit à nous raconter de quelle maniére les voleurs l'avoient

attaqué, & comment ils s'étoient saisis de sa fille & de lui, aprés avoir tué son postillon, un page & un valet de chambre. Il finit en nous disant qu'il sentoit vivement l'obligation qu'il nous avoit, & que si nous voulions l'aller trouver à Tolède où il seroit dans un mois, nous éprouverions s'il étoit ingrat ou reconnoissant.

La fille de ce Seigneur n'oublia pas de nous remercier aussi de son heureuse délivrance; & comme nous jugeâmes Raphaël & moi que nous ferions plaisir à Don Alphonse, si nous lui donnions le moyen de parler un moment en particulier à cette jeune veuve, nous y réussîmes en amusant le Comte de Polans. Belle Séraphine, dit tout bas Don Alphonse à la Dame, je cesse de me plaindre du sort qui m'oblige à vivre comme un homme banni de la société civile, puisque j'ai eu le bonheur de contribuer au service important qui vous a été rendu. Hé quoi, lui réponditelle en soupirant, c'est vous qui m'avez sauvé la vie & l'honneur? c'est à vous que nous sommes, mon pere & moi, si redevables? Ah! Don Alphonse, pourquoi avez-vous tué mon frere;

Elle ne lui en dit pas davantage ; mais il comprit aſſez par ces paroles , & par le ton dont elles furent prononcées , que s'il aimoit éperduement Séraphine , il n'en étoit guere moins aimé.

Fin du cinquiéme Livre.





HISTOIRE DE GIL BLAS DE SANTILLANE.

LIVRE SIXIÉME.

CHAPITRE PREMIER.

De ce que Gil Blas & ses Compagnons firent après avoir quitté le Comte de Polan; du projet important qu'Ambroise forma, & de quelle maniére il fut exécuté.

LE Comte de Polan, après avoir passé la moitié de la nuit à nous remercier, & à nous assurer que nous pouvions compter sur sa reconnoissance, apella

l'Hôte pour le consulter sur les moyens de se rendre sûrement à Turis où il avoit dessein d'aller. Nous laissâmes ce Seigneur prendre ses mesures là-dessus, nous sortîmes ensuite de l'hôtellerie, & suivîmes la route qu'il plut à Lamela de choisir.

Après deux heures de chemin, le jour nous surprit auprès de Campillo. Nous gagnâmes promptement les montagnes qui sont entre ce Bourg & Requena. Nous y passâmes la journée à nous reposer, & à compter nos finances que l'argent des voleurs avoit fort augmentées; car on avoit trouvé dans leurs poches plus de trois cens pistoles en toute sorte d'espéces. Nous nous remîmes en marche au commencement de la nuit, & le lendemain matin nous entrâmes dans le Royaume de Valence. Nous nous retirâmes dans le premier bois qui s'offrit à nos yeux. Nous nous y enfonçâmes, & nous arrivâmes à un endroit où couloit un ruisseau d'une onde cristalline, qui alloit joindre lentement les eaux du Guadalaviar. L'ombre que les arbres nous prêtoient, & l'herbe que le lieu fournissoit abondamment à nos chevaux, nous auroient déterminés à nous y arrêter, quand nous n'aurions pas été dans cette

cette résolution. Nous n'eûmes donc garde de passer outre.

Nous mimes là pied à terre ; & nous nous disposâmes à passer la journée fort agréablement ; mais lorsque nous voulûmes déjeûner, nous nous aperçûmes qu'il nous restoit très-peu de vivres. Le pain commençoit à nous manquer, & notre outre étoit devenu un corps sans ame. Messieurs, nous dit Ambroise, les plus charmantes retraites ne plaisent guére sans Bacchus & sans Cérès. Je suis d'avis que nous renouvellions aujourd'hui nos provisions. Je vais pour cet effet à Xelva. C'est une assez belle Ville qui n'est qu'à deux petites lieues d'ici. J'aurai bien-tôt fait ce voyage. En parlant de cette sorte, il chargea un cheval de l'outre & de la besace, monta dessus, & sortit du bois avec une vîtesse qui promettoit un prompt retour. Nous avions tout lieu de l'espérer, & nous attendions de moment en moment Lamela. Cependant il ne revint pas si-tôt. Plus de la moitié du jour s'écoula ; la nuit même déja s'aprêtoit à couvrir les arbres de ses aîles noires, quand nous revimes notre pourvoyeur, dont le retardement commençoit à nous donner de

l'inquiétude. Il trompa notre attente par la quantité de choses dont il revint chargé. Il aportoit non-seulement l'outre plein d'un vin excellent, & la besace remplie de pain & de toutes sortes de gibier rôti, il y avoit encore sur son cheval un gros paquet de hardes que nous regardâmes avec beaucoup d'attention. Il s'en aperçut, & nous dit en souriant : Messieurs, vous considérez ces hardes avec surprise ; & je vous le pardonne. Vous ne sçavez pas pourquoi je viens de les acheter à Xelva. Je le donnerois à deviner à Don Raphaël, & à toute la terre ensemble. En disant ces paroles, il défit le paquet pour nous montrer en détail ce que nous considérions en gros. Il nous fit voir un manteau, & une robe noire fort longue : deux pourpoints avec leurs hauts-de-chausses, une de ces écritoires composées de deux piéces liées par un cordon, & dont le cornet est séparé de l'étui où l'on met les plumes ; une main de beau papier blanc, un cadenat avec un gros cachet, & de la cire verte ; & lorsqu'il nous eut enfin exhibé toutes ses emplettes, Don Raphaël lui dit en plaisantant : Vive Dieu, Monsieur Ambroise, il faut avouer que vous avez fait

là un bon achat. Quel uſage, s'il vous plaît, en prétendez-vous faire ? Un admirable, répondit Lamela. Toutes ces choſes ne m'ont coûté que dix doublons, & je ſuis perſuadé que nous en retirerons plus de cinq cens. Comptez là-deſſus. Je ne ſuis pas homme à me charger de nipes inutiles ; & pour vous prouver que je n'ai point acheté tout cela comme un ſot, je vais vous communiquer un projet que j'ai formé ; un projet qui ſans contredit eſt un des plus ingénieux que puiſſe concevoir l'eſprit humain. Vous en allez juger. Je ſuis ſûr que je vais vous ravir en vous l'apprenant. Ecoutez-moi.

Après avoir fait ma proviſion de pain, pourſuivit-il, je ſuis entré chez un Rotiſſeur, où j'ai ordonné qu'on mît à la broche ſix perdrix, autant de poulets & de lapreaux. Tandis que ces viandes cuiſent, il arrive un homme en colere, & qui ſe plaignant hautement des manieres d'un Marchand de la Ville à ſon égard, dit au Rotiſſeur : Par Saint Jacques, Samuel Simon eſt le Marchand de Xelva le plus ridicule. Il vient de me faire un affront en pleine boutique. Le ladre n'a pas voulu me faire crédit de ſix aunes

de drap. Cependant il ſçait bien que je ſuis un artiſan ſolvable, & qu'il n'y a rien à perdre avec moi. N'admirez-vous pas cet animal ? Il vend volontiers à crédit aux perſonnes de qualité. Il aime mieux hazarder avec eux, que d'obliger un honnête Bourgeois ſans rien riſquer. Quelle manie ! le maudit Juif ! puiſſe-t-il y être attrapé ! Mes ſouhaits ſeront accomplis quelque jour. Il y a bien des Marchands qui m'en répondroient.

En entendant parler ainſi cet Artiſan, qui dit beaucoup d'autres choſes encore, il me prit envie de le venger, & de jouer un tour à ce Samuel Simon. Mon ami, dis-je à l'homme qui ſe plaignoit de ce Marchand, de quel caractére eſt ce perſonnage dont vous parlez ? D'un très-mauvais caractere, répondit-il bruſquement. Je vous le donne pour un uſurier tout des plus vifs, quoiqu'il affecte le maintien d'un homme d'honneur; c'eſt un Juif qui s'eſt fait Catholique; mais dans le fond de l'ame, il eſt encore Juif comme Pilate : car on dit qu'il a fait abjuration par intérêt.

Je prêtai une oreille attentive à tous les diſcours de l'Artiſan, & je ne man-

quai pas au ſortir de chez le Rôtiſſeur, de m'informer de la demeure de Samuel Simon. Une perſonne me l'enſeigne. On me la montre. Je parcours des yeux ſa boutique. J'examine tout, & mon imagination prompte à m'obéir, enfante une fourberie que je digére, & qui me paroît digne du valet du Seigneur Gil Blas. Je vais à la friperie, où j'achete ces habits que j'aporte, l'un pour jouer le rôle d'Inquiſiteur, l'autre pour repreſenter un Greffier; & le troiſiéme enfin pour faire le perſonnage d'un Alguazil. Voilà ce que j'ai fait, Meſſieurs, ajoûta-t-il, & ce qui a un peu retardé mon arrivée.

Ah! mon cher Ambroiſe, interrompit en cet endroit Don Raphaël tout tranſporté de joie : la merveilleuſe idée! Le beau plan! Je ſuis jaloux de l'invention. Je donnerois volontiers les plus grands traits de ma vie pour un effort d'eſprit ſi heureux : Oui, Lamela, pourſuivit-il, je vois, mon ami, toute la richeſſe de ton deſſein, & l'exécution ne doit pas t'inquiéter. Tu as beſoin de deux bons Acteurs qui te ſecondent; ils ſont tout trouvés. Tu as un air de Béat; tu feras fort bien l'Inquiſiteur. Moi, je repreſen-

terai le Greffier ; & le Seigneur Gil Blas, s'il lui plait, jouera le rôle de l'Alguazil. Voilà, continua-t'il, les perſonnages diſtribués ; demain nous jouerons la Piéce ; & je réponds du ſuccès, à moins qu'il n'arrive quelqu'un de ces contre-tems qui confondent les deſſeins les mieux concertés.

Je ne concevois encore que très-confuſément le projet que Don Raphaël trouvoit ſi beau ; mais on me mit au fait en ſoupant, & le tour me parut ingénieux. Après avoir expédié une partie du gibier, & fait à notre outre de copieuſes ſaignées, nous nous étendîmes ſur l'herbe, & nous fûmes bien-tôt endormis. Mais notre ſommeil ne fut pas de longue durée, & l'impitoyable Ambroiſe l'interrompit une heure après. Debout, debout, s'écria-t-il avant le jour ; des gens qui ont une grande entrepriſe à exécuter ne doivent pas être pareſſeux. Malepeſte, Monſieur l'Inquiſiteur, lui dit Don Raphaël en ſe réveillant en ſurſaut, que vous êtes alerte ! Cela ne vaut pas le diable pour Monſieur Samuel Simon. J'en demeure d'accord, reprit Lamela. Je vous dirai de plus, ajoûta-t-il en riant, que j'ai rê-

vé cette nuit que je lui arrachois des poils de la barbe. N'eſt-ce pas là un vilain ſonge pour lui, Monſieur le Greffier ? Ces plaiſanteries furent ſuivies de mille autres, qui nous mirent tous de belle humeur. Nous déjeunâmes gayement, & nous nous diſposâmes enſuite à faire nos perſonnages. Ambroiſe ſe revêtit de la longue robe & du manteau; en ſorte qu'il avoit tout l'air d'un Commiſſaire du Saint Office. Nous nous habillâmes auſſi Don Raphaël & moi, de façon que nous ne reſſemblions point mal aux Greffiers & aux Alguazils. Nous employâmes bien du tems à nous déguiſer. Nous déjeunâmes enſuite amplement, ſi bien qu'il étoit plus de deux heures après midi lorſque nous ſortimes du bois pour nous rendre à Xelva. Il eſt vrai que rien ne nous preſſoit, & que nous ne devions commencer la comédie qu'à l'entrée de la nuit. Auſſi nous n'allâmes qu'à petit pas, & nous nous arrêtâmes même aux portes de la Ville pour y attendre la fin du jour.

Dès qu'elle fut arrivée, nous laiſſâmes nos chevaux dans cet endroit ſous la garde de Don Alphonſe, qui ſe ſçut bon gré de n'avoir point d'autre rôle à faire. Don

Raphaël, Ambroiſe & moi, nous allâmes d'abord, non chez Samuel Simon, mais chez un Cabaretier qui demeuroit à deux pas de ſa maiſon. Monſieur l'Inquiſiteur marchoit le premier. Il entre, & dit gravement à l'Hôte: Maître, je voudrois vous parler en particulier. J'ai à vous communiquer une affaire qui regarde le ſervice de l'Inquiſition, & qui par conſéquent eſt très-importante. L'Hôte nous mena dans une ſale, où Lamela le voyant ſeul avec nous, lui dit: Je ſuis Commiſſaire du Saint Office. A ces paroles, le Cabaretier pâlit, & répondit d'une voix tremblante, qu'il ne croyoit pas avoir donné ſujet à la ſainte Inquiſition de ſe plaindre de lui. Auſſi, reprit Ambroiſe d'un air doux, ne ſonge-t-elle pas à vous faire de la peine. A Dieu ne plaiſe que trop prompte à punir, elle confonde le crime avec l'innocence; elle eſt ſévére, mais toujours juſte. En un mot, pour éprouver ſes châtimens, il faut les avoir mérités. Ce n'eſt donc pas vous qui m'amenez à Xelva. C'eſt un certain Marchand qu'on apelle Samuel Simon. Il nous a été fait de lui & de ſa conduite un très-mauvais raport. Il eſt, dit-on, toujours Juif, & il n'a

embrassé le Christianisme que par des motifs purement humains. Je vous ordonne de la part du Saint Office de me dire ce que vous sçavez de cet homme-là. Gardez-vous, comme son voisin, & peut-être son ami, de vouloir l'excuser; car je vous le déclare, si j'aperçois dans votre témoignage le moindre ménagement pour lui, vous êtes perdu vous-même. Allons, Greffier, poursuivit-il en se tournant vers Raphaël, faites votre devoir.

Monsieur le Greffier, qui déja tenoit à la main son écritoire & son papier, s'assit à une table, & se prépara de l'air du monde le plus sérieux à écrire la déposition de l'Hôte, qui de son côté protesta qu'il ne trahiroit point la vérité. Cela étant, lui dit le Commissaire Inquisiteur, nous n'avons qu'à commencer. Répondez seulement à mes questions, je ne vous en demande pas davantage. Voyez-vous Samuel Simon fréquenter les Eglises? C'est à quoi je n'ai pas pris garde, répondit le Cabaretier. Je ne me souviens pas de l'avoir vû à l'Eglise. Bon, s'écria l'Inquisiteur; écrivez qu'on ne le voit jamais dans les Eglises. Je ne dis pas cela, Monsieur, repliqua l'Hôte. Je dis seulement

que je ne l'ai point vû. Il peut être dans une Eglife où je ferai, fans que je l'apperçoive. Mon ami, reprit Lamela, vous oubliez qu'il ne faut point dans votre interrogatoire excufer Samuel Simon. Je vous en ai dit les conféquences. Vous ne devez dire que des chofes qui foient contre lui, & pas un mot en fa faveur. Sur ce pied-là, Seigneur Licentié, repartit l'Hôte, vous ne tirerez pas grand fruit de ma dépofition. Je ne connois point le Marchand dont il s'agit, je n'en puis dire ni bien ni mal ; mais fi vous voulez fçavoir comme il vit dans fon domeftique, je vais faire venir ici Gafpard fon garçon que vous interrogerez. Ce garçon vient ici quelquefois boire avec fes amis, je puis vous affurer qu'il a bonne langue. Il babillera tant que vous voudrez. Il vous dira toute la vie de fon Maître, & donnera fur ma parole de l'occupation à votre Greffier.

J'aime votre franchife, dit alors Ambroife, & c'eft témoigner du zèle pour le faint Office, que de m'enfeigner un homme inftruit des mœurs de Simon. J'en rendrai compte à l'Inquifition. Hâtez-vous donc, continua-t-il, d'aller chercher ce Gafpard dont vous parlez :

mais faites les choſes diſcrettement que ſon Maître ne ſe doute point de ce qui ſe paſſe. Le Cabaretier s'acquitta de ſa commiſſion avec beaucoup de ſecret & de diligence. Il amena le garçon Marchand. C'étoit effectivement un jeune homme des plus babillards, & tel qu'il nous le falloit. Soyez le bien venu, mon enfant, lui dit Lamela. Vous voyez en moi un Inquiſiteur nommé par le ſaint Office, pour informer contre Samuel Simon que l'on accuſe de judaïſer. Vous demeurez chez lui; par conſéquent vous êtes témoin de la plupart de ſes actions. Je ne crois pas qu'il ſoit néceſſaire de vous avertir que vous êtes obligé de déclarer ce que vous ſçavez de lui, quand je vous l'ordonnerai de la part de la ſainte Inquiſition. Seigneur Licentié, répondit le garçon Marchand, vous ne pouviez vous adreſſer à un homme plus diſpoſé à vous inſtruire de ce que vous voulez ſçavoir. Je ſuis tout prêt à vous contenter là-deſſus, ſans que vous me l'ordonniez de la part du ſaint Office. Si l'on mettoit mon Maître ſur mon chapitre, je ſuis perſuadé qu'il ne m'épargneroit point; ainſi je ne le ménagerai pas non

plus, & je vous dirai premiérement que c'eſt un ſournois dont il eſt impoſſible de démêler les ſecrets ſentimens ; un homme qui affecte tous les dehors d'un ſaint perſonnage , & qui dans le fond n'eſt nullement vertueux. Il va tous les ſoirs chez une petite griſette..... Je ſuis bien aiſe d'aprendre cela , interrompit Ambroiſe ; & je vois par ce que vous me dites que c'eſt un homme de mauvaiſes mœurs : mais répondez préciſément aux queſtions que je vais vous faire. C'eſt particuliérement ſur la Religion que je ſuis chargé de ſçavoir quels ſont ſes ſentimens. Dites-moi , mangez-vous du porc dans votre maiſon ? Je ne penſe pas ,répondit Gaſpard , que nous en ayons mangé deux fois depuis une année que j'y demeure. Fort bien , reprit Monſieur l'Inquiſiteur ; écrivez, Greffier, qu'on ne mange jamais de porc chez Samuel Simon. En récompenſe , continua-t'il , on y mange ſans doute quelquefois de l'agneau. Oui , quelquefois , répartit le garçon ; nous en avons par exemple mangé un aux dernieres fêtes de Pâques. L'époque eſt heureuſe , s'écria le Commiſſaire ; écrivez , Greffier , que Simon fait

la Pâque. Cela va le mieux du monde, & il paroît que nous avons reçu de bons mémoires.

Aprenez-moi encore, mon ami, poursuivit Lamela, si vous n'avez jamais vû votre Maître caresser de petits enfans. Mille fois, répondit Gaspard. Lorsqu'il voit passer de petits garçons devant notre boutique, pour peu qu'ils soient jolis, il les arrête & les flâte. Ecrivez, Greffier, interrompit l'Inquisiteur, que Samuel Simon est violemment soupçonné d'attirer chez lui les enfans des chrétiens pour les égorger. L'aimable Prosélyte! Oh, oh, Monsieur Simon, vous aurez affaire au saint Office, sur ma parole. Ne vous imaginez pas qu'il vous laisse faire impunément vos barbares sacrifices. Courage, zèlé Gaspard, dit-il au garçon Marchand, déclarez tout. Achevez de faire connoître que ce faux Catholique est attaché plus que jamais aux coutumes & aux cérémonies des Juifs. N'est-il pas vrai que dans la semaine vous le voyez un jour dans une inaction totale? Non, répondit Gaspard, je n'ai point remarqué celui-là. Je m'aperçois seulement qu'il y a des jours où il s'enferme dans son cabinet, & qu'il y demeure très-long-

tems, Hé! nous y voilà, s'écria le Commiſſaire, il fait le Sabbat, ou je ne ſuis pas Inquiſiteur. Marquez, Greffier, marquez qu'il obſerve religieuſement le jeûne du Sabbat. Ah! l'abominable homme! Il ne me reſte plus qu'une choſe à demander. Ne parle-t-il pas auſſi de Jéruſalem? Fort ſouvent, repartit le garçon. Il nous conte l'hiſtoire des Juifs, & de quelle maniere fut détruit le Temple de Jéruſalem. Juſtement, reprit Ambroiſe; ne laiſſez pas échaper ce trait-là, Greffier; écrivez en gros caracteres, que Samuel Simon ne reſpire que la reſtauration du Temple, & qu'il médite jour & nuit le rétabliſſement de la Nation. Je n'en veux pas ſçavoir davantage, & il eſt inutile de faire d'autres queſtions. Ce que vient de dépoſer le véridique Gaſpard, ſuffiroit pour faire brûler toute une Juiverie.

Aprés que Monſieur le Commiſſaire du Saint Office eût interrogé de cette ſorte le garçon Marchand, il lui dit qu'il pouvoit ſe retirer: mais il lui ordonna de la part de la ſainte Inquiſition de ne point parler à ſon Maître de ce qui venoit de ſe paſſer. Gaſpard promit d'obéir, & s'en alla. Nous ne tardâmes guere à

le ſuivre ; nous ſortîmes de l'hôtellerie auſſi gravement que nous y étions entrés, & nous allâmes frapper à la porte de Samuel Simon. Il vint lui-même ouvrir ; & s'il fut étonné de voir chez lui trois figures comme les nôtres, il le fut bien davantage, quand Lamela, qui portoit la parole, lui dit d'un ton impératif : Maître Samuel je vous ordonne de la part de la ſainte Inquiſition, dont j'ai l'honneur d'être Commiſſaire, de me donner tout à l'heure la clef de votre cabinet. Je veux voir ſi je ne trouverai point de quoi juſtifier les mémoires qui nous ont été preſentés contre vous.

Le Marchand que ce diſcours déconcerta, fit deux pas en arriére comme ſi on lui eût donné une bourrade dans l'eſtomach. Bien loin de ſe douter de quelque ſupercherie de notre part, il s'imagina de bonne foi qu'un ennemi ſecret l'avoit voulu rendre ſuſpect au Saint Office ; peut-être auſſi, que ne ſe ſentant pas trop bon Catholique, il avoit ſujet d'apréhender une information. Quoiqu'il en ſoit, je n'ai jamais vû d'homme plus troublé. Il obéit ſans réſiſtance, & avec le reſpect que peut avoir un homme qui craint l'Inquiſition : il nous ouvrit ſon

cabinet : Du moins, lui dit Ambroise en y entrant, du moins recevez-vous sans rebellion les ordres du saint Office : mais ajouta-t-il, retirez-vous dans une autre chambre, & me laissez librement remplir mon emploi. Samuel ne se révolta pas plus contre cet ordre que contre le premier. Il se tint dans sa boutique, & nous entrâmes tous trois dans son cabinet, où sans perdre de tems nous nous mimes à chercher ses especes. Nous les trouvâmes sans peine : elles étoient dans un coffre ouvert, & il y en avoit beaucoup plus que nous ne pouvions en emporter ; elles consistoient en un grand nombre de sacs amoncelés, mais le tout en argent. Nous aurions mieux aimé de l'or ; cependant les choses ne pouvant être autrement, il fallut s'accommoder à la nécessité. Nous remplimes nos poches de ducats. Nous en mîmes dans nos chausses, & dans tous les autres endroits que nous jugeâmes propres à les receler. Enfin, nous en étions pesamment chargés, sans qu'il y parut, & cela par l'adresse d'Ambroise, & par celle de Don Raphaël, qui me firent voir par-là qu'il n'est rien tel que de sçavoir son métier.

Nous sortîmes du cabinet, après y avoir

avoir fait si bien notre main ; & alor pour une raison que le Lecteur devinera fort aisément, Monsieur l'Inquisiteur tira son cadenat, qu'il voulut attacher lui-même à la porte; ensuite il y mit le scellé, puis il dit à Simon : Maître Samuel, je vous défends de la part de la sainte Inquisition de toucher à ce cadenat, de même qu'à ce sceau que vous devez respecter, puisque c'est le sceau du Saint Office. Je reviendrai demain ici à la méme heure pour le lever, & vous aporter des ordres. A ces mots il se fit ouvrir la porte de la rue, que nous enfilâmes joyeusement l'un après l'autre. Dès que nous eûmes fait une cinquantaine de pas, nous commençâmes à marcher avec tant de vîtesse & de légéreté qu'à peine touchions-nous la terre, malgré le fardeau que nous portions. Nous fûmes bientôt hors de la Ville ; & remontant sur nos chevaux, nous les poussâmes vers Ségorbe, en rendant graces au Dieu Mercure d'un si heureux événement.



CHAPITRE II.

De la résolution que Don Alphonse & Gil Blas prirent après cette aventure.

NOus allâmes toute la nuit, selon notre louable coûtume, & nous nous trouvâmes au lever de l'aurore auprès d'un petit village à deux lieues de Ségorbe. Comme nous étions tous atigués, nous quittâmes volontiers le grand chemin pour gagner des saules que nous aperçûmes au pied d'une colline à dix ou douze cens pas du village, où nous ne jugeâmes point à propos de nous arrêter. Nous trouvâmes que ces saules faisoient un agréable ombrage, & qu'un ruisseau lavoit le pied de ces arbres. L'endroit nous plût, & nous résolûmes d'y passer la journée. Nous mîmes donc pied à terre. Nous débridâmes nos chevaux pour les laisser paître, & nous nous couchâmes sur l'herbe. Nous nous y reposâmes un peu, ensuite nous achevâmes de vuider notre besace & notre outre. Après un ample déjeuner nous nous amusâmes à com-

pter tout l'argent que nous avions pris à Samuel Simon ; ce qui ſe montoit à trois mille ducats ; de ſorte qu'avec cette ſomme, & celle que nous avions déja, nous pouvions nous vanter de n'être pas mal en fonds.

Comme il falloit aller à la proviſion, Ambroiſe & dont Raphaël, après avoir quitté leurs habits d'Inquiſiteur & de Greffier, dirent qu'ils vouloient ſe charger de ce ſoin-là tous deux ; que l'aventure de Xelva ne faiſoit que les mettre en goût, & qu'ils avoient envie de ſe rendre à Segorbe, pour voir s'il ne ſe préſenteroit pas quelque occaſion de faire un nouveau coup. Vous n'avez, ajoûta le fils de Lucinde, qu'à nous attendre ſous ces ſaules. Nous ne tarderons pas à vous revenir joindre. A d'autres, Seigneur Don Raphaël, m'écriai-je en riant, dites-nous plûtôt de vous attendre ſous l'orme. Si vous nous quittez, nous avons bien la mine de ne vous revoir de longtems. Ce ſoupçon nous offenſe, repliqua le Seigneur Ambroiſe : mais nous méritons que vous nous faſſiez cet outrage. Vous êtes excuſable de vous défier de nous, après ce que nous avons fait à Valladolid, & de vous imaginer

que nous ne nous ferions pas plus de ſcrupule de vous abandonner que les camarades que nous avons laiſſés dans cette ville. Vous vous trompez pourtant. Les Confreres à qui nous avons fauſſé compagnie, étoient des perſonnes d'un fort mauvais caractére, & dont la ſociété commençoit à nous devenir inſuportable. Il faut rendre cette juſtice aux gens de notre profeſſion, qu'il n'y a point d'aſſociés dans la vie civile que l'intérêt diviſe moins; mais quand il n'y a pas entre nous de conformité d'inclinations, notre bonne intelligence peut s'altérer comme celle du reſte des hommes. Ainſi, Seigneur Gil Blas, pourſuivit Lamela, je vous prie, vous & le Seigneur Don Alphonſe, d'avoir un peu plus de confiance en nous, & de vous mettre l'eſprit en repos ſur l'envie que nous avons Don Raphaël & moi d'aller à Ségorbe.

Il eſt bien aiſé, dit alors le fils de Lucinde, de leur ôter là-deſſus tout ſujet d'inquiétude. Ils n'ont qu'à demeurer maîtres de la caiſſe. Ils auront entre leurs mains une bonne caution de notre retour. Vous voyez, Seigneur Gil Blas, ajoûta-t-il, que nous allons d'abord au fait. Vous ſerez tous deux

nantis, & je puis vous aſſurer que nous partirons Ambroiſe & moi ſans apréhender que vous ne nous ſouffliez ce précieux nantiſſement. Après une marque ſi certaine de notre bonne foi, ne vous fierez-vous pas entiérement à nous? Oui, Meſſieurs, leur dis-je, & vous pouvez preſentement faire tout ce qu'il vous plaira. Ils partirent ſur le champ chargés de l'outre & de la beſace, & me laiſſérent ſous les ſaules avec Don Alphonſe, qui me dit après leur départ: Il faut, Seigneur Gil Blas, il faut que je vous ouvre mon cœur. Je me reproche d'avoir eu la complaiſance de venir juſqu'ici avec ces deux fripons. Vous ne ſçauriez croire combien de fois je m'en ſuis déja repenti. Hier au ſoir, pendant que je gardois les chevaux, j'ai fait mille réflexions mortifiantes. J'ai penſé qu'il ne convenoit point à un jeune homme qui a des principes d'honneur, de vivre avec des gens auſſi vicieux que Raphaël & Lamela: que ſi par malheur un jour, & cela peut fort bien arriver, le ſuccès d'une fourberie eſt tel que nous tombions entre les mains de la Juſtice, j'aurai la honte d'être puni avec eux comme un voleur, & d'éprouver un

châtiment infâme. Ces images s'offrent sans cesse à mon esprit, & je vous avouerai que j'ai résolu, pour n'être plus complice des mauvaises actions qu'ils feront, de me séparer d'eux pour jamais. Je ne crois pas, continua-t-il, que vous désaprouviez mon dessein. Non, je vous assure, lui répondis-je, quoique vous m'ayez vu faire le personnage d'Alguazil dans la comédie de Samuel Simon, ne vous imaginez pas que ces sortes de piéces soient de mon goût. Je prens le Ciel à témoin, qu'en jouant un si beau rôle, je me suis dit à moi-même : Ma foi, Monsieur Gil Blas, si la Justice venoit à vous saisir au collet presentement, vous mériteriez bien le salaire qui vous en reviendroit. Je ne me sens donc pas plus disposé que vous, Seigneur Don Alphonse, à demeurer en si mauvaise compagnie ; & si vous le trouvez bon, je vous accompagnerai. Quand ces Messieurs seront de retour, nous leur demanderons à partager nos finances, & demain matin, ou dès cette nuit même, nous prendrons congé d'eux.

L'amant de la belle Séraphine aprouva ce que je proposois. Gagnons, me dit-il, Valence, & nous nous embarquerons

pour l'Italie, où nous pourrons nous engager au service de la République de Venise. Ne vaut-il pas mieux embrasser le parti des armes, que de mener la vie lâche & coupable que nous menons? Nous serons même en état de faire une assez bonne figure avec l'argent que nous aurons. Ce n'est pas, ajoûta-t-il, que je me serve sans remords d'un bien si mal acquis, mais outre que la nécessité m'y oblige, si jamais je fais la moindre fortune dans la guerre, je jure que je dédommagerai Samuel Simon. J'assurai Don Alphonse que j'étois dans les mêmes sentimens, & nous résolumes enfin de quitter nos camarades dès le lendemain avant le jour. Nous ne fûmes point tentés de profiter de leur absence, c'est-à-dire, de démenager sur le champ avec la caisse; la confiance qu'ils nous avoient marquée en nous laissant maîtres des espéces, ne nous permit pas seulement d'en avoir la pensée, quoique le tour de l'hôtel garni eût en quelque maniere rendu ce vol excusable.

Ambroise & Don Raphaël revinrent de Ségorbe sur la fin du jour. La premiere chose qu'ils nous dirent, fut que leur voyage avoit été très-heureux; qu'ils ve-

noient de jetter les fondemens d'une fourberie, qui selon toutes les aparences, nous feroit encore plus utile que celle du soir précédent. Et là-dessus le fils de Lucinde voulut nous mettre au fait : mais Don Alphonse prit alors la parole, & leur déclara poliment que ne se sentant pas né pour vivre comme ils faisoient, il étoit dans la résolution de se séparer d'eux. Je leur apris de mon côté que j'avois le même dessein. Ils firent vainement tout leur possible pour nous engager à les accompagner dans leurs expéditions ; nous prîmes congé d'eux le lendemain matin, après avoir fait un partage égal de nos espéces, & nous tirâmes vers Valence.



CHAPITRE

CHAPITRE III.
& dernier.

Après quel déſagréable incident Don Alphonſe ſe trouva au comble de ſa joye, & par quelle aventure Gil Blas ſe vit tout à coup dans une heureuſe ſituation.

NOUS pouſſâmes gayement juſqu'à Bunol, où par malheur il fallut nous arrêter. Don Alphonſe tomba malade. Il lui prit une groſſe fiévre avec des redoublemens, qui me firent craindre pour ſa vie. Heureuſement il n'y avoit point-là de Médecins, & j'en fus quitte pour la peur. Il ſe trouva hors de danger au bout de trois jours, & mes ſoins achevérent de le rétablir. Il ſe montra très-ſenſible à tout ce que j'avois fait pour lui; & comme nous nous ſentions véritablement de l'inclination l'un pour l'autre, nous nous jurâmes une éternelle amitié.

Nous nous remîmes en chemin, toujours réſolus, quand nous ſerions à Valence, de profiter de la premiére occaſion qui s'offriroit de paſſer en Italie,

Mais le Ciel qui nous préparoit une heureuse destinée, disposa de nous autrement. Nous vîmes à la porte d'un beau château des paysans de l'un & de l'autre sexe qui dansoient en rond & se réjouissoient. Nous nous aprochâmes d'eux pour voir leur fête, & Don Alphonse ne s'attendoit à rien moins qu'à la surprise dont il fut tout à coup saisi. Il aperçut le Baron de Steinbach, qui de son côté l'ayant reconnu, vint à lui les bras ouverts, & lui dit avec transport, Ah, Don Alphonse, c'est vous! L'agréable rencontre! Pendant qu'on vous cherche par-tout, le hazard vous présente à mes yeux.

Mon compagnon descendit de cheval aussi-tôt & courut embrasser le Baron dont la joye me parut immodérée. Venez, mon fils, lui dit ensuite ce bon vieillard, vous allez aprendre qui vous êtes & jouir du plus heureux sort. En achevant ces paroles, il l'emmena dans le château. J'y entrai avec eux; car j'avois aussi mis pied à terre & attaché nos chevaux à un arbre. Le maître du château fut la première personne que nous rencontrâmes. C'étoit un homme de cinquante ans, & de très-





bonne mine : Seigneur , lui dit le Baron de Steinbach , en lui préſentant Don Alphonſe , vous voyez votre fils. A ces mots Don Ceſar de Leyva , ainſi ſe nommoit le maître du château , jetta ſes bras au col de Don Aphonſe , & pleurant de joye : Mon cher fils , lui dit-il , reconnoiſſez l'auteur de vos jours. Si je vous ai laiſſé ignorer ſi long-tems votre condition , croyez que je me ſuis fait en cela une cruelle violence. J'en ai mille fois ſoupiré de douleur , mais je n'ai pû faire autrement. J'avois épouſé votre mere par inclination ; elle étoit d'une naiſſance fort inférieure à la mienne. Je vivois ſous l'autorité d'un pere dur qui me réduiſoit à la néceſſité de tenir ſecret un mariage contracté ſans aveu. Le Baron de Steinbach ſeul étoit dans ma confidence , & c'eſt de concert avec moi qu'il vous a élevé. Enfin , mon pere n'eſt plus & je puis déclarer que vous êtes mon unique héritier. Ce n'eſt pas tout , ajoûta-t-il , je vous marie avec une jeune Dame , dont la nobleſſe égale la mienne. Seigneur , interrompit Don Alphonſe , ne me faites point payer trop cher le bonheur que vous m'an-

noncez. Ne puis-je ſçavoir que j'ai l'honneur d'être votre fils, ſans aprendre en même-tems que vous voulez me rendre malheureux. Ah, Seigneur, ne ſoyez pas plus cruel que votre pere ! s'il n'a point aprouvé vos amours, du moins il ne vous a point forcé de prendre une femme. Mon fils, répliqua Don Céſar, je ne prétens pas non plus tyranniſer vos déſirs. Mais ayez la complaiſance de voir la Dame que je vous deſtine. C'eſt tout ce que j'exige de votre obéiſſance. Quoique ce ſoit une perſonne charmante, un parti fort avantageux pour vous, je promets de ne pas vous contraindre à l'épouſer. Elle eſt dans ce château. Suivez-moi. Vous allez convenir qu'il n'y a point d'objet plus aimable. En diſant cela, il conduiſit Don Alphonſe dans un apartement, où je m'introduiſis après eux avec le Baron de Steinbach.

Là étoit le Comte de Polan avec ſes deux filles Séraphine & Julie, & Don Fernand de Leyva ſon gendre qui étoit neveu de Don Céſar. Il y avoit encore d'autres Dames & d'autres Cavaliers. Don Fernand, comme on l'a

dit, avoit enlevé Julie, & c'étoit à l'occasion du mariage de ces deux amans que les paysans des environs s'étoient assemblés ce jour-là pour se réjouir. Sitôt que Don Alphonse parut & que son pere l'eût presenté à la compagnie, le Comte de Polan se leva & courut l'embrasser, en disant : Que mon Libérateur soit le bien venu. Don Alphonse, poursuivit-il, en lui adressant la parole, connoissez le pouvoir que la vertu a sur les ames généreuses : si vous avez tué mon fils, vous m'avez sauvé la vie. Je vous sacrifie mon ressentiment, & vous donne cette même Séraphine à qui vous avez sauvé l'honneur ; par-là je m'acquitte envers vous. Le fils de Don César ne manqua pas de témoigner au Comte de Polan combien il étoit pénétré de ses bontés ; & je ne sçai s'il eut plus de joye d'avoir découvert sa naissance que d'aprendre qu'il alloit devenir l'époux de Séraphine. Effectivement ce mariage se fit quelques jours après au grand contentement des parties les plus intéressées.

Comme j'étois aussi un des libérateurs du Comte de Polan, ce Seigneur, qui me reconnut, me dit qu'il se char-

geoit du ſoin de faire ma fortune : mais je le remerciai de ſa générosité, & je ne voulus point quitter Don Alphonſe, qui me fit Intendant de ſa maiſon, & m'honora de ſa confiance. A peine fut-il marié, qu'ayant ſur le cœur le tour qui avoit été fait à Samuel Simon, il m'envoya porter à ce Marchand tout l'argent qui lui avoit été volé. J'allai donc faire une reſtitution. C'étoit commencer le métier d'Intendant par où l'on devroit le finir.

Fin du ſecond Tome.

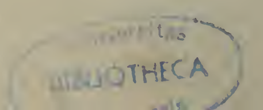




TABLE DES CHAPITRES

Contenus dans ce ſecond Volume.

LIVRE QUATRIÉME.

LIVRE CINQUIÉME.

LIVRE SIXIÉME.

Fin de la Table des Chapitres.

